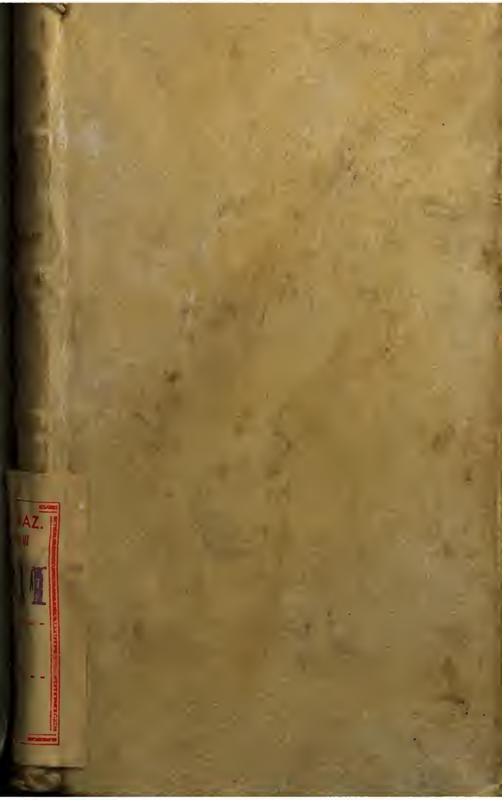
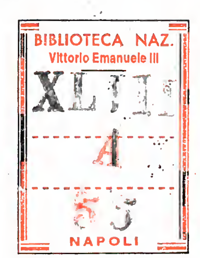

AZ.



ESSAIS
DE
MONTAIGNE,

Avec les Notes de M. Coste;

SUIVIS DE SON ÉLOGE.

NOUVELLE ÉDITION.

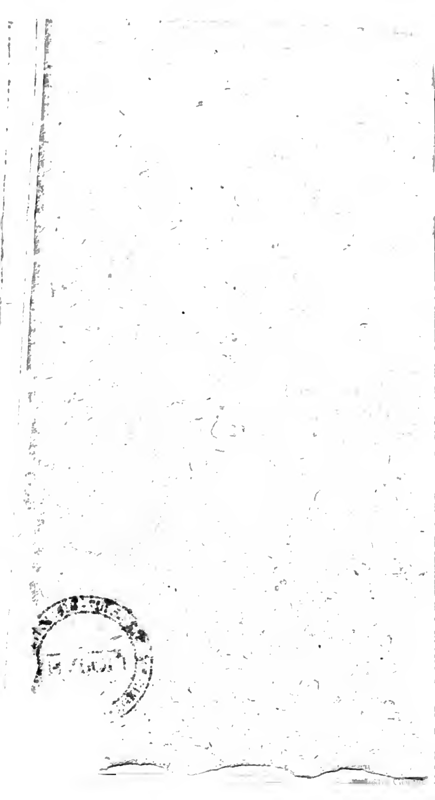
TOME DIXIEME.



A Genève,
et A PARIS;
Chez Volland, Libraire, Quai des Augustins, n°. 25.

M. DCC. XCIII.





JUGEMENS
ET CRITIQUES
SUR LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE.

SCÆVOLÆ SAMMARTHANI
Elogiorum Lib. II.

HIC (Michaël Montanus) apud Montanum gentile castrum in agro Petracoriensi, Equite patre natus, avitam rei bellicæ gloriam initio neglexerat, partisque felici studiorum labore disciplinis in eundem Senatum fuerat assumptus: sed fratre natu majore post aliquot annos vitâ

functo, Magiſtratu ſe ſponte abdicavit, Regiique ordinis inſignibus à Principe cohoneſtatus aliud planè vitæ genus inſtituit: Ita tamen ut quæ rogatur fœdera cum Muſis iniverat, ea nec torquatus quidem deſereret. Hoc enim teſtantur elegantes illi, & ingenuâ loquendi libertate non minùs quàm doctrinæ varietate amabiles Miſcellaneorum Libri ab eo Gallicè conſcripti, quos titulo ſanè ſuperbiore dignos, modeſtiſſimè *Conatus* appellavit. Quantam porro ſibi pepererit ex illius pulcherrimi operis editione vel apud exteras nationes eruditionis & ſapientiæ opinionem, tùm patuit, cùm ipſa illa Roma, quæ inter omnes totius Orbis terræ civitates principem ſibi locum vindicat, eum ultro in Civium ſuorum numerum allegit atque cooptavit. Nec potuit ſibi temperare vir cæteroqui ab inani gloriæ cupiditate remotiſſimus, quominus hunc honorem ſibi habitum poſteris prædicare, ipſumque Romanorum diploma ſcriptis ſuis interſereret.

Vixit Boëtiano suo longe senior, superatis admirabili constantia colici doloris, qui senescentem invasit, assiduis propè molestiis. Demumque tricesimo post amici casum anno, satis etiam concessit.

THUANI Historiarum Lib. CIV. ad an. 1592. pag. 264. Edit. Roveriana. 1530. in-fol. T. V.

. . . . ANteeum Michaël Montanus, Eques, haut sexagenario major vitæ ultimum diem clausit xv. Kalen. octobris, in Montibus Petrocoriorum, à quibus nobili familia nomen, ità dictus, olim in Burdigalensi Senatu assessor dignissimus cum Stephano Boëtiano, quem & vivum indissolubili amicitia prosecutus est, & mortuum summa religione coluit, vir libertatis ingenuæ, quam *Conatus* ejus, sic enim immortalia sui ingenii monumenta indigitavit, ad omnem posteritatem testabuntur. Burdigalæ Major, quæ

dignitas primaria provinciæ, proceribus atque adeo præfectis defertur, dum Venetiis esset, electus, & à Jacobo Matignone Aquitaniæ præside consiliis de rerum summa per hos motus adhibitus: mihi dum in ea provincia, in aula, atque adeo Lutetiæ, postea cum ipso versarer, studiorum & voluntatum consensione conjunctissimus.

THUANUS de vitâ suâ, *Lib. III. p.* 52.

.... ANte tumultum Parisiensem & postea Autrici & Rotomagi fuerat, in aula & tunc Blæsis erat Michaël Montanus, de quo in superioribus demonstratum est, qui arctum cum Thuano exercebat amicitiæ officium; & ipsum in dies urgebat, ut de Veneta Legatione, cui destinabatur, serio cogitaret. Nam sub id ex ea redierat Andreas Huraltius Messius Chevernii Gentilis. Ipse Venetias cogitabat; & toto tempore quo Thuanus in ea urbe esset, ab ejus consuetudine non recessurum se ostendebat. Cùm verò de caussis

horum motuum differeret, ſic aiebat, nam ſe aliquando inter Navarrum Guiſiumque, cum ſimul in aula eſſent, medium interpoſuerat : Guiſium amicitiam Navarri omni officio & ſedulitate ambiviſſe; ab eo quem amicum, quem placatum habere expetiverat, deluſum & diſſimulatione excluſum; cum ſe hoſtem eumque infenſiſſimum habere ſentiret, ad extremum armorum remedium, ut ſe decuſque familiæ tueretur, confugere neceſſe habuiſſe. Hæc alienati animi inter eos initia in hoc belli incendium poſtremo exarſiſſe, cujus non alium exitum videat, quam alterutrius exitium; cum & Guiſius incolumi Navarro de vita propria & ſuorum ſalute deſperet; nec Navarrus ſuperſtite Guiſio ab iis, qui illos ſequuntur, ſpecioſo prætexti, cæterum neutrum ipſorum reſpicere. Nam & Navarrum niſi à ſuis deſeri metueret, ultro ad ſacra majorum paratum redire; & Guiſium, ſi periculum abſit, ab Auguſtana Confeſſione, cujus guſtum aliquem ſub Carolo Cardinali

patruo quondam habuerit, non abhorrere. Ita cum inter eos communicaret, utrumque ſentire animadvertiſſe.

PASQUIER, Lettre I, Liv. XVIII. à Monſieur Pelgé, *Maiſtre des Comptes.*

Vous deſirez ſçavoir de moi quel jugement je fais des Eſſais de feu Seigneur de Montaigne, amy commun de nous deux quand il vivoit. Je le vous diray en un mot. Rien ne me deſplaiſt en iceux, encores que tout ne m'y plaiſe. Il eſtoit perſonnage hardy, qui ſe croyoit & comme tel ſe laiſſoit aiſément emporter à la beauté de ſon eſprit; tellement que par ſes eſcrits il prenoit plaiſir de deſplaire plaiſamment. De là vient que vous treuverez en luy pluſieurs chapitres, dont le chef ne ſe rapporte aucunement à tout le demeurant du corps, forts aux pieds; je veux dire aux dix ou douze lignes dernieres du chapitre, ou en peu de paroles, vers un

autre endroit ; & neantmoins le chapitre ſera quelquefois de douze feuillets & plus. Tels treuverez-vous ceux dont les titres ſont : *L'Hiſtoire de Spurina : des Coches ; de la Vanité ; de laPhiſionomie, de la Reſſemblance des enfans à leurs peres, des Boiteux* : & ſur-tout celui *des Vers de Virgile*, qu'il pouvoit à meilleur compte intituler, *Cocq à l'Aſne* ; pour s'eſtre donné pleine liberté de ſauter d'un propos à un autre, ainſi que le vent de ſon eſprit donnoit le vol à ſa plume. Tout de cette meſme façon s'eſt-il diſpenſé pluſieurs fois d'uſer de mots inaccouſtumez, auſquels, ſi je ne m'abuſe, malaiſément baillera-t'il vogue : *Gendarmer*, pour braver ; *Abrier**, pour mettre à l'abry ; *Silence parlier*, reduit *en enfantillage*, pour ce que nous diſons, au rang d'enfance ; *Aſture*, pour à cette heure, & autres de meſme trempe : pour le moins ne voy-je point *, que juſques à luy ils ſoient tombez en commun uſage ; & ſur tout, je n'ay ſceu jamais entendre ce qu'il vouloit dire par ce mot *diverſion*, ſur le

modelle duquel toutesfois il nous a ſervy d'un bien long chapitre. Mais quoy ? je vous reſpondray à tout ce que deſſus par luy (car je veux eſtre ſon Advocat ; & m'aſſeure que s'il vivoit, je ne ſerois par luy deſadvoué). Prenez de luy ce qui eſt bon, ſans vous attacher à aucune courtizanie : ne jettez point l'œil ſur le titre, ains ſur ſon diſcours : il vous apporte aſſez de matiere pour vous contenter. C'eſt en quoy il s'eſt voulu de propos deliberé moquer de nous, & par aventure de luy meſmes par une liberté particuliere qui eſtoit née avec luy. Il n'y a chapitre plus long que celui qu'il intitule, l'*Apologie de Raimond Sebond*, ny auquel il ſe ſoit donné ſi ample carriere : car il contient 80 feuillets. Sebond eſtoit à nous auparavant incogneu ; & neanmoins la moindre partie eſt de cet Eſpaignol, tout le demeurant eſt de noſtre Montaigne : car meſmes, comme il ne s'oublie jamais, il nous a fait expreſſe mention de l'Ordre de S. Michel, dont il avoit eſté honoré. Il n'y

avoit homme moins chicaneur & practicien que luy : car aussi sa profession estoit tout autre : toutes-fois en son Chapitre *des Noms*, il a, par une forme de guet appens, prins plaisir de faire commencer trois ou quatre clauses, par ce mot de, *Item*, reservé specialement à la practique. Et je ne treuve rien en tout cecy de mauvais, sinon que luy, qui sur la primevere avoit fait gloire de nous braver par ces contrepointes & piaffes, toutesfois en quelqu'endroit de son troisiesme Livre, par luy composé longtemps après les deux premiers, il s'en voulut aucunement excuser ? chose que j'impute à la foiblesse de son aage, qui emportoit lors à la balance, la force de son naturel.

Tout ce que j'ay ci-dessus touché fut par luy fait à dessein, ce que je diray maintenant sera autre. Nous estions luy & moy familiers & amis, par une mutuelle rencontre de Lettres; fusmes ensemblement en la ville de Blois, lors de cette fameuse Assemblée des trois Estats, de l'an

1588, dont la fin produisit tant de malheurs à la France. Et comme nous nous promenions dedans la cour du Chasteau, il m'advint de luy dire qu'il s'estoit aucunement oublié de n'avoir communiqué son Œuvre à quelques siens amis avant que de le publier : d'autant que l'on y reconnoissoit en plusieurs lieux, je ne sçay quoy du ramage Gascon, plus aisement que Pollion n'avoit autrefois faict le Padouan de Tite-Live ; chose dont il eust pu recevoir advis par un sien amy. Et comme il ne m'en voulust croire, je le menay en ma chambre où j'avois son Livre ; & là je luy montray plusieurs manieres de parler familieres non aux Français, ains seulement aux Gascons, *Patenostre, un debte, un couple, un rencontre, les bestes nous flatent, nous requierent, & non nous à elles : Ces ouvrages sentent à l'huile & à la lampe* Et sur-tout je luy montray, que je le voyois habiller le mot de *joüyr*, du tout à l'usage de Gascogne ; & non de nostre Langue Françoise, *ny la santé que je joüy jusques à*

présent ; la Lune est celle mesmes que vos ayeuls ont joüye ; l'amitié est joüye, à mesure qu'elle est desirée ; c'est la vraye solitude, qui se peut joüyr au milieu des Villes, & des Cours des Rois, mais elle se peut joüyr plus commodément à part : je reçois ma santé les bras ouverts, & aiguise mon goust à la joüyr. Plusieurs autres locutions luy representay-je, non-seulement sur ce mot, ains sur plusieurs autres, dont je me suis proposé de vous faire icy l'inventaire : & estimoy qu'à la premiere & prochaine impression que l'on feroit de son Livre, il donneroit ordre de les corriger. Toutesfois non-seulement il ne le fist ; mais comme ainsi, soit qu'il fust prevenu de mort, sa fille, par alliance, l'a fait r'imprimer, tout de la mesme façon qu'il estoit ; & nous advertit par son Epistre liminaire, que la Dame de Montaigne le luy avoit envoyé tout tel que son mari projettoit de le remettre au jour. J'adjouteray à tout cecy que pendant qu'il faict contenance de se desdaigner, je ne leus jamais Auteur

qui s'estimast tant que luy ; car qui auroit rayé tous les passages qu'il a employés à parler de soy , & de sa famille , son Œuvre seroit r'accourcie d'un quart , à bonne mesure , specialement en son troisiesme Livre , qui semble estre une histoire de ses mœurs & actions : chose que j'attribue aucunement à la liberté de sa vieillesse , quand il composa. Vous jugerez par-tout ce que je vous ay ci-dessus deduit , que le sieur Montaigne , après sa mort , a un ennemy profez en moy , qui m'estimoy , pendant sa vie , bienheureux d'estre honoré de son amitié. Ja à Dieu ne plaise : j'ayme , respecte , & honore sa memoire , autant & plus que nul autre. Et quant à ses Essais (que j'appelle Chefs-d'œuvre) je n'ay Livre entre les mains que j'aye tant caressé que celuy-là. J'y treuve tousjours quelque chose à me contenter. C'est un autre Seneque en notre Langue. A toutes ces manieres de parler de Gascongne , & autres mots inusitez , que je ne puis faire passer à la monstre , j'oppose une infinité

de beaux traits François & hardis, une infinité de belles pointes, qui ne ſont propres qu'à luy, ſelon l'abondance de ſon ſens; & ne me puis encore offenſer, quand il ſe desbonde à parler de luy, cela eſt dit d'un tel air, que j'y prends autant de plaiſir, comme s'il parloit d'un autre. Mais, ſur-tout, ſon Livre eſt un vray ſeminaire de belles notables Sentences, dont les unes ſont de ſon eſtoc; & les autres tranſplantées ſi heureuſement & d'une telle naifveté dans ſon fonds, qu'il eſt malayſé de les juger pour autres que ſiennes, dont je vous remarqueray à la traverſe quelques-unes : remettant à voſtre diligence de voir toutes les autres dedans ſon Livre.

» L'amour eſt un deſir forcené de ce
» qui nous fuit.

» La ſageſſe de la femme eſt un vray
» leurre de l'Amour.

» Le plaiſir mutuel d'entre le mari & la
» femme doit eſtre une volupté conſcien-
» tieuſe,

» S'il est mauvais de vivre en necessité ;
» au moins de vivre en necessité ; il n'est
» aucune necessité.

» En quelque lieu où la mort nous at-
» tende, nous devons attendre par tout.

» Nostre Religion n'a point de plus as-
» suré fondement que le mespris de la vie.

» L'Homme d'entendement n'a rien
» perdu s'il a soy-mesme.

» Pendant la faveur de fortune, il se
» faut preparer à sa desfaveur.

» Il se treuve autant de differences de
» nous à nous-mesmes, comme de nous
» à autruy.

» Le Riche avaritieux a plus mauvais
» compte de sa passion que non pas le
» pauvre.

» Les haires ne rendent pas toujours
» heres, ceux qui les portent.

» Une fierté genereuse accompaigne la
» bonne conscience.

» J'ay ma Cour & mes Loix pour juger
» de moy.

» La vieillesse nous attache plus de
» rides en l'esprit, qu'au visage.

» La gehenne est plustost un essay de la » patience que de la verité.

» Beaucoup sçavoir apporte occasion » de plus douter.

» Nous formons une verité sur la con- » sultation & occurrence de nos cinq sens.

» Nous ne sommes que ceremonies ; les » ceremonies nous emportent, & laissons » la substance des choses : nous nous tenons » aux branches & abandonnons le tronc. »

Quoi ! y eut-il jamais Sentences plus belles en toute l'ancienneté, que celles-cy ? Plusieurs autres vous pourrois-je alleguer, si je m'étois proposé de faire un Livre, & non une Lettre. Tout son Livre n'est pas proprement un parterre, ordonné de divers carreaux & bordures ; ains comme une prairie diversifiée pesle-mesle & sans art, de plusieurs fleurs. Vous n'y rencontrerez que Sentences, les unes courtes, les autres plus longues ; mais toutes en general pleines de moëlle : & au surplus divers subjects, qui en les lisant vous garantissent du sommeil, encores qu'en quelques-uns

j'y souhaiteroy je ne sçay quoy de retranchement. Comme au chapitre des *Vers de Virgile*; & sur-tout en celuy *du Boyteux*. Car en l'un & en l'autre, il me semble avoir fait un eschange de sa liberté contre une licence extraordinaire.

Tout cela va à son esprit. Or pour le regard de sa vie, estant à Rome, il fut fait par honneur, Bourgeois de la Ville: en France par le Roy Charles IX, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, & entre ses compatriotes, honoré de la Mairie de Bourdeaux, qui n'est pas petite dignité en la Ville. Au demeurant ne pensez pas que sa vie ait esté autre que le general de ses escrits. Il mourut en sa maison de Montaigne, où luy tomba une esquinancie sur la langue, de telle façon qu'il demeura trois jours entiers, plein d'entendement, sans pouvoir parler Au moyen dequoy il estoit contraint d'avoir recours à sa plume, pour faire entendre ses volontez: & comme il sentit sa fin approcher, il pria, par un petit buletin, sa femme de semondre quel-

ques Gentilshommes ſiens voiſins, afin de prendre congé d'eux. Arrivez qu'ils furent, il fit dire la Meſſe en ſa chambre : & comme le preſtre eſtoit ſur l'eſlevation du *Corpus Domini*, ce pauvre Gentilhomme s'eslance au moins mal qu'il peut comme à corps perdu, ſur ſon lict, les mains joinctes, & en ce dernier acte rendit ſon eſprit à Dieu. Qui fut un beau miroir de l'intérieur de ſon ame. Il laiſſa deux filles : l'une qui naſquit de ſon mariage, héritiere de tous & chaſcuns ſes biens, qui eſt mariée en bon lieu ; l'autre, ſa fille par alliance, heritiere de ſes eſtudes. Toutes deux Damoiſelles très-vertueuſes. Mais ſur-tout je ne puis clore ma Lettre ſans vous parler de la ſeconde. Cette-cy eſt la Damoiſelle de Jars qui appartient à pluſieurs grandes & nobles familles de Paris, laquelle ne s'eſt propoſée d'avoir jamais autre mari que ſon honneur enrichi par la lecture de bons Livres, & ſur tous les autres, des eſſais du Seigneur de Montaigne ; lequel faiſant en l'an 1588 un long ſéjour en la ville de

Paris, elle le vint exprès viſiter, pour le cognoiſtre de face. Meſmes que la Damoiſelle de Gournay ſa mere, & elle le menerent en leur maiſon de Gournay, où il ſejourna trois mois en deux ou trois voyages, avec tous ſes honneſtes accueils que l'on pourroit ſouhaiter. Enfin cette vertueuſe Damoiſelle advertie de ſa mort traverſa preſque toute la France, ſouz la faveur des Paſſeports, tant par ſon propre deſſein, que par celuy de la veufve & de la fille, qui la convierent d'aller mesler ſes pleurs & regrets qui furent infinis, avec les leurs. L'Hiſtoire en eſt vrayment memorable. La vie de ce Gentilhomme ne pouvoit être clauſe d'une plus belle cataſtrophe que celle-cy. A Dieu.

JUSTI LIPSII Epiſt. Cent. I. Miſcellanea. Epiſt. 43. *Theodoro Leewio.*

. . . PLantinus nunc adeſt ſerio à me monitus * de Thalere illa Gallico, ſerio

* *Ita indigitavi Michaëlis Montani Librum Gallicum Guſtuum titulo: probum, ſapientem & valdè ad meum guſtum.*

ad suos iterum scripsit : & illi responderunt jam Lutetia se periisse : apud nos scilicet sapientia illa non habitat.

Cent. II. Miscellanea. Epist. 41. Michaëli Montano.

. . . Non blandiamur inter nos. Ego te talem censeo, qualem publicè descripsi uno verbo. Inter septem illos te referam, aut, si quid sapientiùs illis septem. Nam externa & polita ista doctrinarum, sermonis & linguarum ad fastum & fastidium usque Scientiam (audi intimum meum sensum) sperno ego valdè, nisi cum prudentiâ quadam & recti judicii normâ conjuncta dirigantur ad usum vitæ. Ea duo postrema in te esse vidi, & illa non deesse. . . .

Cent. II. Miscell. Epist. 55. Michaëli Montano.

. . . Diu est cùm te novi, nec novi à mente & scriptis, non à corpore, & admiratus sum (nihil hic vanum) rectitudinem judicii tui, eo magis fortasse

quod in plerisque simillimum id meo. Nam fateor : in Europâ non inveni, qui in his talibus sensu mecum magis consentiret. Utinam plura tibi scribere mens, aut otium! quanquam istud fortasse, non illa: quia aversum te ab omni gloriâ video, etiam verâ. Non debebas, & habere in oculis si non æternitatem temporum, ac miseriam hominum; qui talibus monitorum auxiliis omnino ducendi, fulciendi. . . .

Cent. II. Miscell. Epist. 59. Mariæ Gornacensi.

. . . O mihi lucem, quâ te propiùs nôrim? Non enim dicam probius. Adeo satis te nosse videor è pauculis scriptis, atque adeo vel sine scriptis. Ex uno judicio tuo, quod de viro illo magno fecisti, non ego te judicem? Non cadit hoc nisi in illum, illamve (tu ad cautionem hanc non ducis) qui ipsi valdè magnus. Ut animam non capit: sic sapientem nisi sapiens. . . . .

Cent. II. Miscell. Epist. 62. Michaëli Montano.

. . . Politica nostra tandem edidi, diu pressa, & nescio an vel nunc emissa ave satis fausta. Ævum ego & hæc præjudicia an ignoro? sed tamen temperasse me videbis, & nihil nisi communibus præceptis scripsisse : excipio paucula de Religione. In quà consilium nostrum nec improbum, nec imprudens fortasse apud probos. O tui similis mihi Lector sit! & tu judicium tuum liberè, & tu vir es, scribe. Turbæ apud vos magnæ : si ingenium tuum novi (ut certè è scriptis novi : in quibus non fallax tui imago :) quiescis. . . . .

Cent. I. ad Belgas. Epist. 15. Mariæ Gornacensi.

. . . Tuus pater jam est. Nuncio tibi si nescis; renovo si jam scis, periisse, quid dixi? abiisse à nobis magnum illum virum? Montanum, inquam, nostrum ad alta & ætheros illos montes. Ita scriptum

ad me Burdegalis, & quia litteras tuas veteres esse video, arbitror te quoque sensum jam habere hujus plagæ. Sed quid mali factum ? rideat ille nos, si sciat dolore : quem opinor in ipsâ morte hilarem eum suscepisse, & victorem etiam ejus, cum ab ipsâ vinceretur. . . .

Cent. II. ad Belgas. Epist. 21. Remaclo Roberti.

Cum fide remisisti Montanum meum : an nostrum potiùs, quia vos quoque eum amatis. Profecto vir ille magnus est, & factus ad mores judiciumque formandum, sed maximè ad robur animis ingignendum, sine quo quid nisi fluctus hæc vita ? assiduè in metu, spe sumus ; ab omni undâ cupidinum rapimur : firmat hæc Sapientiæ ancora, quem ille navigio nostro optat. Litteræ ejus apud me sunt, sed paucæ, & plura talia apud Franciscum Raphelengium memini me deposuisse. Si quid tamen dignum lectione tuâ aut aliorum reperero, videbis. . . .

BALZAC. Diſſertation Critique.
19 & 20.

... NOus demeuraſmes d'accord, que l'Autheur qui veut imiter Seneque, commence par tout & finit partout. Son Diſcours n'eſt pas un corps entier : c'eſt un corps en pieces ; ce ſont des membres coupez : & quoique les parties ſoient proches les unes des autres, elles ne laiſſent pas d'eſtre ſéparées. Non ſeulement il n'y a point de nerfs qui les joignent, il n'y a pas meſmes de cordes, ou d'aiguillettes, qui les attachent enſemble ; tant cet Autheur eſt ennemi de toutes ſortes de liaiſons, ſoit de la nature, ſoit de l'art. ...

Ma penſée eſtoit donc, & je ſuis encore de meſme advis, que Montaigne ſçait bien ce qu'il dit, mais, ſans violer le reſpect qu'il luy eſt deu, je penſe auſſi qu'il ne ſçait pas toujours ce qu'il va dire. S'il a deſſein d'aller en un lieu, le moindre

objet qui luy passe devant les yeux le fait sortir de son chemin, pour courir après ce second objet. Mais l'importance est qu'il s'esgare plus heureusement qu'il n'alloit tout droit. Ses digressions sont très-agréables, & très-instructives. Quand il quitte le Bon, d'ordinaire il rencontre le Meilleur; & il est certain qu'il ne change gueres de matiere, que le Lecteur ne gagne en ce changement. Il faut advouer qu'en certains endroits il porte bien haut la Raison humaine : il l'esleve jusques où elle peut aller, soit dans la Politique, soit dans la Morale. Pour le jugement qu'il fait des Livres & des Autheurs, c'est une autre chose. Assez souvent il prend la fausse monnoye pour la bonne, & le bastard pour le legitime. Il hazarde les choses, comme il les pense d'abord; au lieu de les examiner, après les avoir pensées, au lieu de se desfier de sa propre cognoissance, & de s'en raporter à son Turnebe, plustost que de s'en croire soi-mesme.

Aux

Aux autres lieux de son Livre, je suis tout à fait pour sa liberté. Ce qu'il dit de ses inclinations, de tout le détail de sa vie privée, est très-agréable. Je suis bien aise de cognoistre ceux que j'estime, & s'il y a moyen, de les cognoistre tout entiers, & dans la pureté de leur naturel. Je veux les voir, s'il est possible, dans leurs plus particulieres & leurs plus secrettes actions. Il m'a donc fait grand plaisir de me faire son histoire domestique.

Mais vous souvient-il, Monsieur, du manquement qu'y trouva ce galant-homme, qui estoit de nostre conversation, & qui eust bien voulu que Montaigne, estant luy-mesme son Historien n'eust pas oublié qu'il avoit avoit esté Conseiller au Parlement de Bordeaux. Il nous disoit ce galant-homme, qu'il soupçonnoit quelque dessein en cette omission, & que Montaigne avoit peut-estre apprehendé que cet article de Robbe longue fist tort à l'espée de ses Predecesseurs, & à la no-

blesse de sa Maison. Nous ne fusmes pas de ce sentiment, ny vous, ni moy, & soutinsmes que cette pensée ne pouvoit estre venue à Monsieur de Montaigne, qui voyoit de ses propres yeux que Monsieur de Foy, nommé à l'Archevêché de Thoulouze, estoit Conseiller au Parlement de Paris.

Mais pour revenir à Montaigne, soit dessein, soit oubli, qui nous prive de cette partie de sa Vie, j'ai tousjours bien de la peine à m'en consoler. Il nous est dit mille choses plaisantes de ce qu'il avoit remarqué au Palais, de l'humeur des Juges ; de la misere des Plaideurs, des artifices, & des stratagemes de la Chicane. Après tout j'eusse bien mieux aimé qu'il nous eust conté des nouvelles de son Clerc, qui ne s'appelloit point en ce tems-là *Secretaire*, que de son Page.

N'est-ce pas en effet se moquer des gens, de faire sçavoir au monde qu'il avoit un Page ? Quelque amitié & quelque estime que j'aye pour lui, je ne sçau-

rois lui souffrir ce Page. C'eut esté une vanité de Capitan de Comédie, de dire qu'il en avoit, s'il n'en eust pas eu ; mais s'il en avoit, je soustiens qu'il n'en devoit pas avoir ; il me semble qu'un Page est une personne assez inutile, & assez hors d'œuvre dans une Maison de cinq à six mille livres de rente. Un Gentilhomme de Beausse qui n'eust pas eu plus de revenu, ne se fust chargé d'un tel Officier. Aussi quand il auroit voulu cacher son pays, comme Homere cacha le sien, je l'aurois descouvert à cette marque de Perigord. De-là il fut conclu que Montaigne avoit fait deux fautes ; la premiere d'avoir eu un Page, & la seconde plus grande que la premiere, d'avoir imprimé qu'il en avoit eu.

Le mesme Homme qui accusa Montaigne de vanité, nous en fit aussi un conte ; que nous eusmes de la peine à croire, quelque asseurance qu'il nous donnast de le sçavoir de fort bon lieu. Il nous dit que Montaigne s'habilloit quelque fois

tout de blanc, & quelquefois tout de vert, & paroiſſoit ainſi veſtu devant le monde. Force gens graves aiment les couleurs qui reſpectent la veue auſſi bien que luy : mais ils ne s'en ſervent qu'en robbe de chambre, & dans le particulier. Telle ſingularité ne peuſt eſtre approuvée, eſtant contre la bienſeance : & j'ay ouy dire, il y a long-temps, que ſi les actions extraordinaires ne ſont grandes, elles paſſent le plus ſouvent pour ridicules. J'ay veu à la vérité de-là les Monts de pareilles fantaiſies, qui meſmes eſtoient appuyées de quelque pretexte de Religion, & on me diſoit d'un homme tout veſtu de gris, depuis la teſte juſques aux pieds ; d'un autre veſtu de tanné, & d'un autre de feuille morte ; ces gens que vous voyez ont fait vœu de s'habiller de la ſorte, les uns pour tant de temps, les autres pour toute leur vie ; mais les fantaiſies d'Italie ne juſtifient pas celles des autres Pays.

Notre homme taſcha bien encore de nous perſuader que le meſme Montaigne

n'avoit pas trop bien reüſſi en ſa Mairie de Bordeaux.

Cette nouvellle ne ſurprendra point Monſieur de la Tribaudiere ; & il ſe ſouviendra bien qu'il dit un jour en ma preſence à Monſieur de Plaſſac Meré, admirateur de Montaigne, qui le loüoit ce jour-là au deſadvantage de Ciceron : vous avez beau eſtimer voſtre Montaigne plus que notre Ciceron ; je ne ſçaurois m'imaginer qu'un homme qui a ſceu gouverner toute la Terre, ne valuſt pour le moins autant qu'un Homme qui ne ſceut pas gouverner Bordeaux.

Je vous diray demain quelle eſt mon opinion du ſtile de Montaigne, quoyqu'il n'en fuſt point parlé en notre conference de l'autre jour. Vous ſçaurez cependant, que c'eſt un perſonnage que je revere par tout, & que je tiens comparable à ces anciens qu'on appelloit *maximos ingenio, & arte rudes* : & partant non plus qu'à eux, on ne lui doit pas imputer les fautes de ſon ſiecle.

Dissertation 20.

Celui de qui je vous parlois hier, vivoit sous le Regne des Valois, de plus il estoit Gascon. Par consequent, il ne se peut pas que son langage ne se sente des vices de son siecle, & de son Pays. Il faut avouer avec tout cela que son ame estoit eloquente : qu'elle se faisoit entendre par des expressions courageuses ; que dans son stile il y a des graces & des beautez au-dessus de la portée de son siecle.

Je n'en veux pas dire davantage, & je sçay bien que ce seroit une espece de miracle, qu'un homme eust pu parler purement François dans la Barbarie de Quercy, & du Perigord. Un homme qui est assiegé de mauvais exemples, qui est eloigné du secours des bons, pourroit-il estre assez fort pour se deffendre tout seul, contre un Peuple tout entier, contre sa femme, contre ses parents, contre ses amis, qui sont autant d'ennemis du

bon François ? quelle difficulté seroit-ce de garder parmi tant d'embusches, & tant de larrons, les saines opinions qu'on auroit apportées de la Cour ?

Mais d'ailleurs lorsque Montaigne escrivoit, la Cour estoit aussi indulgente, qu'elle est aujourd'huy rigoureuse. Sa délicatesse va jusqu'au desgoust, & jusqu'à la maladie. De la pluspart des viandes qu'elle rejette, on en eust fait des festins sous le Regne de Henry III. L'incomparable Malherbe n'estoit point encore venu corriger & degasconner la Cour, comme il disoit, faire des leçons aux Princes & aux Princesses ; dire, cela est bon, & cela ne l'est pas. On ne sçavoit point qu'il y eust deux usages dont l'un s'appelle le Beau. Il ne se parloit ny de Vaugelas, ny d'academie. Cette Compagnie qui juge souverainement des Compositions Françoises, estoit encore dans l'idée des choses. Ainsi il n'y avoit rien d'asseuré, ny de resolu en nostre Langue, & pour toutes ces raisons, il me semble que Montaigne est

excusable, s'il n'a pas tousjours escrit; comme voudroient nos Delicats. De son temps il n'estoit pas deffendu de faillir, & les fautes sont innocentes qui sont plus anciennes que les Loix.

LETTRE 110 *de M. de Plassac Méré, à M. de Mitton.*

MONSIEUR, je vous ai souvent parlé des obligations que j'avois à l'excellent Montaigne. Je n'oserois pas dire qu'il m'ait conduit dans le monde, de crainte de luy faire tort; mais si je n'ay peu faire mon profit des biens qu'il m'a presentez, au moins j'advoue qu'il a tousjours esté le consolateur de ma vie. Je regarde donc sa memoire avec un grand respect, & m'interesse des moindres choses qui la peuvent toucher. J'ay regret qu'il ait si fort meprisé l'élocution, & que le peu de soin qu'il a prins, le fasse lire avec moins de plaisir. Cette negligenee est cause que

quelques-uns n'ont point eu de honte de lui preferer certaines gens, qui, à dire vrai, ne se fussent point fait de tort d'estre ses Secretaires. Peut-estre que l'estime qu'il faisoit de Seneque, que les Autheurs de son siecle ont accusé de rudesse, a contribué quelque chose à sa façon brusque, peu cultivée. S'il a quelques deffauts qui lui soyent propres, je n'y voudrois pas toucher; mais je luy voudrois oster ceux de son temps, qui ne sont pas supportables dans cettuy-cy. Je connois peu d'hommes qui luy puissent rendre ce bon office, & à ceux qui se plaisent dans ses Ouvrages. Vous le pouvez, Monsieur, avec succez, vous qui avez de si belles connoissances, tant d'esprit, & de bon sens. Je souhaite de tout mon cœur que vous preniez cette peine, ou pour mieux dire, ce divertissement. Luy qui mesprisoit tant les paroles, je m'asseure que s'il revenoit au monde, il ne treuveroit pas mauvais que vous en eussiez mis d'excellentes pour les siennes

qui ne ſont pas toujours les meilleures. Sans doute, vous eſtes capable de l'éclaircir, & de l'ajuſter ſans l'affoiblir, ny l'eſtendre. Vous en pouvez retrancher de petites comparaiſons ; & des ſuperfluitez, qui ne font rien à ſon ſens, & vous conduire dans les choſes eſſentielles, avec autant de ſcrupule que vous feriez aux myſteres d'une Religion. J'ay connu que vous n'eſtiez pas eſloigné de ce deſſein, & vous m'avez dit qu'autresfois Ariſtote prit le meſme ſoin des Œuvres d'Homere. Il ſe pourra faire, qu'à votre exemple, quelque eſprit delicat & nourry parmy les Dames, comme vous pourriez dire Monſieur de Voiture, purifiaſt ces trois beaux Volumes d'Aſtrée., où il ne faudroit pas eſtre ſi ſcrupuleux, bien que dans ce genre d'eſcrire, je n'aye rien vu de plus exquis. Je voudrois connoiſtre la perſonne qui a le plus de pouvoir ſur luy, afin que par mes prieres, elle peuſt l'obliger à l'entreprendre. Si je me trouvois aſſez habile homme, je n'en quitte-

rois pas la gloire à un autre. Pour revenir à Montaigne, lisant ce matin le Chapitre qu'il a fait de la vanité des paroles, j'ay voulu voir s'il ne leur faisoit point d'injustice, & connoistre en m'essayant sur le mesme Chapitre, si le changement de quelques paroles ne le pouvoit pas embellir. Vous devez croire que si je ne l'ay point quitté, moy qui suis si foible, & si mal-adroit, vous le mettrez en perfection. A faire comme j'ay fait, il ne vous coustera pas davantage qu'à le copier, & vous obligerez parfaitement une personne qui est de toute son ame.

ROLANDI MARESII Epist. Lib. I. Ep. 22. Joanni Capellano.

VAldè mihi jucundum est, quod exornandæ Michaëlis Montani scriptorum editioni, quam Elzevirii parant, elogia, & testimonia eorum, qui de illo aliquid memoria prodiderunt, colligis, & hac

opera tanti viri nostratis gloriæ pro virili parte consulis. Tam elegantibus enim scriptis id hactenus deesse videbatur, ut tam elegantibus typis excuderentur. Quæ quanto in pretio semper habita sint, inde judicium facere licet, quod eorum editio toties repetita sit; malus enim liber vetustatem non perfert. Nec verò sine ratione, aut felicitate quadam genii solùm, scriptor iste tantam meruit famam. Nam præter alia multa, quæ ex ejus lectione haurire licet, attenti lectoris, judicium maximè format, & instruit. Quo nomine inter aliquot scriptores, quos Gallia tulit, præcipuò numerandus, & si fas dicere, primariis illis, qui de moribus antiquitùs scripsere, quodammodo accensendus venit. Quos cùm ob oculos semper haberet, & ad eorum normam se componere cuperet, nulli alii rei totâ vitâ, quàm sibi, vacavit, & juxta Appollinis præceptum, se nosse, & in se descendere studuit. Cùm verò quid profectûs in virtute fecisset, qualesque mutationes in opinionibus, & moribus

in dies subiret, explorare vellet; denique ut imaginem sui amici relinqueret, more Lucilii, de quo notissimi sunt Horatii versus, quos ipse citat, libris suis se totum, quantus erat depinxit; & vitam suam prosecutus est; quamvis alioqui scriptor librorum haberi nollet, omnemque illam, quæ ex operum publicatione venit gloriam omnino respueret: quam utinam adeò non neglexisset, aut ingenio suo homo omnium liberrimus, & solutissimus non tantùm indulsisset, absolutissimos planè de Philosophia libros haberémus, nec qui illum culpant, quid carperent haberent; nimirum quod nullam materiam distinctè, & ordine prosequatur, aut tractet, sed omnia apud illum sint inconnexa & crebris digressionibus interrupta. Quæ pro mentis excursibus, per me licet, vel, si ita lubet, etiam pro somniis habeant (modo enim alioqui insolito scripta esse fateri cogimur) dummodo pulcherrima & jucundissima, nec ægri, sed excellenti ingenio hominis esse judicent; doctrinamque in iis eximiam,

quamvis ipſe ſe indoctum eſſe ubique calumnietur, ſenſum, judicium profundum, vim ingenii ſummam, rerum minutarum, & difficilium, nempe quotidianarum ipſius cogitationum ſubtilem explicationem, ob audacem, ſed non damnandam in ſermone novitatem, crebriſque figuris plane admirabilem, & inimitabilem eſſe agnoſcant. Quæ etiam in viro nobili majora ſunt, qui in aulâ verſatus, & uſu rerum tritus, variiſque in regionibus peregrinatus, quæ affert, non magis ex librorum lectione, quam ex propriâ experientiâ mutuari videtur. Cujus liber quamvis in molem ſatis ampiam excreſcat, tamen adeò non laſſat ut plerique legentium doleant, virum ingenii minimè vulgaris non plura, quæ minimo labore ſcribere potuiſſet, poſteris reliquiſſe : cùm etiam ſermones illius familiares, & eum eruditis cordatiſque viris confabulationes minimum ſcriptis ceſſiſſe acceperimus. Itaque optimo conſilio facere videris, quòd virum nunquam ſatis ornatum, undecunque potuiſti conquiſitis

elogiis ornatiorem, editionemque illius operum per ſe ſatis commendatam, his additamentis commendatiorem facere conaris. Vale.

DOMINICI BAUDII *Iambicorum Lib. I. Lugd. Bat.* 1607.

Heroïcæ viragini Mariæ Gornacenſi.

MOntanus ille, cujus auguſtum viget
In ore Famæ nomen, haud ſuo magis
Fulgore claret, quàm tuis amoribus.

. . . .

Idem in notis,

De nullo Scriptore tam diverſa vel potius adverſa judicia fiunt, quam de Michaële Montano, cujus in præcedenti carmine memini. Sunt qui ejus ingenium, ſtylum, judicium laudibus ad cœlum extollunt, quidam humiliter deprimunt, & vix hominem tanti putant, qui ad eruditis alio cenſu cenſeatur, quàm ad explen-

dum numerum eorum qui otio & litteris intemperanter abutuntur. Ego mihi tantum juris non arrogo, ut cuiquam arbitrandi libertatem præreptam velim : imperare tamen affectui non possum, quin seriò succenseam iis, qui tam contemptim eum conterunt. Abundat ille quidem vitiis, sed quæ non temere nisi in præclaris & excellentibus ingeniis deprehendantur. Adde quod hæc compensantur pluribus longè virtutibus inter quas vitia illa blandientia stationem honorificam tueri possunt. Ut herbæ quædam inutiles non innascuntur nisi solo præpingui ac feraci : sic luxuries illa efflorescit ex redundantia quadam & fœcunditate generosæ indolis. Vix est ut unquam supra mediocritatem assurgant ingenia, quæ se continent intra terminos artium & scholasticarum præceptionum. Umbraticis Doctoribus hæc anxia & jejuna laus relinquatur. Ab hoc valetudinario noster ille heros immanè quantum dissidet ! Scopus scriptionis & antestatio auctoris ab omni calumnia vin-

dicant eum apud benignos & eruditos censores, qui sciunt non esse modum statuendum alienæ industriæ. Quamquam divinus non sum, tamen affirmare ausim plerosque vituperatores ejus esse hoc animo, ut cuperent idem posse. Varietas ipsa & dissimilitudo tanta judiciorum argumento est, hominem non esse vulgaris notæ. Pars utraque magnos habet assertores, sed humanius videtur sententiam ferre secundùm eos qui se benevolos magis & fautores profitentur. Nam quò proclivior est humana mens ad livorem & obtrectationem, quibus vitiis falsa libertatis species suffragatur : ita majori cautione vitari debent, & amplectenda potius est laus benignitatis, quæ tamen à servili probro adulationis absit. Si punctum omne fert scribendi dicendique rectè, qui facillimè felicissimèque cogitata mentis enunciare novit ; vix quisquam hac facultate cum nostro Montano conferri potest. Sensus & conceptiones ejus summovent plebem : sermo ne tum quidem hu-

mile aut abjectum quidquam ſonat, quum res minutas exſequitur & poſitas in quotidianâ conſuetudine vivendi. Verbis è trivio quæſitis dignitatem ac ſplendorem conciliat. Dicas aliquem è plebe per adoptionem tranſire ad Patres. In metaphoris dominatur, niſi quod interdum exemplo ſummorum Oratorum peccat nimis in iis audendo. Quæ non injuria putem reprehendi poſſe, & vix ullo colore defendi, paucula quadam annotavi, ut ſi

Egregio inſperſos mireris corpore nævos.

Plerumque titulus aliud fronte pollicetur, aliud in receſſu ſedulus & attentus. Lector offendit : nec tamen ſine fructu, certè cum oblectatione decipitur, errorique ſuo gratulatur, ſolemne eſt magnis ingeniis hallucinari : noſter tum mirabilia effundit quum aberrat à propoſito. Poſſis & illud vitio vertere, quod quum hoc unum affectet ne quid affectare videatur, tamen nimis interdum pellucet artificium, proditque ſtudio latendi. Quanquam item ubique fortuitæ dictionis gloriam

affectat, & nihil pejus timet quam ne diligens fuisse arguatur, tamen multis in locis apparent non adumbrata, sed expressissima signa elaboratioris meditamenti. Quod passim etiam doctrinæ ac scientiæ opinionem, tanquam indignum suâ nobilitate crimen deprecatur, valde fraudis & ironiæ suspectum est apud eos qui norunt patricias artes: id ea mente factum arbitror, ut majorem dexteritatis famam assequeretur, si nullis aut præexiguis disciplinarum præsidiis munitus tam copiosè ac magnificè sententias funditaret. Illud vero nimis putidum ac puerilis jactantiæ est, quod toties delamentatur ad nauseam & irrisum legentis, quàm sit labili ac nulla prorsus memoria. Quanquam bonum nomen es; Montane ignoscat mihi tuus genius; Domestico testimonio tute tibi fidem demis, quum tam aptè tot lectissimos Poëtarum versus, tot sapientum dicta velut ad nutum parate scriptis tuis instar emblematum intexis. Jam verò quid inanius, quid excogitari po-

teſt, quam quod negat ſe recordari ſervorum, niſi eos officiorum hominibus appellet? Videor mihi in ſcena audire Petronii Eumolpum, cui tanta familia ſcilicet erat, ut Carthaginem capere poſſet. Gloriæ cupiditatem ſpecie contemnentis manifeſtius oſtentat, quam ſi palàm præ ſe ferret. Injurius ſuæ dignitati crederetur errore ſimplicium hominum, qui non penetrant animos ſub vulpe latentes, quod ſordidos actus, & humiles minutias vitæ ſuæ pluſculum inculcare ſoleat: ego contra cenſeo, eum nuſquam elatiùs de ſua perſona ſenſiſſe, nuſquam humiliùs de poſteritate, ſi ſperavit ad ejus curam pertinuiſſe, ne ignorarent qua hora, verbi gratia, meridiari ſolitus eſſet. Nam de cæteris ſilere malo quàm pudorem violare, ne dum alienas papulas curioſius ſervo, ipſe deprehendar.

De religione viri non eſt meam ſententiam ferre: ad Inquiſitores hæreticæ pravitatis hæc notio pertinet, quibus ſi tantum eſt à re ſua otii ut volumen ejus

evolvere velint, invenient procul dubio quod atroci ſtylo effodere poſſint. . . . .

PRÉFACE de la Galerie des Peintures. Paris. *Sercy.* 1693.

N'EST-IL pas vrai qu'Horace s'eſt depeint, & qu'il a autant fait de Satyres contre luy-meſme que contre les autres? Ne tombe-t-il pas d'accord qu'il n'avoit pas l'ame craintive, qu'il ſe decontenançoit ayſément, & qu'il parloit peu? Michel de Montagne en a uſé de la ſorte; & combien y a-t-il de Chapitres en ſes Eſſais, où il ne nous entretient que de ſes imperfections! C'eſt en quoy l'on trouve qu'il eſtoit plus Philoſophe & plus honneſte homme que Seneque, qui n'a garde de nous entretenir des ſiennes: il eſtoit trop politique, & bien loin d'avoir cette noble ingenuité, il s'éleve au-deſſus de la condition humaine, & nous veut perſuader adroitement qu'il n'eſt point ſujet

aux passions ; il nous debite une Morale qu'il est impossible de reduire en pratique ; & ce Precepteur de Neron montre dans ses Escrits un mespris étrange pour les richesses, cependant qu'il amasse Tresor sur Tresor ; & qu'il possede des Maisons superbes aux Champs & à la Ville.

DE SILHON. De l'immortalité de l'ame. Liv. I. *Discours* ij. *pag.* 76.*

... SI les Chrétiens qui ont protegé le Pyrrhonisme, eussent prévu les suites de cette erreur, je ne doute point qu'ils ne l'eussent abandonné, & il y a de l'apparence que Montagne, qui semble en avoir été un des plus âpres défenseurs, ne l'a pas crue tout de bon, & que son intention n'a pas été d'établir la certitude de nos connoissances ; mais seulement de s'opposer à la vanité de ceux qui présu-

* Voyez encore le même, L. II, Discours VI, p. 290 & suiv.

ment trop de leur esprit, & à l'imitation de ceux qui demandent excessivement pour avoir la raison, ou qui pour redresser un bois courbé, le plient de l'autre côté, comme lui-même dit, de prouver à ces vains, qui s'en font tant accroire, qu'ils ne sçavent rien pour leur faire comprendre qu'ils sçavent peu, & que ce qu'ils sçavent est si peu de chose, au prix de ce qu'ils ignorent, qu'ils doivent être en quelque façon censez comme s'ils ne sçavoient rien du tout.

LAMY. Démonstration de la sainteté de la Morale Chrétienne. — Rouen. 1706. *Entret. I.* Chap. XII. *p.* 122.

LA Morale d'Epicure est la même que celle de Montagne, si bien reçue de plusieurs personnes, qui passent dans le monde pour honnêtes gens, c'est-à-dire, avec qui il y a plaisir de vivre, & qu'on honore, parce qu'ils sont sociables. Saint-

Evremond marche sur les traces de Montagne ; il est moins naturel en ses expressions, mais il est plus fin.

L'ABBÉ DE VILLIERS. Réflexions sur les défauts d'autruy, Chap. de la nature & du vray. Tom. II.

POURQUOI Montagne est-il un si bon Livre ? Pourquoi les Mémoires de Comines ne vieillissent-ils point ? Pourquoi la Chronique même de S. Louis faite par Joinville fait-elle plaisir à ceux qui en entendent les termes Gaulois ? C'est parce que ces Autheurs ont pensé, ont parlé comme on pense, & comme on parle naturellement.

Nos ancêtres, dit-on, étoient de bonnes gens, il ne faut que voir leurs Ecrits : Quelles simplicitez & quelles naïvetez n'y trouve-t-on point ? Pour moi, plus les Ecrits de nos Ancêtres me paroissent naifs & simples, moins je dis, *nos Ancêtres étoient de bonnes gens.*

Quel

Quel *bon homme*, que Montagne! tout eft exquis dans fes penfées, tout eft fimple dans fes expreffions; quand on le lit, on croit l'entendre parler au coin de fon feu : & cependant où trouve-t-on tant de folides réflexions & des tours plus propres à mettre une penfée en fon jour? On eft réjoüi, oneft frappé en le lifant, on a plus d'efprit après qu'on l'a lu. Son Livre plaira toujours, parce qu'on y trouvera toujours la nature & le vrai.

Combien de *Montagnes* aurions-nous, fi ceux qui avoient autant d'efprit que lui, avoient voulu exprimer avec naïveté ce qu'ils étoient capables de penfer comme luy?

ANT. TEISSIER. *Eloges des Hommes illuftres.* — *Leyde.* 1715.

IL n'y a point d'Auteur dont on faffe des jugemens fi divers & fi oppofez que ceux que l'on fait de Michel de Monta-

gne. Il y en a qui admirent son esprit, son jugement, & son stile. D'autres le traitent avec un extrême mépris, & le regardent comme un des plus méchans & des plus dangereux Ecrivains qui fût jamais. Lipse l'appelle *le Thalès François*, (1) & Mezeray *le Séneque Chrétien* (2). Quelques-uns assurent, qu'il n'y a point d'Auteur au monde, plus capable de faire connoître aux hommes ce qu'ils sont & ce qu'ils peuvent, & de faire observer les ressorts & les mouvemens les plus cachez des esprits, tellement qu'ils concluent que son Livre doit être continuellement entre les mains des gens de la Cour & du Monde, afin d'y apprendre ce qu'ils doivent savoir & ce qu'ils doivent faire.

Plusieurs au contraire prétendent que bien-loin que Montagne nous puisse en-

(1) Epist. Miscellan. xliij. Cent. Voyez ce passage de Lipse ci-dessus, p. 18.
(2) Sur la fin de l'Hist. de François I. Art. des Gens de Lettres.

ſeigner la vertu, quelques-uns de ſes diſcours ſont remplis de paroles très-licencieuſes, & peuvent apprendre aux Lecteurs des vices qu'ils ignoroient, ou ſont cauſe qu'ils ſe plaiſent à s'en entretenir, & ſe trouvent après excitez à les commettre; que ſes raiſonnemens ſur beaucoup d'effets de la Nature, ſont peu convenables à un Philoſophe Chrétien, qu'il n'étoit guères inſtruit dans les Sciences & dans les Arts; qu'il ignoroit la Philoſophie; qu'il n'étoit pas ſavant en la belle Litterature, & que neanmoins il ne laiſſoit pas de parler avec une audace auſſi grande, que s'il eût été un des plus doctes hommes du monde: c'eſt pourquoi Joſeph Scaliger avoit accoutumé de l'appeller *un hardi ignorant.*

LA LOGIQUE, ou l'Art de penſer, IIIe *Part. ch. xx. n°.* 7. Amſt. 1718.

MONSIEUR Paſchal prétendoit qu'un honnête homme devoit éviter de ſe nom-

mer, & même de se servir des mots de *je* & de *moi*, & il avoit accoutumé de dire sur ce sujet, que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, & que la civilité humaine le cache & le suprime. Ce n'est pas que cette regle doive aller jusqu'au scrupule; car il y a des rencontres, où ce seroit se gêner inutilement que de vouloir éviter ces mots; mais il est toujours bon de l'avoir en vue, pour s'éloigner de la méchante coutume de quelques personnes qui ne parlent que d'eux mêmes, & qui se citent par tout, lorsqu'il n'est point question de leur sentiment; ce qui donne lieu à ceux qui les écoutent de soupçonner que ce regard vers eux-mêmes, ne naisse d'une secrette complaisance, qui les porte souvent vers cet objet de leur amour, & excite en eux, par une suite naturelle, une aversion secrette pour ces personnes, & pour tout ce qu'elles disent. C'est ce qui fait voir qu'un des caracteres les plus indignes d'un honnête homme, est celui que Montaigne a affecté, de n'en-

tretenir ses Lecteurs, que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladie, de ses vertus & de ses vices ; & qu'il ne naît que d'un défaut de jugement, aussi-bien que d'un violent amour de soi-même. Il est vrai qu'il tâche autant qu'il peut d'éloigner de luy le soupçon d'une vanité basse & populaire, en parlant librement de ses défauts, aussi bien que de ses bonnes qualitez ; ce qui a quelque chose d'aimable, par une apparence de sincérité : mais il est facile de voir que tout cela n'est qu'un jeu & un artifice, qui le doit rendre encore plus odieux. Il parle de ses vices pour les faire connoître, & non pour les faire détester ; il ne pretend pas qu'on l'en doive moins estimer ; il les regarde comme des choses à peu près indifferentes, & plutôt galantes, que honteuses. S'il les découvre, c'est qu'il s'en soucie peu, & qu'il croit qu'il n'en sera pas plus vil, ni plus méprisable : mais quand il apprehende que quelque chose le rabaisse un peu, il est aussi adroit que

perſonne à le cacher ; c'eſt pourquoi *un Auteur* * celebre de ce temps remarque agréablement qu'ayant eu ſoin fort inutilement de nous avertir en deux endroits de ſon Livre, qu'il avoit un Page, & qui étoit un Officier aſſez peu utile en la maiſon d'un Gentilhomme de ſix mille livres de rente, il n'avoit pas eu le même ſoin de nous dire, qu'il avoit eu auſſi un Clerc, ayant été Conſeiller au Parlement de Bourdeaux. Cette Charge, quoique très-honorable en ſoi, ne ſatisfaiſoit pas aſſez la vanité qu'il avoit de faire paroitre partout une humeur de Gentil'homme & de Cavalier, & un éloignement de la Robe & des Procès.

Il y a néanmoins de l'apparence, qu'il ne nous eût pas celé cette circonſtance de ſa vie, s'il eût pu trouver quelque Maréchal de France, qui eût été Conſeiller de Bordeaux, comme il a bien voulu nous faire ſçavoir qu'il avoit été Maire de cette

* Balzac. Voyez ſes paroles ci-deſſus, p. 26.

Ville ; mais après nous avoir averti qu'il avoit succedé en cette charge à Monsieur le Maréchal de Biron, & qu'il l'avoit laissée à Monsieur le Maréchal de Matignon. Mais ce n'est pas le plus grand mal de cet Auteur, que la vanité, & il est plein d'un si grand nombre d'infamies honteuses, & de maximes Epicuriennes & impies, qu'il est étrange qu'on l'ait souffert si long-temps dans les mains de tout le monde, & qu'il y ait même des personnes d'esprit qui n'en reconnoissent pas le venin.

Il ne faut point d'autres preuves pour juger de son libertinage, que cette maniere même dont il parle de ses vices ; car reconnoissant en plusieurs endroits, qu'il avoit été engagé en un grand nombre de desordres criminels, il déclare néanmoins en d'autres, qu'il ne se repent de rien, & que s'il avoit à revivre, il revivroit comme il avoit vescu : * *Quant à moy*, dit-il, *je puis desirer en general d'estre autre ; je*

* Tom. VII, L. III, ch. 2.

puis condamner ma forme universelle, m'en desplaire, & supplier Dieu pour mon entiere reformation, & pour l'excuse de ma foiblesse naturelle; mais cela, je ne le dois nommer repentir, non plus que le desplaisir de n'estre ny Ange ny Caton. Mes actions sont reglées & conformes à ce que je suis, & à ma condition. Je ne puis faire mieux, & le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en nostre force... Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un Philosophe, à la teste & au corps d'un homme perdu; ny que ce chetif bout eust à desavoüer, & à desmentir la plus belle, entiere & longue partie de ma vie... Si j'avois à revivre, je revivrois comme j'ay vescu. Ny je ne plains le passé, ny je ne crains l'advenir. Paroles horribles, & qui marquent une extinction entiere de tout sentiment de Religion; mais qui sont dignes de celui qui parle ainsi en un autre endroit: * *Je me plonge la teste baissée*

* Tom. VIII, L. III, ch. 9.

ſtupidement dans la mort, ſans la conſiderer & recognoiſtre, comme dans une profondeur muette & obſcure, qui m'engloutit d'un ſaut, & m'eſtouffe en un inſtant, plein d'un puiſſant ſommeil, plein d'inſipidité & d'indolence. Et en un autre endroit, † *La mort qui n'eſt qu'un quart d'heure de paſſion, ſans conſequence, ſans naiſſance, ne merite pas des preceptes particuliers.*

Quoique cette digreſſion ſemble aſſez éloignée de ce ſujet, elle y rentre neanmoins par cette raiſon, qu'il n'y a point de Livre qui inſpire davantage cette mauvaiſe coutume de parler de ſoi, de s'occuper de ſoi, & de vouloir que les autres s'y occupent : ce qui corrompt étrangement la Raiſon, & dans nous, par la vanité qui accompagne toujours ces diſcours, & dans les autres, par le dépit & l'averſion qu'ils en conçoivent. Il n'eſt permis de parler de ſoi-même qu'aux per-

† Tom. IX, L. III, ch. 12.

ſonnes d'une vertu éminente, & qui témoignent par la maniere avec laquelle elles le font, que ſi elles publient leurs bonnes actions, ce n'eſt que pour exciter les autres à en louer Dieu, ou pour les édifier; & ſi elles publient leurs fautes, ce n'eſt que pour s'en humilier devant les hommes, & pour les en détourner : mais pour les perſonnes du commun, c'eſt une vauité ridicule de vouloir informer les autres de leurs petits avantages, & c'eſt une effronterie puniſſable, que de découvrir leurs déſordres au monde, ſans témoigner d'en être touchés, puiſque le dernier excès de l'abandonnement dans le vice, eſt de n'en rougir point, & de n'en avoir ni confuſion ni repentir, mais d'en parler indifféremment comme de toute autre choſe; en quoi conſiſte proprement l'eſprit de Montagne. . . . .

Au nº. 7. le même Auteur de *l'Art de penſer* inſere preſque mot pour mot la deſcription des vices qui accompagnent ordinairement nos diſputes, que Montagne avoit employée au L. III, c. 8.

N°. 9.... Une personne intelligente ne soupçonnera jamais Montagne d'avoir cru toutes les rêveries de l'Astrologie judiciaire; cependant quand il en a besoin pour rabaisser sottement les hommes, il les emploie comme les bonnes raisons: * *A considerer*, dit-il, *la domination & puissance que ces corps-là ont non-seulement sur nos vies & conditions de nostre fortune, mais sur nos inclinations mesmes.... qu'ils régissent, poussent & agitent à la mercy de leurs influences;.. pourquoi les privons-nous & d'ame, & de vie, & de discours?*

Veut-il détruire l'avantage que les hommes ont sur les bêtes, par le commerce de la parole? Il nous rapporte des contes ridicules, & dont il connoît l'ex-

---

de ses Essais, mais sans le nommer: & le désigne seulement par le titre vague d'Auteur célebre; & il ajoute: « Ce sont les vices ordinaires de nos » disputes qui sont ingénieusement représentez par » cet Ecrivain, qui n'ayant jamais connu les véri» tables grandeurs de l'homme, en a assez bien » connu les défauts. »

* Tom. IV, L. II, Ch. 12.

travagance mieux que perſonne, & en tire des concluſions plus ridicules : *Il y en a*, dit-il, *qui ſe ſont vantez d'entendre le langage des beſtes, comme Apollonius, Thyaneus, Melampus, Tireſias, Thales, & autres. Et puiſqu'il eſt ainſi, comme diſent les Coſmographes, qu'il y a des Nations qui reçoivent un Chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à ſa voix & à ſes mouvemens*.

L'on conclurra par cette raiſon, que quand Caligula fit ſon cheval Conſul il falloit bien que l'on entendît les ordres qu'il donnoit dans l'exercice de cette Charge : mais on auroit tort d'accuſer Montagne de cette mauvaiſe conſequence ; ſon deſſein n'étoit pas de parler raiſonnablement, mais de faire un amas confus de tout ce qu'on peut dire contre les hommes : ce qui eſt néanmoins un vice très-contraire à la juſteſſe de l'eſprit, & à la ſincérité d'un homme de bien.

Qui pourroit de même ſouffrir cet autre

raiſonnement du même Auteur ſur le ſujet des augures que les Payens tiroient du vol des oiſeaux ; & dont les plus ſages d'entre eux ſe ſont mocquez ? * *De toutes les prédictions du temps paſſé*, dit-il, *les plus anciennes & plus certaines eſtoient celles qui ſe tiroient du vol des oiſeaux. Nous n'avons rien de pareil ny de ſi admirable. Cette regle, cet ordre du branſler de leur aisle, par lequel on tire des conſequences des choſes à venir, il faut bien qu'il ſoit conduit par quelque excellent moyen à une ſi noble operation ; car c'eſt preſter à la lettre, d'aller attribuant ce grand effet à quelque ordonnance naturelle, ſans l'intelligence, conſentement, & diſcours de qui le produit, & c'eſt une opinion évidemment fauſſe.*

N'eſt-ce pas une choſe aſſez plaiſante, que de voir un homme qui ne tient rien d'evidemment vray, ny d'évidemment faux dans un Traité fait exprès pour éta-

* Tom. IV, L. II, ch. 12.

blir le Pyrrhonifme & pour détruire l'evidence & la certitude, nous debiter ferieufement ces rêveries comme des veritez certaines, & traiter l'opinion contraire d'évidemment fauffe? Mais il fe moque quand il parle de la forte, & il eft inexcufable de fe jouër ainfi de fes Lecteurs, en leur difant des chofes qu'il ne croit pas, & que l'on ne peut croire fans folie.

Il étoit fans doute auffi bon Philofophe que Virgile, qui n'attribue pas même à une intelligence qui foit dans les oifeaux, les changemens réglés qu'on voit dans leurs mouvemens felon la diverfité de l'air, dont on peut tirer quelque conjecture pour la pluie & le beau temps, comme l'on peut voir dans ces vers admirables des Georgiques : (Lib. I. v. 412.)

Haud equidem credo, quia fit divinitus illis
Ingenium aut rerum fato prudentia major:
Verum ubi tempeftas, &c.

PENSÉES DE M. PASCAL, *Chap. xxviij. n. 43.*

LES défauts de Montagne ſont grands. Il eſt plein de mots ſales & deshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses ſentimens ſur l'homicide volontaire & ſur la mort, ſont horribles. Il inſpire une nonchalance du ſalut, ſans crainte & ſans repentir. Son Livre n'étant point fait pour porter à la piété, il n'y étoit pas obligé; mais on eſt toujours obligé de n'en pas détourner. Quoi qu'on puiſſe dire, pour excuſer ſes ſentimens trop libres ſur pluſieurs choſes, on ne ſçauroit excuſer en aucune ſorte ſes ſentimens tout payens ſur la mort; car il faut renoncer à toute piété, ſi on ne veut au moins mourir chrétiennement: or il ne penſe qu'à mourir lâchement & mollement par tout ſon Livre.

Chap. xxix. n. 41.

Le ſot projet que Montagne a eu de

se peindre! & cela non pas en passant, & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir ; mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal : car de dire des sottises par hasard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.

Chap. xxxj. n. 9.

Ce que Montagne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entends hors les mœurs, eût pu être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisoit trop d'histoires, & qu'il parloit trop de soi.

LE P. MALLEBRANCHE. Recherche de la vérité. Liv. II. Part. iij. Ch. 3.

UNE des plus grandes & des plus remarquables preuves de la puissance que les imaginations ont les unes sur les au-

tres, c'est le pouvoir qu'ont certains Auteurs de persuader sans aucunes raisons. Par exemple, le tour des paroles de Tertullien, de Seneque, & de quelques autres, a tant de charmes & tant d'éclat, qu'il éblouït l'esprit de la plûpart des gens, quoique ce ne soit qu'une foible peinture, & comme l'ombre de l'imagination de ces Auteurs. Leurs paroles, toutes mortes qu'elles sont, ont plus de vigueur que la raison de certaines gens. Elles entrent, elles pénetrent, elles dominent dans l'ame d'une maniere si imperieuse, qu'elles se font obéir sans se faire entendre, & qu'on se rend à leurs ordres sans les sçavoir. On veut croire, mais on ne sçait que croire : car lorsqu'on veut sçavoir précisément ce qu'on croit ou ce qu'on veut croire ; & qu'on s'approche, pour ainsi dire, de ces fantômes pour les reconnoître, ils s'en vont souvent en fumée avec tout leur appareil & tout leur éclat.

Quoique les Livres des Auteurs que

je viens de nommer, ſoient très.propres pour faire remarquer la puiſſance que les imaginations ont les unes ſur les autres, & que je les propoſe pour exemple, je ne prétends pas toutefois les condamner en toutes choſes. Je ne puis pas m'empê-cher d'avoir de l'eſtime pour certaines beautez qui s'y rencontrent, & de la dé-férence pour l'approbation univerſelle qu'ils ont eue pendant pluſieurs ſiecles. Je proteſte enfin que j'ai beaucoup de reſ-pect pour quelques Ouvrages de Tertul-lien, principalement pour ſon Apologie contre les Gentils, & pour ſon Livre des Preſcriptions contre les Hérétiques, pour quelques endroits des Livres de Seneque, quoique je n'aye pas beaucoup d'eſtime pour tout le Livre de Montaigne. *

LE MÊME. Chap. 5.

Les Eſſais de Montagne nous peuvent auſſi ſervir de preuve de la force que les

* Voyez auſſi les éclairciſſemens ſur cet endroit, p. 246. Edit. de Paris. 1712.

imaginations ont les unes sur les autres : car cet Auteur a un certain air libre, il donne un tour si naturel & si vif à ses pensées, qu'il est mal-aisé de le lire sans se laisser préoccuper. La négligence qu'il affecte lui sied assez bien, & le rend aimable à la plupart du monde sans le faire mépriser, & sa fierté est une certaine fierté d'honnête homme, si cela se peut dire ainsi, qui le fait respecter sans le faire haïr. L'air du monde & l'air cavalier soutenus par quelque érudition, font un effet si prodigieux sur l'esprit, qu'on l'admire souvent, & qu'on se rend presque toujours à ce qu'il décide, sans oser l'examiner, & quelquefois mesme sans l'entendre. Ce ne sont nullement ses raisons qui persuadent ; il n'en apporte presque jamais qui ayent quelque solidité. En effet, il n'a point de principes sur lesquels il fonde ses raisonnemens, & il n'a point d'ordre pour faire les déductions de ses principes. Un trait d'histoire ne prouve pas ; un petit conte ne démontre

pas; deux vers d'Horace, un apophtegme de Cléomenes ou de César, ne doivent pas persuader des gens raisonnables; cependant ces Essais ne sont qu'un tissu de traits d'histoires, de petits contes, de bons mots, de distiques, & d'apophtegmes.

Il est vrai qu'on ne doit pas regarder Montagne dans ses Essais, comme un homme qui raisonne; mais comme un homme qui se divertit, qui tâche de plaire, & qui ne pense point à enseigner; & si ceux qui lisent ne faisoient que s'en divertir, il faut tomber d'accord que Montagne ne seroit pas un si méchant livre pour eux. Mais il est presque impossible de ne pas aimer ce qui plaît, & de ne pas se nourrir des viandes qui flattent le goût. L'esprit ne peut se plaire dans la lecture d'un Autheur, sans en prendre les sentimens, ou tout au-moins sans en recevoir quelque teinture, laquelle se mêlant avec ses idées, les rende confuses & obscures.

Il n'est pas seulement dangereux de lire

Montagne pour se divertir, à cause que le plaisir qu'on y prend engage insensiblement dans ses sentimens ; mais encore parce que ce plaisir est plus criminel qu'on ne pense. Car il est certain que ce plaisir naît principalement de la concupiscence, & qu'il ne fait qu'entretenir & que fortifier les passions ; la maniere d'écrire de cet Autheur n'étant agréable que parce qu'elle nous touche, & qu'elle réveille nos passions d'une maniere imperceptible.

Il seroit assez inutile de prouver cela dans le détail & généralement, que tous les divers stiles ne nous plaisent ordinairement, qu'à cause de la corruption secrette de notre cœur. Mais ce n'en est pas ici le lieu, & cela nous meneroit trop loin. Toutefois si l'on veut faire réflexion sur la liaison des idées & des passions dont j'ai parlé auparavant *, & sur ce qui se passe en soi-même dans le tems que

* Chapitre dernier de la premiere partie de la Recherche de la Vérité.

l'on lit quelque piece bien écrite, on pourra reconnoître en quelque façon, que si nous aimons le genre sublime, l'air noble & libre de certains Auteurs, c'est que nous avons de la vanité, & que nous aimons la grandeur & l'indépendance; & que ce goût, que nous trouvons dans la délicatesse des discours effeminez, n'a point d'autre source qu'une secrette inclination pour la molesse & pour la volupté: en un mot, que c'est une certaine intelligence pour ce qui touche les Sens, & non par l'intelligence de la Vérité, qui fait que certains Auteurs nous charment & nous enlevent comme malgré nous. Mais revenons à Montagne.

Il me semble que ses plus grands admirateurs le louent d'un certain caractere d'Auteur judicieux & éloigné du pédantisme, & d'avoir parfaitement connu la nature & les foiblesses de l'esprit humain. Si je montre donc que Montagne, tout cavalier qu'il est, ne laisse pas d'être aussi pédant que beaucoup d'autres, &

qu'il n'a eu qu'une connoiſſance très-médiocre de l'eſprit ; j'aurai fait voir que ceux qui l'admirent le plus, n'auront point été perſuadez par des raiſons évidentes, mais qu'ils auront été ſeulement gagnez par la force de ſon imagination.

Ce terme *pédant* eſt fort équivoque ; mais l'uſage, ce me ſemble, & même la Raiſon veulent que l'on appelle pédant, ceux qui pour faire parade de leur fauſſe ſcience, citent à tort & à travers toutes ſortes d'Auteurs, qui parlent ſimplement pour parler, & pour ſe faire admirer des ſots ; qui amaſſent ſans jugement & ſans diſcernement des apophtegmes & des traits d'hiſtoire, pour prouver, ou pour faire ſemblant de prouver des choſes, qui ne ſe peuvent prouver que par des raiſons.

Pédant eſt oppoſé à raiſonnable ; & ce qui rend les pédans odieux aux perſonnes d'eſprit, c'eſt que les pédans ne ſont pas raiſonnables ; car les perſonnes d'eſprit aimant naturellement à raiſonner,

ils ne peuvent ſouffrir la converſation de ceux qui ne raiſonnent point. Les Pédans ne peuvent pas raiſonner, parce qu'ils ont l'eſprit petit, ou d'ailleurs rempli d'une fauſſe érudition, & ils ne veulent pas raiſonner, parce qu'ils voyent que certaines gens les reſpectent & les admirent davantage, lorſqu'ils citent quelque Auteur inconnu, & quelque Sentence d'un Ancien, que lorſqu'ils prétendent raiſonner. Ainſi leur vanité ſe ſatisfaiſant dans la vue du reſpect qu'on leur porte, les attache à l'étude de toutes les Sciences extraordinaires qui attirent l'admiration du commun des hommes.

Les pédans ſont donc vains & fiers, de grande mémoire & de peu de jugement; heureux & forts en citations, malheureux & foibles en raiſon: d'une imagination vigoureuſe & ſpacieuſe, mais volage & déreglée, & qui ne peut ſe contenir dans quelque juſteſſe.

Il ne ſera pas maintenant fort difficile de prouver que Montagne étoit auſſi

pédant

pédant que plusieurs autres, selon cette notion du mot pédant, qui semble la plus conforme à la raison & à l'usage : car je ne parle pas ici de pédant à longue robbe, la robbe ne peut pas faire le pédant. Montagne qui a tant d'aversion pour la pédanterie, pouvoit bien ne porter jamais de robbe longue : mais il ne pouvoit pas de même se défaire de ses propres défauts. Il a bien travaillé à se faire l'air cavalier; mais il n'a pas travaillé à se faire l'esprit juste, ou pour le moins il n'y a pas réussi. Ainsi il s'est plutôt fait un pédant à la cavaliere, & d'une espece toute singuliere, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux, & honnête homme.

Le Livre de Montagne contient des preuves si évidentes de la vanité & de la fierté de son Auteur, qu'il paroît peut-être assez inutile de s'arrêter à les faire remarquer : car il faut être bien plein de soi-même, pour s'imaginer, comme lui, que le monde veuille bien lire un assez

gros livre, pour avoir quelque connoiſſance de nos humeurs. Il falloit néceſſairement qu'il ſe ſéparât du commun, & qu'il ſe regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire.

Toutes les créatures ont une obligation eſſentielle de tourner les eſprits de ceux qui les veulent adorer, vers celui-là ſeul qui mérite d'être adoré; & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais ſouffrir que l'eſprit & le cœur de l'homme, qui n'eſt fait que pour Dieu, s'occupe de nous & s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorſque S. Jean ſe proſterna devant l'Ange du Seigneur, cet Ange lui défendit de l'adorer: *Je ſuis ſerviteur*, lui dit-il, *comme vous & comme vos freres: Adorez Dieu.* Il n'y a que les Démons & ceux qui participent à l'orgueil des Démons, qui ſe plaiſent d'être adorez; & c'eſt vouloir être adoré, non d'une adoration extérieure & apparente, mais d'une adoration intérieure & véritable, que de vouloir que les autres

hommes s'occupent de nous ; c'eſt vouloir être adoré comme Dieu veut être adoré , c'eſt-à-dire , en eſprit & en vérité.

Montagne n'a fait ſon Livre que pour ſe peindre , & pour repreſenter ſes humeurs & ſes inclinations : il l'avoue lui-même dans l'Avertiſſement au Lecteur inſéré dans toutes les éditions : *C'eſt moy que je peins* , dit-il , *je ſuis moy-meſme la matiere de mon Livre* ; & cela paroît en le liſant : car il y a très-peu de chapitres dans leſquels il ne faſſe quelque digreſſion pour parler de lui , & il y a même des chapitres entiers dans leſquels il ne parle que de lui. Mais s'il a compoſé ſon Livre pour s'y peindre , il l'a fait imprimer afin qu'on le lût. Il a donc voulu que les hommes le regardaſſent & s'occupaſſent de lui ; quoiqu'il diſe *que ce n'eſt pas raiſon qu'on employe ſon loiſir en un ſujet ſi frivole & ſi vain.* Ces paroles ne font que le condamner : car s'il eût cru que ce n'étoit pas *raiſon* qu'on employât

le temps à lire ſon Livre, il eût agi lui-même contre le ſens commun en le faiſant imprimer. Ainſi on eſt obligé de croire, ou qu'il n'a pas dit ce qu'il penſoit, ou qu'il n'a pas fait ce qu'il devoit.

C'eſt encore une plaiſante excuſe de ſa vanité de dire, qu'il n'a écrit que pour ſes *parens & amis*. Car ſi cela eût été ainſi, pourquoy en eût-il fait faire trois impreſſions : une ſeule ne ſuffiſoit-elle pas pour ſes parens & pour ſes amis ? D'où vient encore qu'il a augmenté ſon Livre dans les dernieres impreſſions qu'il en a fait faire, & qu'il n'en a jamais rien retranché, ſi ce n'eſt que la fortune ſecondoit ſes intentions ; * *J'adjoute*, dit-il, *mais je ne corrige pas : parce que celui qui a hypothequé au monde ſon ouvrage, je treuve apparence qu'il n'y ait plus de droit. Qu'il dit, s'il peut, mieux ailleurs, & ne corrompe la beſongne qu'il a vendue. De telles gens il ne faudroit rien achepter qu'après leur mort ; qu'ils*

* Tom. VIII, ch. IX.

y penſent bien, avant que de ſe produire. Qui les hâte? Mon Livre eſt toujours un. Il a donc voulu ſe produire & hypothequer au monde ſon ouvrage, auſſi bien qu'à ſes parens & à ſes amis. Mais ſa vanité ſeroit toujours aſſez criminelle, quand il n'auroit tourné & arrêté l'eſprit & le cœur de ſes parens & de ſes amis vers ſon portrait, qu'autant de temps qu'il en faut pour lire ſon Livre.

Si c'eſt un défaut de parler ſouvent de ſoi, c'eſt une effronterie ou plutôt une eſpece de folie que de ſe loüer à tous momens, comme fait Montagne; car ce n'eſt pas ſeulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'eſt encore choquer la raiſon.

Les hommes ſont faits pour vivre enſemble, & pour former des Corps & des Sociétés civiles. Mais il faut remarquer, que tous les particuliers qui compoſent les Sociétés, ne veulent pas qu'on les regarde comme la derniere partie du corps duquel ils ſont. Ainſi ceux qui ſe loüent ſe

mettent au-dessus des autres, les regardant comme les dernieres parties de leurs Sociétés, & se considerant eux-mêmes comme les principales & les plus honorables ; ils se rendent nécessairement odieux à tout le monde, au lieu de se faire aimer & de se faire estimer.

C'est donc une vanité, & une vanité indiscrette & ridicule à Montagne de parler avantageusement de lui-même à tous momens : mais c'est une vanité encore plus extravagante à cet auteur de décrire ses défauts. Car si l'on y prend garde, on verra qu'il ne découvre gueres que les défauts dont on fait gloire dans le monde, à cause de la corruption du siecle ; qu'il s'attribue volontiers ceux qui peuvent le faire passer pour esprit-fort, ou lui donner l'air cavalier, & afin que par cette franchise simulée de la confession de ses désordres, on le croye plus volontiers, lorsqu'il parle à son avantage. Il a raison de dire que * *se priser & se mespriser*,

* L. III. ch. xiij.

paiſſent ſouvent de pareil air d'arrogance. C'eſt toujours une marque certaine que l'on eſt plein de ſoi-même, & Montagne me paroît plus fier & plus vain quand il ſe blâme, que lorſqu'il ſe loue; parce que c'eſt un orgueil inſupportable, que de tirer vanité de ſes défauts, au lieu de s'en humilier. J'aime mieux un homme qui cache ſes crimes avec honte, qu'un autre qui les publie avec effronterie: & il me ſemble qu'on doit avoir quelque horreur de la maniere cavaliere & peu chrétienne, dont Montagne repréſente ſes défauts; mais examinons les autres qualitez de ſon eſprit.

Si nous croyons Montagne ſur ſa parole, nous nous perſuaderons que c'étoit un homme * *de nulle retention*; † qu'il *n'avoit point de gardoire*; †† *que la memoire lui manquoit du tout*, mais qu'il ne manquoit pas de ſens & de jugement: ce-

* Tome IV, L. II, c. x.
† Tome II, L. I, c. xxiv.
†† Tome V, L. II, c. xvij.

pendant ſi nous en croyons le portrait même qu'il a fait de ſon eſprit, je veux dire ſon propre Livre, nous ne ſerons pas tout-à-fait de ſon ſentiment. * *Je ne ſçaurois recevoir une charge ſans tablettes*, dit-il, *& quand j'ay un propos de conſequence à tenir, s'il eſt de longue haleine, je ſuis réduit à cette vile & miſerable neceſſité d'apprendre par cœur mot à mot, ce que j'ay à dire ; autrement je n'aurois ny façon ny aſſeurance, eſtant en crainte que ma memoire vinſt à me faire un mauvais tour.* Un homme qui peut bien apprendre mot à mot des diſcours de longue haleine, pour avoir quelque *façon*, & quelque *aſſurance*, manque-t-il plutôt de mémoire que de jugement? Et peut-on croire Montagne, lorſqu'il dit de lui, *Les gens qui me ſervent, il faut que je les appelle par le nom de leur pays ; car il m'eſt très-malayſé de retenir des noms ; & ſi je ne crois pas que je n'oubliaſſe mon nom*

* Tome V, L. II, c. xviij.

propre. Un simple Gentilhomme qui peut retenir par cœur & mot à mot avec asseurance des discours *de longue haleine*, a-t-il un si grand nombre d'Officiers qu'il n'en puisse retenir les noms ? * Un homme *qui est né & nourry aux champs & parmy le labourage*, & qui dit, *que de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds ce que nous avons entre nos mains, ce qui regarde de plus près l'usage de la vie, c'est chose bien esloignée de son dogme*, peut-il oublier les noms François de ses domestiques? Peut-il ignorer, comme il dit, *la plusspart de nos monnoyes, la difference d'un grain à l'autre en la terre & au grenier, si elle n'est pas trop apparente.... les plus grossiers principes de l'Agriculture, & que les enfants sçavent.... de quoy sert le levain à faire du pain, & que c'est que faire cuver du vin?* Et cependant avoir l'esprit plein de

* Tome VI. L. II. c. xvij.
† L. II. c. xij.

noms des anciens Philosophes, & de leurs principes, *des idées de Platon, des atômes d'Epicure, du plein & du vuide de Leucippus & de Democritus, de l'eau de Thales, de l'infinité de nature d'Anaximandre, de l'air de Diogenes, des nombres & de la symmetrie de Pythagoras, de l'infini de Parmenides, de l'un de Museus, de l'eau & du feu d'Apollodorus, des parties similaires d'Anaxagoras, de la discorde & de l'amitié d'Empedocles; du feu d'Heraclite*, &c. Un homme qui dans trois ou quatre pages de son Livre rapporte plus de cinquante noms d'Auteurs differens avec leurs opinions, qui a rempli tout son ouvrage de traits d'Histoire, & d'apophtegmes entassez sans ordre; qui dit que *l'Histoire & la Poësie sont son gibier en matiere de Livre*; qui se contredit à tous momens & dans un même chapitre, * lors même qu'il parle des choses qu'il prétend le mieux sçavoir, je veux dire lorsqu'il parle des

* Tome II, L. I, c. xxv.

qualitez de ſon eſprit, ſe doit-il piquer d'avoir plus de jugement que de mémoire ?

Avouons donc que Montagne étoit excellent *en oubliance*, puiſque Montagne nous en aſſure, qu'il ſouhaite que nous ayons ce ſentiment de lui, & qu'enfin cela n'eſt pas tout-à-fait contraire à la vérité. Mais ne nous perſuadons pas ſur ſa parole ou par les loüanges qu'il ſe donne, que c'étoit un homme de grand ſens, & d'une pénétration d'eſprit toute extraordinaire. Cela pourroit nous jetter dans l'erreur, & donner trop de crédit aux opinions fauſſes & dangereuſes qu'il débite avec une fierté & une hardieſſe dominante, qui ne fait qu'étourdir & qu'éblouir les eſprits foibles.

L'autre loüange que l'on donne à Montagne, eſt qu'il avoit une connoiſſance parfaite de l'eſprit humain, qu'il en pénétroit le fond, la nature, les propriétés; qu'il en ſçavoit le fort & le foible; en un mot, tout ce que l'on en peut

sçavoir. Voyons s'il mérite bien ces loüanges, & d'où vient qu'on en est libéral à son égard.

Ceux qui ont lu Montagne, sçavent assez que cet Auteur affectoit de passer pour Pyrrhonien, & qu'il faisoit gloire de douter de tout. * *La persuasion de la certitude*, dit-il, *est un certain tesmoignage de folie & d'incertitude extresme, & n'est point de plus folles gens & moins Philosophes, que les Philodoxes de Platon.* Il donne au contraire tant de loüanges aux Pyrrhoniens dans le même chapitre, qu'il n'est pas possible qu'il ne fût de cette Secte. Il étoit nécessaire de son temps, pour passer pour habile & pour galant homme, de douter de tout; & la qualité d'esprit fort dont il se piquoit, l'engageoit encore dans ces opinions. Ainsi en le supposant Académicien, on pourroit tout d'un coup le convaincre d'être le plus ignorant de tous les hommes, non-seulement dans ce qui regarde la nature de l'esprit, mais

* L. I. c. xij.

même en toute autre choſe. Car puiſqu'il y a une différence eſſentielle entre ſçavoir & douter, ſi les Académiciens diſent ce qu'ils penſent lorſqu'ils aſſurent qu'ils ne ſavent rien, on peut dire que ce ſont les plus ignorans de tous les hommes.

Mais ce ne ſont pas ſeulement les plus ignorans de tous les hommes, ce ſont auſſi les défenſeurs des opinions les moins raiſonnables. Car non ſeulement ils rejettent tout ce qui eſt de plus certain & de plus univerſellement reçu, pour ſe faire paſſer pour eſprits forts, mais par le même tour d'imagination, ils ſe plaiſent à parler d'une maniere déciſive des choſes les plus incertaines & les moins probables. Montagne eſt viſiblement frappé de cette maladie d'eſprit ; & il faut néceſſairement dire, que non ſeulement il ignoroit la nature de l'eſprit humain, mais même qu'il étoit dans des erreurs fort groſſieres ſur ce ſujet, ſuppoſé qu'il nous ait dit ce qu'il en penſoit, comme il l'a dû faire. Car que peut-on dire d'un homme qui

confond l'esprit avec la matiere : qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philosophes sur la nature de l'ame, sans les mépriser, & même d'un air qui fait assez connnoître qu'il approuve davantage les plus opposées à la Raison : qui ne voit pas la nécessité de l'immortalité de nos ames : qui pense que la Raison humaine ne la peut reconnoître ; & qui regarde les preuves que l'on en donne comme des songes que le desir fait naître en nous ; *Somnia non docentis, sed optantis :* qui trouve à redire que les hommes *se séparent de la presse des autres créatures*, & *se distinguent des bêtes*, qu'il appelle, *nos confreres & nos compagnons*, qu'il croit parler, s'entendre & se moquer de nous, de même que nous parlons, que nous nous entendons, & que nous nous mocquons d'elles : qui met plus de difference d'un homme à un autre homme, que d'un homme à une bête, qui donne jusqu'aux araignées, *déliberation, pensement & conclusion* ; & qui, après avoir

soutenu que la disposition du corps de l'homme n'a aucun avantage sur celle des bêtes, accepte volontiers ce sentiment, que *ce n'est point par la raison, par le discours & par l'ame que nous excellons sur les bestes, mais par nostre beauté, nostre beau teint, & nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence, & tout le reste à l'abandon, &c.* Peut-on dire qu'un homme qui se sert des opinions les plus bizarres pour conclure, que *ce n'est point par vray discours, mais par une fierté & opiniastreté, que nous nous préférons aux autres animaux*, eût une connoissance fort exacte de l'esprit humain, & croit-on en persuader les autres ?

Mais il faut faire justice à tout le monde, & dire de bonne foi quel étoit le caractere de l'esprit de Montagne. Il avoit peu de mémoire, encore moins de jugement, il est vrai, mais ces deux qualitez ne font point ensemble ce que l'on ap-

pelle ordinairement dans le monde beauté d'esprit. C'est la beauté, la vivacité, & l'étendue de l'imagination, qui font passer pour bel esprit. Le commun des hommes estime le brillant & non pas le solide, parce que l'on aime davantage ce qui touche les Sens, que ce qui instruit la Raison. Ainsi en prenant beauté d'imagination pour beauté d'esprit, on peut dire que Montagne avoit l'esprit beau & même extraordinaire. Ses idées sont fausses, mais belles ; ses expressions irrégulieres ou hardies, mais agréables ; ses discours mal raisonnez, mais bien imaginez. On voit dans tout son Livre un caractere d'original, qui plaît infiniment : tout copiste qu'il est, il ne sent point son copiste ; & son imagination forte & hardie donne toûjours le tour d'original aux choses qu'il copie. Il a enfin ce qu'il est nécessaire d'avoir pour plaire & pour imposer ; & je pense avoir montré suffisamment, que ce n'est point en convainquant la Raison qu'il se fait admirer de

tant de gens, mais en leur tournant l'esprit à son avantage, par la vivacité toûjours victorieuse de son imagination dominante.

PRÉFACE de l'Esprit des Essais de Montaigne, par de Sercy. 1677. in-12.

LE mérite de Monsieur de Montaigne est si cogneu, qu'il n'a pas besoing d'estre recommandé par de nouveaux Eloges. Aussi n'est-ce pas mon dessein de faire le detail de toutes les circonstances qui ont contribué à establir sa reputation dans l'estime du monde. Ceux qui auront la curiosité de sçavoir les particularitez de sa Vie, s'en pourront éclaircir dans les Livres où elle est escrite, où, sans aller plus loin, ils recognoistront dans ses propres expressions, & par ce qu'il dit luy-mesme, beaucoup mieux son veritable caractere, que dans la foible idée que j'en pourrois donner par les periodes ennuyeuses d'un panegyrique inu-

tile. Il me suffira de dire, pour ne rien obmettre, & pour ne pas exagerer en sa faveur; que c'estoit un Gentilhomme très-noble par son extraction, considerable par ses alliances: mais encore plus illustre par sa doctrine & par sa vertu. Il ne s'est pas contenté de la practiquer lors qu'il a vescu, il en a voulu donner des preceptes à sa postérité; & c'est dans cette pensée, qu'il a prins la peine de composer un Livre sous le titre des Essais de Michel de Montaigne, où se dépeignant luy-mesme avec exactitude, il nous a donné un modele d'honneur, de conscience & de probité, sur lequel tous les hommes devroient prendre la resolution de se copier. Sa maniere d'instruire est genereuse & si modeste qu'il semble qu'il ne fait que raisonner en luy-mesme, lorsqu'il enseigne les autres, & il affecte de persuader qu'il n'a entreprins que pour son usage particulier, ce qu'il destinoit pourtant à l'utilité publique. Quoy qu'il en soit, il est certain que les Essais sont un chef d'œuvre, dont la lec-

ture fait l'admiration & les delices de la plusſpart des honneſtes gens.

Mais ce grand nombre d'approbateurs n'a pas oſté le courage à quelques Critiques, dont les uns ſe ſont plaints que la beauté de ce Livre eſtoit desfigurée par les longues digreſſions & les raiſonnemens trop eſtendus de ſon Autheur. D'autres moins ſeveres, & avec plus d'apparence de juſtice, ont dit, que tout ce qui eſtoit de ſa compoſition, avoit des charmes & des delicateſſes, dont on ne peut eſtre fatigué; & qu'il ne s'y trouvoit rien d'ennuyeux, que les trop frequentes citations Latines, qu'il devoit d'autant plus éviter, qu'elles ſont inutiles; & que d'ailleurs elles interrompent la liaiſon de ſes ſujets, & la ſuite de ſon diſcours.

Quoyque Monſieur de Montagne euſt de très-bonnes raiſons pour défendre les endroits par où on l'attaque, j'ai crû, ſans ſortir de ſes intereſts, & ſans entrer dans le party de ſes cenſeurs, pouvoir retrancher de ſon Livre ce qu'ils y treuvent à

redire. C'eſt pourquoy j'ay prins la liberté de travailler après luy : non pour le réformer, mais pour en faire une agréable réduction, dans laquelle il paroît dans toute la force & la vivacité de ſon eſprit. . . .

JOURNAL DES SAVANS.
Aouſt 1677.

LES longues digreſſions avec les raiſonnemens trop étendus, & les citations Latines trop frequentes, ſont les trois choſes que les Critiques ont treuvé à redire juſques icy dans les Eſſais de Montaigne, quoique d'ailleurs ils avouent qu'il ſont admirables, & qu'ils ont toujours fait avec juſtice le plaiſir & les délices des honneſtes gens. . . .

JACQUES BERNARD. Nouvelles de la Rép. des Lettres. Avril 1710.

JAMAIS Livre ne fut plus goûté que

celui de Montagne, & ce goût n'a point été un goût paſſager : il ſubſiſte encore aujourd'hui preſque dans toute ſa force, & tout homme qui ne ſe plairoit pas dans la lecture de cet Auteur, paſſeroit pour un homme de très-mauvais goût. . . .

Cependant il eſt ſûr que la lecture de Montagne eſt très-dangereuſe, & qu'il y a milles maximes incompatibles avec la Religion & avec la droite raiſon. . . . . Quant au langage : Montagne a une diction & de certains termes qui lui ſont propres, & qui donnent à tout ce qu'il dit un caractere ſimple & naïf, plein de vivacité & d'agrément : on auroit tout gâté, ſi on avoit voulu y toucher. . . .

MÉMOIRES pour l'Hiſtoire des Sciences & des Beaux Arts. Mai & Juin 1701.

L'AUTEUR de ces Mémoires, après avoir rapporté quelques paſſages du Livre *des Penſées de Montagne recueillies par*

Mr. Arthaud, ajoute : . . . Ces ſentimens & d'autres ſemblables qui ſont ſemés dans les Eſſais, ne marquent ni irreligion ni libertinage. Avec tout cela on croit, comme M. Arthaud, que la lecture de Montagne eſt dangereuſe, ſur-tout aux jeunes gens, qui n'ont pas l'eſprit encore fait, & qui d'ordinaire s'attachent plus à ce qui peut les corrompre, qu'à ce qui doit les édifier. C'eſt auſſi dans cette vue que l'Auteur du Recueil *des Penſées de Montagne propres à former l'eſprit & les mœurs*, a cru devoir ſéparer le bon grain de la zizanie, le pur de l'impur, en ne donnant au Public que ce qu'il y a de meilleur dans un Livre plein de bonnes & de mauvaiſes choſes. Il eſt bon au reſte d'avertir ici en paſſant, que les Ecrivains qui ont le plus décrié Montagne, le louent malgré eux en quelques endroits, & le pillent en d'autres.. C'eſt le ſujet & le fond d'un nouvel ouvrage qui paroîtra peut-être bien-tôt.

DICTIONNAIRE Critique de Bayle, T. I. p. 852. Rem. (B). *Édit. de* 1720.

CHARRON après avoir prêché le Carême à Angers en 1589, vint à Bordeaux où il lia une amitié très-étroite avec Montagne. Il faisoit * *un merveilleux cas* des Essais de cet Auteur, & en adopta plusieurs Maximes. On peut croire sans temerité, que celui de ces deux amis qui eût dû instruire l'autre, en fut le disciple, & que le Théologien apprit plus de choses du Gentilhomme, que celui-ci du Théologien. Il y a dans les Livres de la Sagesse une infinité de pensées qui avoient paru dans les Essais de Montagne. Ne doutez pas que cette docilité de Charron n'ait contribué beaucoup à l'affection très-particuliere que Montagne avoit pour lui,

* Eloge de Charron par George-Michel de Rochemaillet, à la tête de l'édition de la *Sagesse* de Charron. Paris. 1607.

& qui fit qu'il *lui permit par ſon teſtament de porter après ſon déceds les pleines armes de ſa noble famille, parce qu'il ne laiſſoit aucuns enfans mâles.*

Tome IV. *page* 2986.

. . . C'eſt ainſi que ſe comporterent en France les Facultez de Théologie par rapport au Livre de Michel de Montagne. Elles laiſſerent paſſer toutes les Maximes de cet Auteur, qui, ſans ſuivre aucun ſyſtême, aucune méthode, aucun ordre, entaſſoit & faufiloit tout ce qui lui étoit préſenté par ſa mémoire. Mais quand Pierre Charron, Prêtre & Théologal, s'aviſa de débiter quelques-uns des ſentimens de Montagne dans un Traité méthodique & ſyſtématique de Morale, les Théologiens ne ſe tinrent plus en repos.

Tome IV. *page* 3025.

. . . Après tout, oſeroit-on dire qne mon Dictionnaire approche de la licence des Eſſais de Montagne, ſoit à l'égard du Pyrrhoniſme, ſoit à l'égard des ſaletés ?

Or

Or Montagne n'a-t-il point donné tranquillement plusieurs Editions de son Livre ? Ne l'a-t-on pas réimprimé cent & cent fois ? Ne l'a-t-on pas dédié au grand Cardinal de Richelieu ? N'est-il pas dans toutes les Bibliotheques ?

LA BRUYERE. 10[e] *Edition. Paris.* 1699. *pag.* 31.

DEUX Ecrivains en leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas aussi-bien qu'eux ; il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere. Balzac ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup : le P. Mallebranche pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles.



Œuvres de S. EVREMOND : Édition d'Amſt. 1726. in-12. Tom. III. p. 103.

Les Eſſais de *Montagne*, les Poëſies de *Malherbe*, les Tragédies de *Corneille*, & les Œuvres de *Voiture* ſe ſont établis comme un droit de me plaire toute ma vie. *Montagne* ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particuliérement l'Homme, les jeunes & les vieux aiment à ſe trouver en lui par la reſſemblance des ſentimens. L'eſpace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la Nature, pour nous donner aux Profeſſions; & alors nous trouvons dans Montagne moins de choſes qui conviennent. La Science de la Guerre fait l'occupation du Général, la Politique, du Miniſtre; la Théologie, du Prelat; la Juriſprudence, du Juge. *Montagne* revient à nous quand la Nature nous y ramene, & qu'un âge avancé, où l'on

sent véritablement ce qu'on est ; rappelle le Prince ; comme ses Sujets, de l'attachement au personnage, à un intérêt plus proche & plus sensible de la personne.....

[*Ibid. pag.* 159, 160,]... Montagne vous fera mieux connoître l'homme qu'aucun autre, mais c'est l'homme avec toutes ses foiblesses ; connoissance utile dans la bonne fortune pour la modération ; triste & affligeante dans la mauvaise. Que les malheureux donc ne cherchent pas dans les Livres à s'attrister de nos miseres, mais à se réjouir de nos folies ; & par cette raison vous préférerez à la lecture de Sénéque, de Plutarque & de Montagne, celle de Lucien, de Petrone, de Don Quichote....

Mêlange curieux, même Édition, Tom. I. page 150.

... Cette liberté que je reprens en ce Livre, est sans comparaison plus excusable dans les *Essais de Montagne*. Il est

vrai qu'il dit un peu trop naïvement ses pensées & ses inclinations, & que, lorsqu'il a fait quelques digressions, il en revient toujours à lui-même, qui est le sujet de son Ouvrage. Mais en ramenant son Lecteur chez lui, il a toujours de quoi lui plaire & le réjoüir. Ce n'est point un hôte importun. Quand la conversation lui manque, il a des Amis qui la soutiennent, jusqu'à ce qu'il ait un peu respiré. On y entend avec plaisir les Anciens, & même quelques Modernes; & il se fait par ce mélange une variété qui plaît toûjours.

Il y a eu beaucoup d'affectation à blâmer cet Auteur, & on a vu peu de certains Livres où il ne soit extrêmement maltraité *. Cependant ces Auteurs l'ont

* L'auteur de l'*Art de penser* & le Pere Mallebranche dans la *Recherche de la vérité*, ont pris à tâche de décrier Montagne. On prit le parti de Montagne contre l'Auteur de l'Art de penser, dans un Livre imprimé à Paris en 1688, sous ce titre: Réponse aux injures & railleries écrites contre Michel de Montagne dans la Logique de P. R. par Guillaume Berenger....

lu eux-mêmes, & on le lira toujours. Je ne veux pas entreprendre ici ſon Apologie. Qui eſt l'Auteur qui n'a point eu ſes défauts? Celui de parler franchement de ſoi-même n'eſt peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la ſuite du diſcours y oblige.

SEIGRAISIANA. Page 143, *Édition de Paris*, 1721.

BALZAC & Meſſieurs de Port-Royal ont fait ce qu'ils ont pu pour décrier Montagne, à quoi ils n'ont pas réuſſi; Montagne ſera toujours agréable, & toujours lu. Madame de la Fayette diſoit qu'il y avoit plaiſir d'avoir un voiſin comme lui.



MUETIANA. Art. vj. p. 14. Édit. de Paris, 1722. p. 15. Édit. d'Amsterdam.

LEs Essais de Montagne sont de véritables *Montaniana*, c'est-à-dire un Recueil des pensées de Montagne, sans ordre & sans liaison. Ce n'est pas peut-être ce qui a le moins contribué à le rendre si agréable à notre Nation, ennemie de l'assujettissement que demandent les longues Dissertations; & à notre siecle, ennemi de l'application que demandent les Traitez suivis & methodiques. Son esprit libre, son style varié, & ses expressions métaphoriques, lui ont principalement mérité cette grande vogue, dans laquelle il a été pendant plus d'un siecle, & où il est encore aujourd'hui : car c'est pour ainsi dire le Breviaire des honnêtes paresseux, & des ignorans studieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoissance du monde & de quelque teinture des Let-

tres. A peine trouverez-vous un Gentilhomme de campagne qui veuille se distinguer des preneurs de lievres, qui n'ait un Montagne sur sa cheminée. Mais cette liberté, qui a son utilité quand elle a ses bornes, devient dangereuse quand elle dégénere en licence. Telle est celle de Montagne, qui s'est cru permis de se mettre au-dessus des Loix, de la modestie & de la pudeur. Il faut respecter le Public, quand on se mêle de lui parler, comme on fait quand on s'érige en Auteur. La source de ce défaut dans Montagne, a été sa vanité & son amour propre. Il a cru que son mérite l'affranchissoit des regles; qu'il devoit donner l'exemple, & non pas le suivre. Ses partisans ont beau excuser cette vanité, qu'on lui a tant reprochée : tous ces tours & cet air de franchise qu'il prend, n'empêchent pas qu'on n'entrevoie une affectation secrette de se faire honneur de ses emplois, du nombre de ses domestiques, & de la réputation qu'il s'étoit acquise. Qu'on ramasse tous

cela, qu'il a semé par-ci par-là adroitement dans ses Ecrits, on trouvera qu'il s'est rendu son propre Panégyriste. Scaliger avoit grande raison de dire, *J'ay bien affaire de sçavoir si Montaigne aime le vin blanc ou le vin clairet.* En effet, n'est-ce pas abuser de l'audience de son Lecteur, que de l'entretenir de ses gouts : & de toutes ses autres fadaises domestiques ? Scaliger pourtant ne parloit pas aussi sans intérêt de son compatriote. Montagne avoit donné dans ses Escrits à Juste-Lipse la premiere place dans l'empire des Lettres; quoi qu'en cela d'un mauvais goût, comme en bien d'autres choses. Quand il avance quelque sentiment hardi, & sujet à contradiction, *Je ne le donne pas pour bon*, dit-il, *mais pour mien* : & c'est dequoi le Lecteur n'a que faire; car il lui importe peu de ce qu'a pensé Michel de Montagne, mais de ce qu'il falloit penser pour bien penser. Il déclare dans tout son ouvrage, qu'il a voulu s'y peindre au naturel, & se représenter aux yeux du

Public. Pour ſe propoſer un tel deſſein, ne faut-il pas être perſuadé que cet original mérite d'être regardé, étudié, & imité de tout le monde ? Et cette idée a-t-elle pu naître ailleurs que dans un grand fonds d'amour propre ?

Pour ſon ſtyle, il eſt d'un tour véritablement ſingulier, & d'un caractere original. Son imagination vive lui fournit ſur toutes ſortes de ſujets une grande variété d'images, dont il compoſe cette abondance d'agréables métaphores, dans leſquelles aucun Ecrivain ne l'a jamais égalé. C'eſt ſa figure favorite, figure qui, ſelon Ariſtote, eſt la marque d'un bon eſprit, parce qu'elle vient de la fécondité du fonds qui produit ces images, de la vivacité qui les découvre facilement & à propos, & du diſcernement qui fait choiſir les plus convenables.



SOREL, Bibliotheque Françoise. Paris. 1667. *pag.* 80.

LEs Eſſais de Michel de Montagne, ſont à bon droict mis au rang des Livres meſlez : Car ils ſont faits ſur divers ſujets ſans ordre ni liaiſon, & le corps de leurs Diſcours a encore un plus grand meſlange. Cela n'empeſche pas que des Gens de toutes qualitez ne les élevent au-deſſus de la pluſpart des Ouvrages qu'ils ont veus, & n'en faſſent leur principale eſtude. Ils croyent que le meſlange de pluſieurs Livres anciens ou modernes, n'eſt rien à comparaiſon, & n'eſt compoſé que des rapports différens de ce qui ſe treuve en d'autres Livres, ſans aucune application; Au lieu que celuy-cy nous preſente des authoritez qui ſont fort à propos, & que l'Autheur y entremeſle des penſées rares & hardies qui ſont toutes de luy, leſquelles ne tendent qu'à faire cognoiſtre

à l'homme sa foiblesse & sa vanité, & le porter à la recherche de la vertu & de la felicité par les voyes legitimes. Mais pour ce que chascun n'est pas de ce sentiment, il faut sçavoir ce qui se dit de part & d'autre pour juger de ce qu'on en doit croire. Puisque cet Ouvrage a tant de cours, & qu'on rencontre souvent l'occasion d'en parler, & que mesme on peut estre en balance, si on en doit faire la lecture, il est bon de découvrir le bien & le mal qu'on lui attribue.

Ceux qui le veulent condamner, nous asseurent : Que tant s'en faut que ce Livre de Montagne nous puisse enseigner la Vertu, qu'au contraire quelques-uns de ses discours sont remplis de paroles fort licentieuses, & peuvent apprendre aux Lecteurs des vices qu'ils ignorent, ou sont cause qu'ils se plaisent à s'en entretenir, & se treuvent après excitez à les commettre : Que d'ailleurs ses raisonnements sur beaucoup d'effets de la nature, sont plus propres à détourner les

Esprits de la vraye Religion, qu'à les y porter, & sont peu convenables à un Philosophe Chrestien : Qu'encores que la pluspart de ses Propositions soient fausses & foibles, des personnes sans estude, s'y arrestant, s'y peuvent tromper, avec la pente que plusieurs ont au libertinage. Qu'aussi, outre quelque cognoissance de la Morale pratique & de l'Histoire, & que Montagne avoit acquise dans Seneque & dans Plutarque, ayant eu fort peu de commerce avec d'autres Livres (comme il le confesse lui-mesme) il n'avoit gueres d'instruction des Arts, non pas mesmes de la Morale theorique : Qu'il ignoroit les autres parties de la Philosophie, comme la Physique, la Methaphysique, & la Logique, puisqu'il tiroit de mauvaises conséquences de beaucoup de choses : Que mesme il sçavoit peu d'Humanitez, ainsi que monstroit la rudesse de ses paroles, & la confusion de ses Discours, qui ne pouvoient partir que d'un mauvais Grammairien & Rhetoricien ; & que comme il ne laisse

pas de parler avec une audace auſſi grande que les plus doctes Hommes, Scaliger avoit accouſtumé de l'appeller *un hardi ignorant*. Au reſte l'on prétend que ce qu'il dit de meilleur vient de quelques anciens Autheurs, & que ſi on luy avoit oſté ce qu'il raconte de ſa vie & de ſon humeur, & les paſſages qu'il cite, le reſte de ſon livre ne ſeroit preſque rien. Voila en bref ce que l'on allegue contre Montagne. D'ailleurs pluſieurs Autheurs contredisent en particulier à quelques unes de mes opinions, comme Mr. Silhon dans ſon Livre *de l'Immortalité de l'Ame* *, touchant le raiſonnement attribué aux beſtes; & le Sr. Chaner, qui dans ſon Livre *des Fonctions de l'Eſprit* †, donne les Eſſais de Montaigne pour exemple d'un Ouvrage, où le jugement n'a point eſté employé, parce, dit-il, que tout Eſprit judicieux eſt amy de l'ordre.

---

* L. I. Diſcours ij.
† L. II. Diſcours vj.

Ayant parlé des attaques contre cet Autheur, il faut penser à sa défense. Il ne serviroit de rien d'alléguer la Préface, que Marie le Jars, dite la Demoiselle de Gournay, a faite, pour ses essais : où non-seulement elle respond à tout ce que l'on peut dire, mais elle parle de lui comme d'un homme dont les Ouvrages ont fait ressusciter la Vérité en leur siecle, & qu'elle nomme la *Quinte-essence de la Philosophie*, *l'Hellebore de la folie des hommes*, *le Hors de Page des Esprits*, *& le Trosne judiciel de la Raison.* Son témoignage ne sera point receu, parce qu'on la croit interessée, & qu'elle parle comme une fille passionnée pour un excellent Pere. Mais un si grand nombre d'autres personnes ont loué Montagne de parole & par escrit, qu'il y en a assez dequoy opposer à ceux qui le blâment : Ils disent que s'il a traité de diverses choses fort librement, c'est sa franchise qui en est cause, & que pour son affection à la vertu, & pour sa croyance en ce qui est de la vraye

Religion, on en treuve aſſez de marques dans ſes Eſcrits, quand on les lit avec ſoin, & qu'on explique nettement ce qu'on s'y figure de plus fâcheux. Pour la confuſion qui luy eſt reprochée, on ne l'en peut mieux défendre qu'a fait Eſtienne Paſquier *, qui quoyqu'il fuſt ſon amy, ne cele point ſes défauts avant que de les excuſer. Il dit dans l'une de ſes Lettres, *que Montagne a fait des Chapitres dont le corps ne ſe raporte aucunement à la teſte, comme ceux de l'Hiſtoire de Spurina; de la reſſemblance des Enfans aux Peres: des Vers de Virgile; des Cocus; de la Vanité; des Boyteux; & de la Phyſionomie: Et que ce ſont de vrais Coqs-à-l'aſne, où il ſe donne pleine liberté de ſauter d'un propos à l'autre, ainſi que le vent de ſon eſprit donne le vol à ſa plume.* Mais après tout cecy Paſquier déclare: *Qu'il ne faut prendre de Montagne que ce qui eſt bon, Qu'il ne faut point jetter l'œil ſur ſes tiltres,*

* Lettre I. L. XVIII.

mais sur son Discours, & qu'il s'est possible voulu mocquer de luy-mesme & des autres, & de toute l'infirmité humaine, méprisant les Loix & l'appareil des Escrivains.

J'adjousteray qu'encore que plusieurs de ses discours contiennent autre chose que ce qui est promis par le Titre, cela ne se rencontre pas dans tout, & que lors-qu'il l'a fait, il a semblé qne c'estoit par affectation plustost que par inadvertance, afin de nous montrer qu'il ne pretendoit pas faire un Ouvrage reglé à l'ordinaire. Cela se cognoist par l'enchaisnement bigearre de ses Entretiens, où parlant d'une chose à propos d'une autre, il en enfile plusieurs differentes ensuite. Il s'estoit possible imaginé qu'un homme pouvoit bien faire cecy dans ses meditations particulieres, ainsi qu'on le fait dans les conversations ordinaires; Car quand elles ne seroient qu'entre deux ou trois personnes, leurs discours varient extremement, & de sorte que si on les mettoit par escrit, on

verroit que les derniers ne repondroient gueres aux premiers. Il a voulu imiter cela exprès pour nous donner un ouvrage libre non encore veu, tellement que ce qu'en a dit le Sieur Chanet, ne nous persuadera pas qu'il l'ait fait par un défaut de jugement. Quelquesfois aussi il a caché son dessein dans ses Titres, comme par exemple dans son troisieme Livre, ayant rempli un Chapitre presque entier de Discours contre les Medecins : Il faut croire qu'il a voulu empescher qu'on ne cognust d'abord ce qu'il desiroit traiter : Il a donc mis le titre *de la Ressemblance des Enfans aux Peres*, & ayant prins son sujet de ce que de mesme que son pere, il estoit affligé de la Gravelle, il vient après à parler de la cure de diverses maladies, & de l'incertitude des Medecins & de leur sçavoir. En ce Chapitre & en d'autres, il y peut ainsi avoir de l'artifice, bien loin d'y avoir de l'ignorance. Il est vray qu'on lui a objecté encore, qu'il estoit si amoureux de luy-mesme, qu'il ne par-

loit que de luy dans ses Escrits, comme s'il eust deu estre un exemple necessaire à tous les hommes, quoyque ce qu'il rapportoit ne fust d'ordinaire que des caprices. On peut respondre que tout homme peut servir d'exemple aux autres, soit pour suivre le bien ou pour fuir le mal ; & qu'en ce qui est de Montagne, il ne prétend pas que ce qu'il dit de luy-mesme, soit prins pour autre chose que pour ce que c'est, ayant assez recognu toutes les foiblesses humaines, & les siennes propres. En ce qui est de ses allegations, comme elles viennent fort à propos aux sujets qu'il traite, on n'y doit point treuver à reprendre, si on considere qu'il a eu en cecy Plutarque pour patron, qu'il cite partout des vers d'autres Autheurs que de luy. On repliquera, que ce que Plutarque allegue est en langage Grec, comme le reste de son Ouvrage, & que cela est tiré des Poëtes de la Nation : Au lieu que Montagne ayant escrit en François, cite des vers Grecs, Latins & Italiens : Mais s'il

n'a rien treuvé de ſon temps de quoy citer en noſtre Langue, & s'il a cru que les Autheurs anciens ou eſtrangers, avoient plus de poids que les noſtres, pourquoy n'y auroit-il point recours? Il y a auſſi des Autheurs dont il a traduit quelques paſſages en François, les ayant incorporés adroitement dans ſes diſcours; Et cela n'empeſche pas qu'il n'ait quantité de penſées qui ſont toutes ſiennes, & meſmes qui ſont plus excellentes & plus relevées que tout ce qu'il a peu alleguer.

On luy reproche ſon langage, qu'on tient n'eſtre pas ſi pur qu'eſtoit desja celuy de la Cour de France: mais ſi on y treuve de quoy cenſurer, à cauſe de quelques façons de parler Gaſconnes, elles ſont pourtant en petit nombre. Il eſt vray qu'il fait un mauvais employ de *joüyr*, & de *jouye*, lorſqu'il dit *la ſanté que je jouy*, *l'amitié que j'ai jouye*; comme auſſi il fait maſculins ou feminins pluſieurs noms contre la couſtume & contre la nature. Ce reproche n'eſt pas de grande conſidera-

tion, & mesmes il faut remarquer qu'on l'a repris de quelques mots qui depuis ont passé en usage ; ce qui peut-estre est arrivé par le crédit qu'il leur a donné, comme estant un privilege des grands Autheurs de faire des mots. Je me souviens qu'on n'a pas toûjours usé du mot d'*Enjoué* pour parler d'une personne gaye, & qu'il n'a esté escrit nulle part avant que de l'estre dans les Essais de Montagne. Ceux qui se sont servis de ce mot les premiers, avoient pu l'apprendre là dedans ; & enfin il s'est rendu commun, estant fort agreable & fort significatif, pour ce que non seulement il nous figure une personne qui aime le plaisir & le jeu : mais il la represente lorsque la joye paroist en ses joues & en tout le reste de son visage, par son ris & par quelque autre mine ouverte. En ce qui est de tous les mots nouveaux que Montagne a inventez, il faut remarquer que ç'a esté pour exprimer les choses plus naïfvement ; & au reste, on ne sçauroit nier, qu'ayant eu tant de

lumieres d'esprit, il n'ait fait voir qu'il s'estoit fort exercé à la cognoissance des bonnes Lettres, & que ce ne doive estre une invention de la calomnie, d'avoir dit que Scaliger l'ait appellé ignorant. Ce sçavant estoit trop bon & trop équitable juge des Autheurs, pour parler d'une telle maniere de celuy-cy.

Quelques-uns disent encore, que si son langage, & sa façon d'escrire ne sont plus à la mode, on les peut corriger en conservant ses pensées, afin d'attirer davantage les Gens du Monde à la lecture de ses Œuvres. M. *de Plassac* en á donné l'exemple dans son Livre *de Lettres* *, où il a pris la peine de réduire au langage d'aujourd'huy, le Chapitre *de la Vanité des paroles*. Plusieurs croiront pourtant que cette maniere de correction ou de melioration, lui ostant ses Proverbes & ses Similitudes, lui oste aussi sa naïfveté, de sorte que ce n'est plus le Discours de

* Lettre X. à M. Mircon.

Montagne, mais une imitation de ſes raiſonnemens en autre ſtyle. Ce n'eſt pas ici un Autheur aſſez ancien & aſſez eſloigné de notre uſage pour le traiter d'une telle ſorte ; cela ſeroit bon pour Alain Chartier : Neantmoins cette eſpreuve eſt fort agréable. On y pourroit adjouſter l'invention de réduire en quelque ordre ce qui ſe ſuit le moins dans le Livre des Eſſais, & d'en faire divers lieux communs ou des Chapitres : mais certainement cela ne devroit point eſtre appellé les vrais Ouvrages de Montagne, il faudroit dire que ç'en ſeroit d'autres qu'on auroit formés du débris des ſiens ; il faut donc ſe contenter de les voir comme ils ſont ; on eſtime plus leur meſlange que la régularité des autres ; leur langage ferme & concis, plaiſt davantage que quelques paroles foibles & délicates de ce temps ; joint que leurs Diſcours ſont toujours accompagnez de Sentences & de Raiſonnemens ſolides.

Ayant défendu Montagne l'on paſſe à ſes loüanges toutes pures. On dit qu'il n'y a

point d'autheur au monde plus capable de faire cognoistre aux hommes ce qu'ils sont & ce qu'ils peuvent, & de faire observer les cachettes & les ressorts des esprits; tellement que l'on conclud que son Livre doit estre le Manuel ordinaire des gens de la Cour & du Monde, afin d'y apprendre tout ce qui est de leurs fonctions, & ce qui peut tomber dans leurs cognoissances, & quels doivent estre leurs sentimens.

Pour donner quelque jugement là-dessus, & ne point laisser les Esprits en suspens, il faut déclarer qu'en general, nonobstant tout ce qu'on dit contre Montagne pour le peu de choix des matieres de ses Essais, rien ne doit empescher qu'on n'en fasse estime, puisque les bonnes choses ne laissent pas de s'y treuver en quantité : qu'on les peut prendre aussi en tel lieu, qu'on voudra, & que ce n'est pas plustost un commencement qu'une fin, en un lieu qu'en l'autre; que cette methode d'enseigner ayant été suivie de plusieurs Philosophes, ils n'ont parlé de chaque chose

que selon les occurences. Neantmoins il faut se persuader, qu'il seroit mal-aysé d'excuser cet Autheur en de certains endroits, où il passe d'un sujet à l'autre par une mauvaise liaison ; & avec une disconvenance indigne, comme lors qu'ayant parlé de pieté & de mortification & de la vie exemplaire d'un sainct Cardinal, il vient à parler de Cocuages & du Membre viril, & de plusieurs choses plus comiques qu'austeres : & que ce n'est pas en ce lieu-là seul qu'il se donne une telle licence. Quelques-uns croyent que tant s'en faut que son Livre doive estre celuy des Gens du Monde, & mesme de ceux qui n'ont aucun commerce avec les Lettres, qu'au contraire la lecture en devroit estre interdite à ceux qui n'auroient jamais leu d'autre Livre, pour ce qu'ils tourneroient en mauvaise part beaucoup de choses qu'ils ne seroient pas capables de digerer ; qu'en ce qui est des femmes qui auront soin d'éviter tout ce qui porte la moindre marque d'impureté,

il

il est bon qu'elles s'abstiennent de lire des Discours où en quelque lieu elles rencontreroient ce qui deplairoit à leur pudeur ; & qu'elles feroient injure à tant de bons Livres de Morale & de Devotion qui sont plus propres pour elles, si elles les quittoient pour celuy-ci ; que pour s'y arrester quelque temps, il faut donc qu'elles soyent de celles dont le Jugement & la Sagesse ne redoutent rien ; qu'enfin ce n'est point là une lecture pour des Ignorans & des Apprentifs, ny pour des Esprits foibles ; qu'ils ne sçauroient suppléer au défaut de l'ordre, & tirer profit des pensées extraordinaires & hardies de cet Autheur. Voilà tout, ce qu'on en dit, & ce n'est point une opinion fort desavantageuse pour Montagne, qu'on recognoisse la hardiesse & la vigueur de ses pensées. On souhaiteroit seulement qu'il eust un peu plus d'ordre & de retenue dans ses Escrits : mais puisqu'on n'y sçauroit rien changer sans les rendre tout autres que ce qu'ils sont, il les faut laiss-

ſer dans un eſtat qui leur a deſja acquis tant de reputation.

Nous avons veu de vrayes & ſolides objections avec les reponſes. Ce ne ſera point ici qu'on reprochera à Montagne des choſes de neant, comme de dire qu'il a eu trop de vanité pour un Autheur & pour un Philoſophe, ainſi que font ceux qui le blâment d'avoir eu un Page, & de l'avoir declaré dans ſon Livre, & qui nous alleguent qu'un Page eſtoit un perſonnage aſſez inutile dans une Maiſon telle que la ſienne, qui n'eſtoit que de cinq à ſix mille livres de rente. Nous ſçavons que de ſon temps, & plus de vingt ans aprez, les Gens de bon lieu qui n'avoient pas beaucoup de bien, ne laiſſoient pas d'avoir un Page pour montrer leur qualité, quoy qu'à peine ils euſſent des Laquais, & que meſme les ſix mille livres de ce temps-là eſtoient plus que vingt mille livres de ce temps-ci; & ſur-tout à la campagne. Les railleries ſur ce que

Montagne avoit eſté conſeiller au Parlement, & qu'il devoit remplir ſon Livre des Diſcours qu'il avoit eu avec ſon Clerc, ſont des bagatelles qui ne ſont point de tort à ſon merite. Je ne m'arreſterai pas à repréſenter, qu'ayant eſté peu de tems Conſeiller en ſa jeuneſſe, cela ne vaut pas la peine qu'on en parle. Il n'eſtoit gueres à propos non plus de l'aller accuſer de ne s'eſtre pas fort bien acquitté de ſa Mairie de Bourdeaux : quand il eſt queſtion du prix des Ouvrages de quelque Autheur, il n'eſt pas beſoin de s'attacher à des incidens particuliers touchant la perſonne & la condition. Je n'en impute rien à *M. de Balzac*, ſous le nom duquel on a publié de telles choſes ; cecy a eſté imprimé après ſa mort, dans des Memoires à qui on a donné le nom d'*Entretiens*, leſquels ſont des Pieces detachées qui auroient ſouffert quelque retranchement s'il avoit plus long-temps veſcu. Nonobſtant ces reproches, M. de Montagne ne laiſſera point de paſſer

dans la croyance de la Poſtérité, pour un grand Autheur, & pour homme de rare mérite.

Fin des Jugemens & Critiques.



ÉLOGE

DE

MICHEL MONTAGNE,

Qui a remporté le prix d'Éloquence, à l'Académie de Bordeaux, en 1774.

Par M. l'Abbé Talbert, de l'Académie de Besançon, Chanoine en l'Illustre Église Métropolitaine de la même Ville, Prédicateur du Roi.

Ses Compaignons enseignent la sagesse, il désenseigne la sottise.

Préface de Mlle de Gournay.

N. B. Le lecteur est averti que l'on a fait usage dans les *Citations des passages de Montagne* de l'édition de Londres, en dix volumes & en petit format.



ÉLOGE

DE

MICHEL MONTAGNE,

Qui a remporté le prix d'Éloquence à l'Académie de Bordéaux, en 1774.

UN Ecrivain que le regne de François Premier nous a donné, & qui s'élance de la nuit de son siecle pour fixer les regards du nôtre, pour obtenir des Ministres de la Renommée les honneurs de l'éloge public, ne peut être qu'un génie du premier ordre; mais combien cet homme étonnant le sera-t-il davantage, si j'annonce qu'il travaille sans méthode & sans suite, que son imagination s'abandonne à tous ses caprices, & que son vol

eſt un écart continuel ? qu'inexact dans ſes citations, il en ſurcharge ſon ſtyle; que ſans ceſſe parlant de lui-même, il ne craint point d'être ſon propre Panégyriſte; qu'ennemi déclaré des idées reçues, il ſemble chercher le paradoxe, & qu'on le ſurprend dans la contradiction; que ſouvent obſcur & incorrect, il oſe commander aux regles du Langage, & que cependant il attache ſon lecteur, le ſéduit & l'entraîne. Tel eſt le ſingulier, j'ai preſque dit le bizarre Auteur dont j'entreprends d'analyſer le mérite; tel eſt ce Michel Montagne, pour qui la lumiere devança le moment de ſon irruption générale.

Il n'appartient qu'au génie de faire oublier ſes écarts, de plaire même quelquefois par une marche irréguliere. Il faut qu'il ſe décele, qu'il éclate, en quelque lieu, en quelque temps que la nature l'ait placé: par-tout il porte avec lui ce caractere de ſupériorité, ou plutôt de ſouveraineté qu'elle lui imprima, & qui

établit son ascendant sur les esprits vulgaires : tige vigoureuse qui prospere dans un sol aride & froid, qui, sans se courber, se fait issue à travers les obstacles, & va chercher sa nourriture dans les rochers où ses racines s'insinuent. Mais ce n'est pas toujours une célébrité durable que le talent obtient dans la renaissance des Lettres. Ses succès servent de base à d'autres succès, qui souvent les couvrent & les font disparoître : quel est donc le prestige des Ecrits de Montagne, pour nous enchanter encore ? A quelle région n'eût-il pas atteint, s'il eût pris son essor du haut degré où nous sommes parvenus ? Créateur de ses idées, il se traça lui-même sa carriere ; le premier, il nous apprit à penser, & personne ne fit penser davantage. Ce que Descartes devoit être à la connoissance de la nature, & Montesquieu à la politique, Montagne le fut à la Morale. C'est sur ces trois Génies que porte l'édifice de la Philosophie Françoise. Mais l'Auteur des Essais ne fut pas envi-

ronné des grandes lumieres, des secours puissants qui seconderent les deux premiers, & l'on ignore ce qu'ils eussent été, s'ils avoient vécu ses contemporains. Pour mettre le sceau à sa gloire, l'orgueil de notre siecle s'est abaissé devant lui : son Livre est le foyer où l'on va dérober des flammes ; de célebres Ecrivains se sont rangés parmi ses Copistes ; ils lui doivent les germes de leurs plus grandes idées, la hardiesse de leurs systêmes, l'énergie de leur langage ; & c'est Montagne que préconise sous leurs noms, l'enthousiasme qui leur applaudit.

Son Eloge sera donc principalement celui de ses Ouvrages ; la véritable existence de l'homme supérieur est dans ses productions ; c'est par elle qu'il franchit toutes les bornes de son être, qu'il vit pour l'univers & les siecles, que ses moindres actions cessent d'être indifférentes. Pour donner même une idée juste de la personne de Montagne, je ne chercherai point d'autres ressources que ses Ecrits :

par-tout les traits de ſon caractere s'y trouvent mêlés & fondus avec ceux de ſon génie : là il eſt ſon propre Peintre & ſon Hiſtorien le plus fidele ; là, nous apprenons qu'il fut notre maître dans l'Art d'écrire avant le regne du goût ; qu'il connut la vraie philoſophie avant la renaiſſance des lumieres : qu'en un mot, il ſut être éloquent dans le ſiecle de Ronſart, & Philoſophe dans le ſiecle de la Ligue.

PREMIERE PARTIE.

[1] Les premiers regards de Montagne virent briller l'aurore de notre Littérature ; quelques rayons échappés de l'Italie commençoient à dorer les ſommets de notre Parnaſſe, & faiſoient reparoître les traces de l'antiquité, long-temps perdues dans les ténebres de la barbarie : François Premier, porté naturellement aux grandes choſes, & jaloux d'occuper à la fois toutes les bouches de la Renommée, agitoit d'une main les tiſons de la guerre, & de l'autre encenſoit les Beaux-Arts ; il les

appelloit au milieu des orages, & les Muses qui campoient autrefois avec Alexandre, César & Scipion, voyoient renaître ces temps sous les auspices de leurs émules. Que la voix du Souverain est puissante, que son regard a de vertus! toujours prêts à lui obéir, les talents attendent ses ordres en silence; il leur donne le signal, & ils se précipitent dans la carriere; on diroit qu'ils sont l'ouvrage de sa parole.

Sous le regne de François Premier, tout favorisoit, tout préparoit leur essor. Tandis que l'invention de la Presse multiplioit les secours, que les querelles de Religion rendoient l'étude nécessaire, les Sciences élevoient des hommes obscurs aux plus éclatantes fortunes, aux honneurs même de la Chevalerie, & le Monarque protecteur ennoblissoit les Lettres aux yeux de l'homme de Cour, qui s'étoit fait long-temps un mérite de les négliger. Déjà son zele oisif & généreux, exerçant sur les esprits un pouvoir nou-

veau, annonçoit une grande révolution; déjà l'on voyoit éclorre les nobles fruits d'une émulation qui fermentoit de toute part; on remontoit aux sources par la connoissance des Langues, & les chef-d'œuvres de la Grece & de Rome devenoient plus familiers par la traduction. Mais si l'amour des Lettres se répandoit rapidement, le talent d'écrire ne régnoit pas encore; l'esprit François se traînoit avec timidité sur les pas des Anciens, & notre Langue bégayant leurs pensées, ne faisoit encore que l'essai de ses forces. Buchanan, Muret, de Thou dédaignoient de lui confier leurs travaux: cependant les succès de Marot auroient pu les enhardir; ceux d'Amiot & de Rabelais donnoient des espérances nouvelles; mais en vain eût-on cherché la justesse, la précision, le goût, le coloris dans les productions Françoises; & l'illusion que Ronsard fit à son siecle n'en prouvoit que la stérilité. Telle étoit notre Littérature, lorsqu'au fond du Périgord, on vit paroître Mon-

tagne, cet Ecrivain ſans modele, qui ſe créant à lui-même ſon genre d'éloquence, fit connoître que les Anciens pouvoient avoir des rivaux. Les Muſes Grecques & Romaines, appellées par ſon pere autour de ſon berceau, lui donnerent le premier aliment; on eût dit que ce pere judicieux apperçût dès-lors la trempe ſinguliere de ſon ame, & qu'il voulût lui preſcrire un régime analogue.

Des réflexions ſupérieures à ſon ſiecle ſur les vices de l'éducation vulgaire, le dirigent dans celle de ſon fils. Ménager ſes organes & prévenir le dégoût de l'étude par la facilité, la modération du travail; ſouſtraire ſes plus précieuſes années à la lenteur des Ecoles, le nourrir des ſucs vigoureux de la Langue de Cicéron, qui devint ſon idiôme naturel, lui faire un jeu de cette tâche ſi pénible, ſi longue, ſi redoutable, entretenir la noble liberté de ſon eſprit par une méthode ſans contrainte; aider en lui l'activité de la nature, mais ſans effort, ſans violence; tels furent

les ſoins donnés à l'éducation de Montagne, & les moyens qui abrégerent ſon enfance. Si, par reſpect pour l'uſage, quelques-unes de ſes années furent abandonnées aux Ecoles pnbliques, il s'en vit dédommagé par le bonheur d'avoir pour Maîtres les Buchanan & les Muret.

Quelle pénétration ne ſuppoſoit pas dans Montagne un cours d'étude terminé à l'âge de treize ans! Mais cette précocité n'eſt pas toujours le préſage d'une réputation éclatante; rarement les productions prématurées croiſſent-elles par une gradation de force proportionnée à leurs premiers progrès; leur ſeve épuiſée par un trop prompt effort, tarit ſubitement, on les abreuve de ſucs rares & ſans ſubſtance, qu'une longue végétation n'a point préparés. Parvenues tout-à-coup au degré d'élévation où elles doivent atteindre, elles s'arrêtent dans la médiocrité; ouvrages précipités, que la nature n'acheve point, qu'elle abandonne, qu'elle oublie; mais dans Montagne, elle perfectionna

ce qu'elle y avoit ébauché. Si le titre d'Auteur l'avoit ébloui, il auroit pu ſans peine en décorer ſa jeuneſſe; pour l'intérêt de ſa gloire, il ſe défendit d'une ambition qui fait avorter plus de talents qu'elle n'en fait éclorre. Ces années, qu'il n'avoit point perdues en ſtériles études, en productions hâtives, furent données à des lectures choiſies, plus encore à la réflexion qui les féconde; on peut dire qu'il en avoit rendu ſon jugement dépoſitaire, bien plus que ſa mémoire. Une multitude de germes fermentoient, lentement échauffés par ſon génie, & y prenoient, comme dans un ſol excellent, une qualité nouvelle, une faveur particuliere.

Mais ce n'eſt point encore par le mérite des choſes, que ſe doit apprécier Montagne, c'eſt par ſa maniere de les exprimer, par le caractere original de ſon éloquence, par cette vigueur d'imagination & de penſées qui ſe communiquoit à ſon langage. Quoique la nature l'eût formé pour produire, on le vit cependant payer

aux Lettres ſon premier tribut par une traduction. Dans ces temps ſi orageux pour le Chriſtianiſme, la Théologie naturelle de Sebond paroiſſoit à ſon pere un puiſſant préſervatif; & il deſiroit qu'une main habile en enrichît ſa Patrie : Montagne, ſecondant ſes vues reſpectables, ſe charge de l'entrepriſe. Ce traité ſubtil & ſolide, mais dont le langage barbare fait douter s'il eſt Eſpagnol ou Latin, change de forme ſous ſa plume; une vivacité preſſante en anime le ſtyle : l'Ouvrage devenu ſien, eſt applaudi de la France entiere, qui préſage la gloire future du Traducteur. Dès-lors il parut un modele dans ce genre ingrat, où les ſuccès ſont rares, parce que les talents, qui le dédaignent, peuvent ſeuls y réuſſir. Un Traducteur eſt un Peintre qui doit ſe pénétrer de ſon objet, le concevoir dans une imagination vive, pour l'enfanter de nouveau : eſclave & libre en même temps, il doit ſuivre ſon Auteur pas à pas, ſe meſurer ſans ceſſe avec lui, ſans rien

perdre de sa chaleur. Montagne connoissoit ces difficultés, & possédoit l'art de les vaincre. On en pourroit juger encore par cette foule de textes qu'il traduit dans ses Essais, avec une force qui étonne, une précision qui l'augmente. Quel devoit être le torrent de son élocution, lorsque dégagé de toute espece d'entraves, il se livroit à lui-même ? Long-temps il n'avoit partagé que la gloire d'Amiot; mais lorsque les Essais parurent, le siecle s'étonna; en vain voulut-on découvrir dans l'antiquité le modele de cet Ouvrage, on trouva qu'il n'en avoit point. C'en fut assez pour qu'il parût bizarre à la foule rampante des imitateurs; ils le jugerent & ne le sentirent pas; les esprits froids l'apprécierent par ses défauts, & ne furent qu'effrayés de ses beautés audacieuses; les hommes de goût qu'il séduisoit, n'osoient applaudir encore, & leurs regards interrogeant les Maîtres du Parnasse, sollicitoient leur décision; bientôt l'arrêt fut prononcé, & l'Europe retentit du nom de Montagne.

Il eſt des Ouvrages qui ne peuvent faire des impreſſions médiocres ; le livre des Eſſais ne devoit ni réuſſir, ni déplaire à demi. Accueilli par le Public avec tranſport, il a trouvé des cenſeurs qui l'ont dégradé juſqu'au mépris, & qui ont fait ſentir que *celui qui lit un nouvel Auteur, ſe met à l'épreuve plus qu'il ne l'y met* (*a*).

[2] Ne cherchons dans les Eſſais ni l'eſprit d'analyſe, ni une conſtante régularité ; difficilement la méthode s'allie avec la chaleur de l'imagination, l'abondance des idées, la maniere indépendante qui caractériſent Montagne. Il croyoit plus néceſſaire de faire ſortir ſes penſées, que de les enchaîner ; il aimoit mieux déplacer, que proſcrire ſes traits ſaillants, libres enfants de ſon génie, qui font le charme de ſes Ecrits ; & qu'importe au Lecteur le foible avantage d'une méthode froide, s'il faut l'acheter aux

(*a*) Préface de Mlle de Gournay, tome IX.

dépens des plus grandes beautés ? Que des idées communes aient le mérite de l'enchaînement, on est en droit de l'exiger ; que la timide colombe s'occupe à ranger son plumage ; mais que l'aigle intrépide ne songe qu'à s'élever. Ne croyons pas cependant que la marche de Montagne soit toujours vagabonde, que son pas soit constamment déréglé. Souvent il paroît en désordre, parce que le lien de son discours n'est pas sensible, & que son ordre est caché. Mais qu'on lui sait gré de ses écarts mêmes, & qu'il est intéressant par ses digressions ! *C'est un* fleuve qui s'échappant de son lit, n'en est que plus abondant, plus rapide, & qui par-tout roule son or avec luy. Aisément on pardonne à Montagne de perdre de vue les titres de ses chapitres & les sujets qu'il annonce. Ceux qu'il traite paroissent toujours les mieux choisis, parce que l'intérêt naît de sa plume, & non des objets discutés. Ne craignons pas de l'assurer, ce n'étoit pas sans dessein qu'il se

livroit à cette maniere d'écrire ; elle tenoit au ton de familiarité qu'il s'étoit prefcrit, foit pour attacher fon Lecteur, foit pour fe ménager le droit de tout dire. Ce n'eft point un Livre qu'il paroît compofer ; on croiroit qu'il ne veut que fe rendre compte à lui-même. Jamais on n'eut moins l'air d'inftruire, en donnant les plus importantes leçons ; jamais ftyle n'imita mieux celui de la fociété & ne répondit plus parfaitement au but de fon Auteur. On ne voit point Montagne fur la Tribune oratoire, joindre à l'auftérité du précepte la trifte gravité du langage ; c'eft de près qu'il parle à l'homme : il n'enfeigne point, il converfe ; une morale riante eft dans fes difcours un fruit caché fous des fleurs, il déride le Stoïcifme même ; & donne à Zénon les traits d'Epicure. Tantôt il prend ceux de Démocrite, pour inviter fon Lecteur à jouïr avec lui de la fcene du monde ; tantôt, affaifonnant la raifon de Seneque du fel d'Horace & de Plaute, il appelle les jeux,

les graces, la folie même au secours de la sagesse. Delà cette franchise d'expression, qui se livre sans contrainte à toute son énergie; cette ironie piquante, ces narrations qui attachent; en un mot, ce talent de mettre les plus hauts préceptes à la portée de l'homme frivole, de lui donner la lumiere lorsqu'il ne cherche que le plaisir; de lui tendre d'aimables pieges pour le rendre heureux & sage.

Il n'est pas jusqu'au mauvais goût de son siecle, qu'il ne sache embellir. La manie des citations régnoit alors aux dépens de l'élégance & de la raison. L'érudition hérissoit les Traités, les Discours, la Poésie même, & par une vanité ordinaire chez les Peuples qui sortent de l'ignorance, on ne citoit que pour paroître savant. Montagne connoît cet abus, y jette du ridicule, & s'y conforme; mais, par un prestige de son art, il sait nous rendre intéressant cet abus même. Tout ce qui n'étoit pas du ressort des hautes Sciences, sa vaste Littérature l'embrassoit,

& malgré l'opinion qu'il veut donner de son ignorance, on voit qu'il a tout lu, & ce qui est bien plus rare, qu'il s'est rendu maître de tout. S'il multiplie ses larcins dans la Littérature ancienne, il en fait éclorre des beautés inconnues, il en extrait de nouveaux sucs. Le Lecteur, qu'il promene parmi toutes les fleurs de l'Histoire, de la Poésie, de l'Eloquence, semées au hasard pour former le plus heureux mêlange, jouit du double avantage de la richesse & de la variété. En un mot, si le Livre de Montagne n'étoit pas un vaste Traité de morale, il seroit encore le plus intéressant des Recueils. L'Artiste rassemble de tous les climats des matieres précieuses, les polit, les façonne, en distribue les nuances, & en compose une éblouissante mosaïque; tel paroît Montagne dans l'assemblage de tous ces textes dont il rajeunit les idées, par le sens ou l'expression qu'il leur donne, par l'empreinte dont il les marque. Ennemi né de toute servitude, il n'est pas même

esclave des Anciens, qu'il adore ; je ne sais par quelle magie leurs trésors lui appartiennent, & comment tout ce qu'il leur enleve se convertit en sa propre substance. Jamais on n'exécuta mieux le précepte de *faire sien* le travail d'autrui ; d'imiter *ces abeilles, dont le miel devient tout leur* (*b*), quoique formé de parfums qui ne sont point à elles ; à leur exemple, Montagne ne laissant appercevoir que son ouvrage, fait oublier le germe qu'il déroba ; il moissonne l'antiquité pour s'enrichir ; mais c'est toujours de son propre fonds que naissent ses principales beautés. A chaque pas, il fait sentir combien les secours étrangers lui furent peu nécessaires. Eh quoi ! les saillies de l'imagination, la force soutenue du style peuvent-elles être des ornements empruntés & des productions de la mémoire ? dans quelle source a-t-il puisé l'art d'allier tout ce que le sublime a d'étonnant, avec tout ce que la

(*b*) Tome II, ch. 25, pag. 51.

naïveté

naïveté & l'enjouement ont de légéreté & de grace ? Quel talent de perſuader, ſoit qu'il emploie ou la force comique, ou les couleurs de la Poéſie, ou les foudres de l'éloquence ! par quel étrange lien a-t-il aſſocié la raiſon au badinage ? Quel mêlange nouveau des teintes les plus vigoureuſes, les plus délicates, les plus ſombres, les plus riantes ! Obſur & confus quelquefois dans ſa rapide chaleur, Montagne jette du ſein de ces nuages les traits de la plus vive lumiere ; tel Rembrant, du milieu de ſes ombres, de ſes nuits, fait ſortir des traits mâles, des attitudes impoſantes ; ſes figures ſont plus ſaillantes, parce qu'il noircit les contours ; ſes couleurs, jetées au haſard, & ſans paroître préparées, préſentent une ſurface inégale ; il attache, il étonne par une hardieſſe que ſon admirateur n'oſe imiter ; ſi l'on méconnoiſſoit Montagne dans cet emblême, on n'auroit point lu ſes Ecrits. [3]. La nature l'avoit fait trop éloquent pour qu'il daignât devenir Rhéteur ; s'il

présente sa pensée sous plusieurs faces, c'est qu'il cherche le trait décisif qui en rendra l'énergie; mais sa phrase serrée, pressante, forte de choses, entraîne rapidement vers le but. Tout ce qu'il peut retrancher de ces monosyllabes qui chargent, obsedent la période, qui sont comme autant de liens qu'elle traîne péniblement avec elle, il l'abandonne & le proscrit. Heureuse liberté, qui favorise & la chaleur de son style, & son énergie poétique!

[4] Oui la Poésie respire dans le style de Montagne, lui donne le mouvement, l'élévation, la vigueur, ces tours libres, ces expressions hardies, ce langage animé, qui vit de figures & d'images; ces comparaisons, où l'objet vient se répéter traits pour traits; ces métaphores, où il se peint rapidement & en masse; ces coups de force, qui réveillent & ravissent, qui paroissent comme des élans nécessaires à l'Ecrivain, pour ne pas retomber, sont des caracteres communs entre la Poésie

& l'éloquence : dans l'une ou dans l'autre ils ne different que par la force des teintes: on pourroit dire qu'ils tiennent à la substance de la premiere, & qu'ils ne forment que la parure de la seconde.

Transporté jusqu'à l'enthousiasme, par le prestige de la Poésie, Montagne n'en parle qu'en Poëte : si on l'en croit, *elle ne pratique pas notre jugement*, elle *le ravit* & le *ravage :* personne n'a mieux senti quelle est la langue naturelle du génie, la source vive des grandes beautés. Si elle agissoit sur lui avec tant d'empire, si elle avoit le pouvoir de remuer, de bouleverser son ame, c'est que dans son sein étoit allumé le feu divin qui fait les Poëtes. Dans quelle ligne de son Livre ne le voit-on pas éclater ? Laisse-t-il reposer un moment cette imagination pittoresque, qui s'imprime profondément les objets, & leur donne dans ses tableaux la couleur, la consistance & la vie ? Cette brûlante activité, qui anime toutes les parties du style, qui étend l'intérêt sur tous les dé-

tails ? dans ses comparaisons également ingénieuses & justes, dans ses fréquentes métaphores, c'est la nature entiere qu'il appelle au secours de la pensée ; inestimable ressource, dont il faudroit lui reprocher l'abus, si l'on pouvoit lui reprocher de plaire ; ressource essentielle à tout Ecrivain qui pense fortement, & qui veut suppléer à l'infécondité de notre langue ; ressource, en un mot, bien plus naturelle que l'on n'imagine, & qui n'est point une découverte de l'Art. N'en doutons pas ; le langage figuré fut notre premier idiôme ; il précéda les Langues, & fut dans leur enfance le supplément de leur stérilité. Voyez l'homme sortant des mains de la nature, voyez le Sauvage, bégayant une Langue rare, recourant à tout ce qui l'environne pour revêtir sa pensée d'images sensibles, montrant une montagne pour rendre l'idée de la grandeur, nommant l'animal féroce pour donner celle de la force, & toujours exprimant l'idée abstraite & l'objet absent par leurs

rapports avec l'objet présent & palpable : Montagne, qui, sans doute, eût été plus sobre d'images, s'il eût employé la Langue de Rome, reconnut la nécessité de leur secours, lorsqu'il eut essayé les forces de la sienne ; mais dans son abondance, il a le mérite rare d'être prodigue sans être fatiguant, tant il sait y répandre de variété, de graces & d'énergie. Son style ne peint pas, il grave, il creuse : pourroit-on n'y pas aimer ces traits originaux, & pour ainsi dire ces fieres attitudes, qui donnent à ses défauts mêmes quelque chose d'imposant ? cette heureuse liberté qui ose reculer toutes les bornes, commander à la regle, la rompre ou la courber lorsqu'elle opprime le talent ? La Langue est toujours assez nerveuse pour celui qui pense foiblement ; mais le grand Ecrivain ne la trouve jamais ni assez forte, ni assez rapide ; est-il donc étonnant que Montagne, à qui la Langue romaine étoit si familiere, ait senti plier la nôtre sous le poids de ses pensées, qu'il ait écrit qu'*elle*

succombe à une puissante conception; qu'*elle languit sous vous & fléchit*, *si vous allez tendu*; & que *pour éterniser son Livre*, *il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme* (c). Mais il est donné au génie d'ennoblir, de transformer, de créer. Pressé par la vigueur de ses idées, il s'agite & fait effort pour les enfanter sous des traits mâles, pour les revêtir d'expressions aussi brûlantes qu'elles. Oui, les Langues prennent un caractere analogue au talent qui les emploie : le goût, le nerf, l'oreille de l'Ecrivain décide de leur noblesse, de leur force, de leur harmonie ; il les marque de son empreinte, comme le métal communique sa couleur à la pierre qui l'éprouve. La Langue françoise est une argille molle, qui prend de la solidité selon le degré de chaleur qu'on lui communique : jamais on n'exerça sur elle autant d'autorité que Montagne : personne ne la rendit plus obéissante à toutes les

(c) Tome VII, ch. 15. pag. 323.

inflexions de l'ame ; il établit & prouva cette maxime, qu'on peut l'enrichir, *non en l'innovant, mais la rempliſſant de plus vigoureux ſervices, & lui apprenant des mouvements inaccoutumés* (*d*). En effet, cette Langue bornée, timide, ſans inverſions, ſurchargée de membres inutiles, devient tout-à-coup dans les Ecrits de Montagne, une Langue féconde, audacieuſe, variée, capable de préciſion. Quel art n'a-t-il point d'en faire valoir, d'en multiplier les avantages, d'y découvrir ces reſſources cachées, qui ne ſe manifeſtent qu'aux eſprits du premier ordre, comme les veines du marbre ne peuvent ſaillir que ſous la main robuſte qui le polit & le fatigue.

Que le Grammairien ſe taiſe, lorſque le Génie parle ; c'eſt à celui-ci à ſe compoſer ſon idiôme. Montagne s'en fit un, mais ce ne fut point au hazard, & il prit pour baſe un excellent principe. Rendre la penſée lui parut le premier but de l'E-

(*d*) Tome VII, ch. 15. p. 321.

crivain. L'eſprit doit donc commander à l'expreſſion, comme le maître à l'eſclave. D'après cette maxime, Montagne s'attache à ſubjuguer la Langue, pour l'enrichir. Tantôt il l'étend par l'analogie, en lui reſtituant des membres qui doivent lui appartenir ; tantôt il la rend plus préciſe par l'union des mots ; quelquefois, ſemblable au Cultivateur qui tranſplante, incorpore les germes, confond les ſèves, & donne à un ſeul fruit le mérite de pluſieurs, il tranſporte l'expreſſion à un autre ſens, ou la naturaliſe, ſi elle eſt étrangere : il ne craint pas de la choiſir dans le langage de ſa Province, qu'il érige en dialecte, lorſque ſes mots ſont dignes d'adoption. Si une expreſſion eſt néceſſaire, ſi elle eſt forte, peu lui importe ; ſa ſource lui manque-t-elle ? Il oſera la créer. C'eſt ainſi que l'Artiſte ſupérieur qui, pour rendre ſon travail plus fini, a beſoin d'un inſtrument nouveau, l'invente quelquefois & le fabrique lui-même.

Ne cherchons pas toujours dans le ſtyle

de Montagne un coloris moëlleux, des nuances exactement dégradées. Mais pourroit-on ne pas préférer à ces avantages, tantôt ce jet rapide de pinceau qui forme sans efforts ces traits admirés que l'art désespere de produire, tantôt cette touche savante & forte de Michel-Ange, qui sacrifie l'éclat des carnations à des beautés supérieures, & se plaît à exprimer l'anatomie de ses figures, en faisant saillir les muscles, les nerfs & les veines.

Critiques délicats, Lecteurs froids & minutieux, Littérateurs géometres, ne venez point, le compas à la main, mesurer la période de Montagne, calculer ses négligences, lui reprocher des fautes heureuses. Combien de fois une expression triviale ou bizarre a-t-elle acquis sous sa plume de la grace & de la noblesse! Combien de fois a-t-il ressemblé à l'ingénieux Statuaire qui, dans un bloc précieux, ménage si adroitement une tache qu'il en tire un trait de physionomie!

Si Montagne ne paroît pas toujours

assez intelligible ; c'est qu'il veut être précis ; plus souvent encore c'est qu'il est profond : son obscurité est celle d'un abyme. S'il supprime les liaisons du discours, c'est qu'il précipite ses pas vers le but ; la briéveté de sa phrase n'a point d'autre objet & il nous dépeint sa maniere d'écrire, lorsqu'il se déclare pour *un style simple & naïf, succulent & nerveux, court & serré, non tant délicat & peigné, comme véhément & brusque* (e), en un mot, *déréglé, décousu & hardi. L'éloquence*, ajoute-t-il, *fait injure aux choses qui nous détourne à soi* (f). Sur ce principe [5], il préféroit à Cicéron Séneque, Tacite & Plutarque. En admirant l'élocution enchanteresse de l'Orateur romain, dont l'éloquence, vuide de choses, *se donne corps à elle-même*, il l'accusoit de sacrifier l'abondance des pensées à l'abondance de la parole, d'être plus

(e) Tome I, ch. XXV, p. 3.
(f) *Ibid.* p. 112.

orné que robuste, plus fastueux qu'opulent : il a loué Amiot, & ne l'a point imité ; un esprit aussi bouillant ne pouvoit se captiver & languir dans de longues périodes ; jamais son style n'est ralenti par la superfluité des mots, ni roidi par les efforts d'un travail trop pénible.

Il est vrai que cette rapidité de style est peu compatible avec le mérite du nombre, & qu'en vain l'on chercheroit dans Montagne une harmonie soutenue, des périodes artistement arrondies & cadencées : mais n'intéresse-t-il pas davantage pour la constante chaleur d'un style qui émeut profondément par ses contrastes, ses hardiesses, ses détonations mêmes, dont l'énergie cause je ne sais quel saisissement à l'ame qui s'étonne, &, pour ainsi dire, se hérisse.

Malgré les secousses inévitables dans une marche rapide, le Lecteur se livre sans efforts à la facilité d'une composition qui l'entraîne, d'un langage qui est l'expression de la nature. Fécond, naïf, va-

rié & sans symmétrie, comme elle; Montagne répand ses fleurs avec le même désordre, le même air de négligence; par-tout il nous la donne & la choisit pour maître. C'est le seul art qu'il emploie pour captiver jusqu'à son Censeur, qui, plus d'une fois démenti, expia sa critique par son hommage.

Mais il est des Lecteurs dont la vue n'atteint pas jusqu'aux grandes beautés; ou qui, les considérant hors de leur vrai point d'optique, les trouvent gigantesques & monstrueuses. D'autres, appesantis sur ces détails, ne savent appercevoir que les taches, entreprennent de disséquer le sublime, que l'on ne sent pas dès qu'on le discute : leur ame est une corde muette, qui ne répond pas à son impression. Critiques sans goût, vous prétendez analyser les Graces! Ignorez-vous qu'on doit les adorer & qu'on ne peut les définir? Apprenez qu'elles résultent quelquefois de l'irrégularité même; & que la beauté, fiere de ses propositions,

s'étonne de ne pas enchantet, comme elles. Saisirez-vous le trait décisif qui donne le caractere à cetre physionomie dont les détails sont des défauts & dont l'ensemble vous ravit ? Non : c'est un secret que la nature s'est réservé. Ainsi, les traits victorieux du génie, les beautés originales de Montagne ont leur méchanisme caché : on ne les explique point, on les goûte, on les admire. Un cri universel n'a point cessé de préconiser les Essais, non comme modele, mais comme ouvrage inimitable [6].

Parmi les Ecrivains qui ont honoré la France, il n'en est point qui présente d'une maniere plus neuve des idées plus importantes, qui doive moins aux autres, & qui soit plus lui-même. En vain Charron, disciple, ou plutôt adorateur de Montagne, s'est efforcé de l'atteindre. Copiste respectueux, il a enchaîné, développé, affoibli ses idées, & a montré un homme d'esprit qui commente un homme de génie. En vain d'autres Moralistes ont

opposé des Essais à ceux du Philosophe ; leur doctrine plus épurée n'a point inspiré le même intérêt ; & s'il ont eu l'avantage de la cause, la palme de l'éloquence lui est restée. Plusieurs ont usurpé ses idées, aucun n'a saisi sa maniere de les rendre ; c'est un larcin qu'il ne doit pas redouter ; ce qui tient au génie ne l'imite point ; son feu divin n'est allumé que par la nature, & il n'est point de Prométhée qui le dérobe. Sur ses traces cependant se sont enhardis quelques Ecrivains supérieurs au peuple des Auteurs ; & de lui seul ils ont appris ce que le talent doit oser. J'entends, il est vrai, des Grammairiens timides, ou plutôt superstitieux, qui le dénoncent comme un novateur, coupable d'avoir attenté à la pureté du langage [7]. Mais j'entends aussi la postérité qui l'absout, ou plutôt, qui lui rend graces ; je vois plusieurs de ses expressions adoptées ; & quiconque entreprend d'écrire, reconnoît à chaque pas que la plupart devroient l'être. Montagne auroit-il donc offensé sa

Langue, en la forçant de rendre ſes penſées? Dégrade-t-on l'arbre où l'on inſere un meilleur germe? Par quelle contradiction cependant admirons-nous des richeſſes que nous négligeons de tourner à notre uſage? Par-tout le progrès des Langues a ſuivi celui des idées; & cette marche eſt naturelle: comment la nôtre a-t-elle pu tomber dans l'indigence, tandis que les eſprits devenoient plus féconds? Peut-être a-t-on ſuppoſé que le langage des Ecrivains ſurannés ne pouvoit être meilleur que leur goût, & avoit beſoin de la même réforme. Dès-lors on a voulu le polir, & l'on n'a fait que l'atténuer; on a cru l'épurer, on l'a dépouillé de ſa ſubſtance. Louer Paſchal d'avoir deviné la Langue, c'eſt le déclarer chef ou complice de ſes corrupteurs. Eh quoi! la ſurcharger de particules & d'articles, la rendre plus monotone & plus timide, reſtreindre ſes inverſions, déjà trop rares, lui ôter la reſſource de ces emprunts, de ces heureux larcins qui ont enrichi la Lit-

térature angloise ; lui faire payer de son énergie une élégance molle, en un mot, la rendre telle que l'éloquence & la poésie en soient plus difficiles, & par conséquent moins parfaites, est-ce donc la former, l'épurer, l'embellir ? Après l'étonnant résultat des variations qu'elle a souffertes depuis Montagne, il faudroit, pour recouvrer ses forces, qu'elle rétrogradât de deux siecles. Oui, l'éloquent Paschal eût été plus éloquent encore, s'il eût substitué l'étude des Essais à la triste manie de les censurer. Et quel homme de goût peut les lire sans regretter nos pertes, sans réclamer ces expressions & ces tours qui donnent au style de Montagne autant de variété que de force, & concourent si puissamment à sa célébrité ? Mais si la Langue seconde le génie, le génie la seconde, l'enrichit à son tour : lui seul en fait tirer ces beautés mâles inconnues au talent factice, toujours réduit au mérite de l'élégance & d'un coloris passager. Le même fonds de pensées, de connoissances,

d'expressions, donnent chaque jour des résultats bien différents. Apelles n'employoit pas d'autres couleurs que ses rivaux : le même canevas, les mêmes fils ne produisent pas les mêmes chefs-d'œuvre, parce que c'est Minerve ou Arachné qui brode. Quelqu'estimable cependant que soit Montagne par les caracteres de son style, la partie la plus intéressante de son éloge me reste encore à tracer. Jusqu'ici je n'ai point montré le Philosophe, & c'est à ce titre sur-tout que Montagne a mérité l'hommage de la postérité.

SECONDE PARTIE.

Lorsque je viens honorer Montagne comme Philosophe, je ne crains point d'armer contre moi votre censure. O vous, mes Juges & mes modeles, vous, les disciples & les organes de la Sagesse, si une audace sacrilege fut frappée justement des anathêmes du zele, ce zele, vous le savez, n'a point dû confondre la véritable philosophie avec son fantôme, & en ré-

vérant ſon nom ſacré, il n'en a dû proſcrire que la profanation & l'abus. Traçons l'idée du Philoſophe; le définir, c'eſt le juſtifier.

Briſer le joug du préjugé pour ne penſer qu'avec ſoi, & comme ſi perſonne n'avoit encore penſé; voir les choſes en elles-mêmes, & non dans les opinions, c'eſt-à-dire, les connoître, & non les croire; réduire la vérité à ſes premiers éléments, pour ſéparer ce qui eſt de l'homme de ce qui émane de la nature; revendiquer l'indépendance de nos ames, qu'aucune puiſſance n'a droit d'aſſujettir; ſe rendre le juge & non l'eſclave des idées d'autrui, ſe défendre également de la crédulité & du pyrrhoniſme, de la ſervitude & de la révolte, ne point imaginer que tout ſoit erreur, ni que tout ſoit vérité; étudier l'homme, & ſur-tout l'interroger en ſoi; choiſir pour premier oracle le ſentiment, la raiſon, la nature, à qui nous prêtons ſi ſouvent nos menſonges; ne point prendre pour amour du vrai le

goût du paradoxe, laisser aux hommes les erreurs qui concourent à leur félicité, placer le souverain bien dans la vertu, la connoître, l'enseigner & la suivre; en un mot, & c'est l'abrégé de toute Philosophie, chercher dans leurs sources la vérité & le bonheur, pour en jouir & les répandre, c'est être digne du nom de Sage; c'est d'après ces notions qu'il faut avouer que le Philosophe est un être précieux au monde, que son caractere est sacré, que son titre est sublime. Montagne le rétablit parmi nous, l'honneur de ce nom, si rarement mérité; mais dans quelle circonstance ce phénomene vient-il éclairer nos climats? Ce fut sous ces regnes orageux, où la superstition plongeant tout dans ses ombres, aveugloit les Peuples pour les immoler, où l'on croyoit à l'Astrologie, à la Magie, à la Divination; où les ames, jouets de toutes les erreurs, étoient encore dans un état d'enfance, mais dans cette enfance turbulente, qui n'a ni les ressources de la rai-

ſon, ni la paix de la ſtupidité. Du milieu de ce cahos s'éleva un homme qui eût étonné les plus beaux ſiecles, qui, du premier vol, s'élança aux plus hautes régions, & franchit tous les degrés.

Lorſque l'on conſidere tous les progrès de l'eſprit humain, on croiroit qu'il a ſes ſaiſons, & qu'il enfante comme la terre: on le voit ſe préparer par des eſſais, paſſer des productions faciles & légeres aux productions ſolides & vigoureuſes: par-tout on a ſenti avant que de penſer; par-tout la Littérature a donné ſes parfums, avant que la Philoſophie vînt offrir ſes récoltes; les Ecrits de Montagne n'étoient donc pas des fruits que l'on dût attendre d'un Parnaſſe naiſſant; mais il eſt des tiges dont la sève active a la vertu de devancer les temps, & il ſe rencontre des ames qui ſe développent ſans être aſſujetties à l'ordre accoutumé. Deux fois le même ſiecle fut témoin de cette merveille, & tandis que la France ſe glorifioit de poſſéder Montagne, l'Angleterre, qui devoit être en

tout sa rivale, produisit le célebre Bacon. Si l'étude fait éclore le talent, c'est la nature qui en détermine le genre & l'étendue : à chaque génie elle assigne son fruit propre, & le fait naître avec le germe qui le spécifie. La réduire à n'enfanter que le Poëte, c'est ignorer profondément sa marche. Montagne étoit né Philosophe, comme Virgile étoit né Poëte. On n'acquiert point cet œil perçant qui voit au-dessus & au-dessous de lui ; ce feu impatient, qui rend l'ame avide de connoissances, & l'agite pour la feconder ; cette fierté qui s'indigne des difficultés & des bornes : cette imagination ambitieuse de créer, qui, passant rapidement sur les régions connues, cherche & découvre des mondes ignorés ; cette conception vive, aiguë, qui, capable des plus vastes combinaisons, ne s'effraie ni des hauteurs, ni des profondeurs : en un mot, tout ce qui constitue ce génie philosophique, si dominant, si marqué dans Montagne : une éducation sans contrainte l'avoit livré à cet esprit d'indépen-

dance, essentiel au Philosophe, & naturel aux grandes ames. Ce goût pour la liberté fut sa premiere passion, lui rendit odieuses toutes especes de chaînes, & principalement celle du préjugé : des vues profondes, une curiosité défiante, un grand amour du vrai le portoient à tout voir, à tout chercher dans les sources ; c'est avec ces dispositions qu'il entre dans sa vaste carriere. Convaincu que connoître les opinions, ce n'est pas connoître les choses, il travaille à s'isoler de toutes parts ; il s'accoutume à penser seul, & en homme que l'éducation, les *exemples*, les lectures n'auroient point prévenu. On ne le verra plier sous le joug d'aucun Maître ; dans le libre essor de ses idées, il percera jusqu'aux premiers principes, & à travers toutes les erreurs il saisira la nature [8].

Bientôt il reconnoît que les hommes font commerce de mensonges ; qu'imitateurs & copistes les uns des autres, ils ressemblent à ces insectes qui prennent la

couleur de tout ce qui les environne ; que le préjugé, cet éternel tyran du monde, regne sous des noms sacrés, commande aux loix, aux mœurs, à la raison, & qu'enfin nous ne sommes malheureux & coupables que par l'imposture. A l'aspect de nos miseres, il paroît saisi d'une indignation mêlée de pitié ; l'amour de l'humanité le transporte, l'embrase, & lui inspire le plus grand projet qui puisse entrer dans une ame, celui d'éclairer ses semblables, pour les affranchir, de remonter le cours de toutes nos institutions, & de les suivre jusqu'à leur secrette origine. C'est au suprême Tribunal de la nature, le seul que le Philosophe reconnoisse, après celui de la Religion, qu'il ose citer la sagesse du monde ; c'est au flambeau de la raison qu'il entreprend d'*ôter le masque des choses, ainsi que des personnes.*

Discerner la fausse Philosophie, est un des premiers fruits de la véritable. Si Montagne promene ses regards sur celle des

Anciens, il remarque des ſpéculations ſtériles & vagues, des opinions qui ſe combattent, ſe mêlent, ſe détruiſent, qui flottent dans l'incertitude comme les nuages; une morale ou trop rampante, ou trop ſublime, indigne de l'homme, ou ſupérieure à ſa portée; des principes lumineux, mais dont les conſéquences ſont outrées; le ſyſtême du doute imaginé par la ſageſſe, & dénaturé par la folie; l'homme, enfin, toujours rejeté vers quelque extrémité, & nourri de paroles par une Philoſophie *oſtentatrice*, incapable de régler ſes actions. Au milieu de ce tourbillon d'inutilités confuſes, Socrate lui paroît ſeul environné d'une pure lumiere, appellant du Ciel la ſageſſe, pour la rendre familiere à tous les hommes, & l'appliquer au détail des mœurs. Voilà celle que Montagne reconnoît pour divine, qu'il embraſſe, qu'il adore. Qu'à ſes yeux elle eſt différente de cette Science puérile, dont les clameurs retentiſſent autour de lui dans les Ecoles! de cette Philoſophie minutieuſe

tieuse & disputante ; où il n'apperçoit que des subtilités propres à fausser la raison, qu'un jargon obscur & barbare, qu'un travers de l'esprit du siecle. Alors la Science même étoit une guerre, où Aristote combattoit pour tous les partis. *Monarque & Dieu de la science moderne*, il faisoit révérer sa doctrine avec autant de religion que l'on révéroit *les loix de Lycurgue à Sparte*; elle étoit devenue *notre Loi Magistrale* (*g*) & subjuguoit tout, hors Montagne, qui entreprend de la décréditer. Le premier parmi nous, il ose donner atteinte à cette autorité jusqu'alors inviolable; il ne peut voir sans indignation les regles admirables du raisonnement consacrées à l'abus de la raison, & le Philosophe oublier dans ses escrimes que la sagesse est l'art de penser & de vivre ; il encourage la Philosophie à descendre de ces théâtres scholastiques, où elle est indécemment jouée, & la rappellant à ses fonctions véri-

(*g*) Tome V, ch. xij. pag. 135.

tables, il l'invite à s'emparer du régime des mœurs.

Loin de lui le fastueux projet de sonder la nature divine ; de saisir le méchanisme de l'univers : *le vrai champ de l'imposture*, nous dit-il, *sont les choses inconnues* (*h*) ; mais le projet sublime d'enseigner le bonheur aux mortels éleve son cœur, entraîne sa raison ; son immense étendue ne l'effraie point, & pour l'exécuter, il embrassera tout le systême politique, législatif & moral. Ne nous y trompons pas, dans sa marche irréguliere, au milieu de ses digressions, Montagne a un systême suivi, un but vers lequel il ne cesse de tendre. Découvrir à l'homme toutes les erreurs, pour le rappeller à la nature ; lui apprendre à n'être trompé ni par les autres, ni par lui-même, ni par l'ignorance, ni par les fausses lumieres, plus dangereuses encore ; lui enseigner l'art de jouir & de souffrir, de goûter la vie & d'y

(*h*) Tome II, ch. xxxj. pag. 244.

renoncer, tel eſt le plan des travaux de Montagne, & l'abrégé de ſes leçons.

Son plus grand ſpectacle, l'objet de ſes plus profondes contemplations, c'eſt le cœur humain. Pour lui découvrir ſes maladies & ſes reſſources, il falloit le connoître & démêler l'homme naturel d'avec l'homme factice, défiguré par nos inſtitutions. Lorſqu'il parcourt l'hiſtoire de l'Univers, ce n'eſt point pour étaler une érudition qu'il eſtime peu, c'eſt pour fixer & les droits & les bornes de l'eſprit humain, apprécier ſa force & ſa foibleſſe, le juger par ſes productions : par-tout il a cherché l'homme, il n'étudioit que lui dans ce commerce du monde, où, *communément, au lieu de prendre connoiſſance d'autrui, nous ne ſongeons qu'à la donner de nous* (i). Là, ſon œil curieux ſondoit, interrogeoit les ames, comparoit la nature avec elle-même, & l'obſervant tour-à-tour dans le Philoſophe & dans l'homme

(i) Tome II, chap. xxv. pag. 57.

du peuple, il découvroit son pouvoir dans celui-ci, & dans celui-là son impuissance. Ce n'étoit point assez; son expérience venoit à l'appui de ses découvertes, & pour connoître tous les cœurs, il descendoit dans le sien. Le Philosophe est lui-même son livre, mais il doit se lire avec des yeux désintéressés, sans se faire injustice, ni grace, en un mot, avec les yeux de Montagne. Comme il voyoit tout sans prévention, il jugeoit tout sans partialité. Les passions n'ont point de ressorts: l'esprit humain n'a point de travers; l'amour-propre point de replis, l'imagination point d'écarts, qu'il ne saisisse, ne révele, n'accuse. S'il ne déguise rien à l'homme de ce qui peut l'humilier, s'il le trouve *plus vil encore que misérable* (*k*), s'il fait l'histoire de ses contradictions & de ses folies, s'il releve même à quelques égards, les animaux aux dépens de celui qui se dit leur Roi, ne l'accusons point de misan-

(*k*) Tom. II, ch. 1, pag. 182.

thropie ; il voit la ſource de nos égarements dans notre vanité & dans l'ignorance de nos limites. Notre amour-propre lui paroît un flatteur domeſtique contre lequel il veut nous armer ; mais ce n'eſt point pour l'abatre qu'il le réprime ; c'eſt pour le diriger ; en l'éclairant, il le conſole : « apprends, homme, s'écrie-t'il, » que tu ne peux rien par tes lumieres, » que tu peux tout par ton courage, que » tu dois tout craindre par ta foibleſſe ; » ſouviens-toi que tu n'es pas fait pour » ſcruter les choſes, mais pour en jouir ; » principe fécond, d'une conſéquence infinie, que notre orgueil a méconnu aux dépens de notre félicité. Ce ſouverain bien, objet de tant de diſputes, notre Philoſophe le trouve dans le cœur du Sage, & il met la ſageſſe à la portée de tous les cœurs. *Non*, dit-il, *elle n'eſt point ſur un mont eſcarpé, mais dans une plaine fleuriſſante* (1). Loin de lui la hauteur des préceptes où les ames

(1) Tom. VII, chap. XXV. pag. 81.

communes ne peuvent atteindre. Ce ne ſont pas des Catons & des Brutus qu'il prétend former : les prodiges ne ſont pas des modeles. Ces vertus ſtoïques, ces ſublimes exemples ſortent du cours ordinaire des mœurs, & lui paroiſſent *d'un courage* élancé au-delà de notre ſphere. (*m*) *Notre ame*, dit-il, *ne ſauroit de ſon gîte atteindre ſi haut, il faut qu'elle le quitte, qu'elle emporte & raviſſe ſon homme ſi loin qu'il s'étonne lui-même de ſon fait.* Pour la plupart, cet eſſor ne feroit qu'un héroïſme de théâtre. Apprenons que la nature *nous fit pour être, non pour ſembler* (*n*) & que *rien n'eſt ſi beau que de faire bien l'homme* (*o*).

C'eſt au genre humain que Montagne veut-être utile, & dans cette vue il établit cette morale univerſelle, cette philoſophie populaire que toutes les conditions peuvent adopter. Il a reconnu que

(*m*) Tome III, chap. ij, pag. 286.
(*n*) Tome VII, chap. xxxvij, pag. 26.
(*o*) Tome IX, chap. xiij, pag. 229.

l'homme n'eſt malheureux que parce qu'il ſe fuit & cherche la paix hors de ſoi : *nous ne ſommes jamais chez nous ; nous ſommes toujours au-delà* (*p*). On exiſte dans l'avenir, & l'on renonce au préſent : ſi on le ſaiſit, c'eſt d'une maniere inquiette, rapide, diſtraite. Tantôt la violence des paſſions, tantôt l'indiſcrétion de la jouiſſance anéantit le bonheur : ſouvent ce ſont des biens d'opinion qui nous arrachent aux véritables ; nous abandonnons aux animaux les biens *eſſentiels & palpables* (*q*), pour nous réſerver des avantages *imaginaires, fantaſtiques, futurs & abſents.* C'eſt le joüir, *non le poſſéder* qui *nous rend heureux.* Il eſt des hommes qui goûtent les plaiſirs comme le ſommeil, ſans les ſentir, ſans les connoître : en un mot, ſi les biens naturels ne nous ſatisfont pas, c'eſt que *nous les ſaiſiſſons d'une priſe malade & déréglée*,

(*p*) Tome I, chap. ij, pag. 21.
(*q*) Tome IV, chap. vj, pag. 294.

& que, *l'homme estimant que ce soit par le vice de ces choses* (*r*) ne voit pas que c'est par le sien.

Mais quels sont-ils ces avantages que notre Philosophe préconise ? Ceux que nous n'avons pas inventés, la possession de nous même, le suffrage de notre conscience & de nos semblables, le courage dans les douleurs & la modération dans les plaisirs. *Il faut légérement couler le monde & le glisser, non pas l'enfoncer: la volupté même est douloureuse dans sa profondeur.* Appréciez, vous dit-il, la valeur des choses, & vous reconnoîtrez que *le goût des biens & des maux dépend en bonne partie de l'opinion que vous en avez* (*s*). *Ne mettez point au rang des privations & des malheurs ce qui n'en est pas ; le bonheur ne dépend point des richesses ; pour le trouver, Cratès se jeta en la fraîchise de la pauvreté* (*t*). En avouant

(*r*) Tome III, chap. liij, pag. 197.
(*s*) Tome III, chap. xl, pag. 1.
(*t*) Tome VIII, chap. ix, pag. 147.

que la douleur eſt un mal, combattez-la par la ſoumiſſion, l'eſpérance, l'habitude, la fierté de l'ame : préparez-vous en vous-même un aſyle contre l'injuſtice & l'infortune : & ſur-tout ſoyez prémuni contre vos propres illuſions. N'en doutez pas, *ce qui aiguiſe en nous la douleur & la volupté, c'eſt la pointe de noſtre eſprit ; qui le croit de ſoi, eſt content, & en cela ſeul la créance ſe donne eſſence & vérité* (*u*).

En parcourant les plus célebres exemples de foibleſſe & de courage, il en tire ces utiles conſéquences : que la douleur *ne tient en nous qu'autant de place que nous lui en faiſons* (*v*) ; que nous donnons aux choſes *couleur & faveur* ; qu'en un mot, tout ce qui nous affecte eſt ſemblable à nos vêtements, qui *nous échauffent, non de leur chaleur, mais de la nôtre* (*x*).

[11] Quelles lumierres ce Philoſophe

(*u*) Tome III, chap. xl, p. 23. *Ibid.* pag. 51.
(*v*) Tome III, chap. xl, pag. 23 & pag. 22.
(*x*) *Ibid.* pag. 52.

ne nous donne-t-il pas contre les prestiges de cette imagination vagabonde, mere des fantômes & des monstres, qui grossit les peines présentes & les plaisirs éloignés! Armé de l'autorité de l'expérience & du poids des faits, il l'accuse, il la convainc d'exalter nos passions, d'égarer notre esprit, de remplir la terre de fausses merveilles, de crédulités, de terreurs; de troubler la sérénité de nos jours, & de noircir encore les ombres de la mort [12]. C'est sur-tout contre cette mort que Montagne réunit toutes les forces de la Philosophie. « Nous ne pouvons, dit-il, essayer la mort, ni la *joindre*, mais *nous* pouvons *en approcher & la reconnoître* (y). » Lorsqu'il sonde le ténébreux mystere de notre destruction, il découvre qu'une fausse idée de l'existence nous conduit à une fausse idée de sa perte; *que nous troublons la vie par le soin de la mort, & la mort par le soin de la vie* (z); & que,

(y) Tome III, chap. vj. pag. 5.
(z) Tome IX, chap. xij, pag. 67.

perdant de vue les bornes néceſſaires preſcrites à nos jours, nous nous perſuadons que leur fin eſt contre nature ; que *l'univerſalité des choſes ſouffre de notre anéantiſſement, & ſoit compaſſionnée à notre état.* (*a*). « Les mourants, ajoute-t-il, » reſſemblent à ceux qui voyagent ſur les » eaux, voient le ciel, la terre, les villes, » les campagnes ſe mouvoir avec eux ». Delà ces couleurs ſombres que nous donnons à la mort, ces nuages orageux dont nous la revêtons, ce frémiſſement que nous fait éprouver ſon nom ſeul, ces idées monſtrueuſes que l'on en reçoit pour les rendre à ſon tour, & l'effrayant appareil dont nos cérémonies l'environnent. « Que » l'homme, dit Montagne, ſe dépouille » des idées acquiſes, il verra dans la » mort, ou la fin d'une vie miſérable, » ou le paſſage à une vie meilleure. Elle » lui paroîtra l'aſyle du malheureux, le » ſouverain remede des maux incurables,

(*a*) Tome V, chap. xij, pag. 311.

» une plaie que l'on ne sent pas, & qui,
» du moins, est la derniere. Il n'y verra
» qu'une chose naturelle, analogue & né-
» cessaire à cette admirable succession des
» êtres, qui prouve la fécondité d'une
» toute-puissance occupée sans cesse à pro-
» duire ».

A cette idée profondément philosophique, Montagne ajoute cette réflexion, *que toute opinion est assez forte ponr se faire épouser au prix de la vie*. Il appelle en témoignage cet exemple fameux qui démontre tout ce que l'homme peut par tout ce qu'il a fait. Parmi ces illustres Républicains qui ont *hâté & secouru leur mort*, qui l'ont *goûtée & savourée* (*b*), il apperçoit Caton aux prises avec lui-même. L'enthousiasme le saisit à l'aspect de ce Romain, qui seul, par sa vie sainte, méritoit une fin si sublime. Mais, s'il admire Caton, il adore Socrate, dont *la mort est moins tendue*, mais *plus belle* (*c*);

(*b*) Tome V, chap. xiij, pag. 326.
(*c*) Tome III, ch. xl, pag. 4.

parce qu'elle eſt plus tranquille. Tantôt il fait contraſter le froid mépris de Plutarque avec la vigoureuſe attaque de Séneque, qui, faiſant plus d'efforts, *paroît plus preſſé de ſon adverſaire*; tantôt il retrace les victoires remportées à l'aide d'un préjugé ou d'une paſſion, ſur cette mort que l'on redoute dans ſa maiſon, que l'on affronte dans les armées; &, par nos inconſéquences mêmes, il nous démontre notre empire ſur elle.

Pour fortifier ſes leçons par un contraſte intéreſſant, Montagne nous invite à deſcendre avec lui du théatre de l'héroïſme, à conſidérer l'homme ruſtique qui ne preſſent la mort que lorſqu'elle le frappe, qui la reçoit comme une condition de l'exiſtence, en un mot plus philoſophiquement & *de meilleure grace* qu'Ariſtote (*d*).

Loin de vouloir que la penſée de notre derniere heure empoiſonne le cours de

(*d*) Tome IX, chap. xij, pag. 62.

notre vie par un trépas précoce & multiplié, il ne veut pas même que ses approches soient rigoureuses. J'aime à l'entendre prononcer qu'une mort courageuse est le fruit & la preuve d'une belle vie : mais qu'il m'étonne & me ravit, lorsqu'emporté au-delà de toutes les bornes de la philosophie, il espere que la mort puisse devenir *voluptueuse !* Que dis-je ? il n'en veut pas douter. Telle devoit être, selon lui, celle de Socrate; telle avoit été celle de Caton, lorsqu'il goûta cette joie sublime, inséparable de la *hauteur de son entreprise* (e), & qui peut être lui fit rendre graces à César de sa tyrannie. *Ici* Montagne discute en maître l'épineuse question du suicide. Tout ce que la raison & l'éloquence ont de force, est employé pour le justifier & le combattre. Les plus fameux plagiaires du Philosophe ne donnent pas à ses arguments le même intérêt : il tient le Lecteur en suspens, & tout au-

(e) Tome IV, chap. xj, pag. 134.

tre que le Chrétien resteroit dans l'incertitude. Mais enfin il tranche le nœud qu'il a serré, & décide (f) que *les Loix nous demandent compte de nous*; que dédaigner notre vie, est une *maladie particulière à notre espece*; qu'on doit trouver *plus de constance à user sa chaîne qu'à la rompre, plus de fermeté en Régulus qu'en Caton*; que dans le désespoir même, il nous reste des ressources imprévues, & que les Brutus, les Cassius abrégerent des jours auxquels peut-être le salut public étoit encore attaché : ainsi Montagne expie son ivresse en faveur du héros d'Utique [133].

Toujours plein du courageux projet de déclarer une guerre universelle à l'opinion, Montagne parcourt la bizarre variété des mœurs, des principes, des Loix, & il soupçonne à chaque pas que l'ouvrage de l'homme fut souvent imputé à la nature. Delà le sage pyrrho-

(f) Tome III, chap. iij, pag. 296.

nisme qu'il adopte, pour marcher vers la vérité par le doute, ou du moins, pour prévenir l'erreur où l'on arrive par la fausse science. En suivant l'immense chaîne des abus, ses yeux s'arrêtent sur le régime de l'éducation, qui en est comme le premier anneau. L'indignation le saisit (*g*), lorsqu'il voit cet important ministere, qui devroit être commis aux Loix, abandonné aux caprices des particuliers, quelqu'insensés, quelque bornés, quelque méchants qu'ils soient; la discipline de l'enfance, dénuée de principes fixes & livrée au hasard, lui paroît monstrueuse. Au défaut des Loix, il voudroit aumoins que cette épineuse fonction fut confiée à l'amour paternel, le plus éloquent, le plus éclairé des Instituteurs.. » Gardons-» nous d'être peres [14], s'écria-t-il, » pour ne voir dans nos enfants que des » êtres importuns qui nous sollicitent à » sortir de la vie : qu'ils soient admis e...

(*g*) Tome VI, chap. xxxj, pag. 253.

» société de nos biens, de nos affaires, » comme de nos sentimens : souvenons-» nous que leurs écarts sont le plus sou-» vent notre ouvrage ; que la sévérité con-» trarie le but de l'éducation qui est de » former des ames pour *l'honneur de la* » *liberté* (*h*) ; qu'en un mot tout l'effet » d'une rigueur servile est de *rendre plus* » *lâches ou plus opiniâtres* ». Déjà l'altération des mœurs forçoit Montagne à reclamer ces tendres noms qui nous rappellent à la nature. Il s'étonnoit de voir des hommes dédaigner ce nom de pere, que Dieu même a jugé digne de lui. S'il permet aux chefs des familles quelques prédilections parmi leurs enfants, il veut qu'elles soient fondées sur les avantages d'une conformation qui les rende plus utiles à la patrie.

[15] Il réprouve également & ces liens qui arrêtent le développement du corps, & ces entraves bien plus funestes qui s'op-

(*h*) Tome IV, chap. viij, pag. 44 & 45.

posent aux progrès des esprits ; & ce cruel effroi qui accompagne l'instruction, pour en inspirer le dégoût ; & ce lugubre appareil des écoles, dont les ornements devroient être les *portraits de Flore & des Graces* (*i*) ; & la manie funeste de sacrifier la fleur de la vie à de simples éléments, à l'étude d'une Langue que l'usage seul devroit enseigner. Dépositaires de l'honorable fardeau de l'institution, apprenez de Montagne à observer votre Eleve, à le faire plus parler qu'écouter, plus penser qu'apprendre ; à exercer ses propres forces, en se laissant moins *aller sur les bras d'autrui ;* apprenez à lui rendre recommandable celui qui est *mieux savant, non celui qui l'est le plus* (*k*) ; à juger de ses progrès, non par le témoignage *de sa mémoire, mais de sa vie* (*l*) : donnez-lui sur-tout la vraie notion de la Philosophie, & qu il sache qu'elle n'est ni cette *anatomie* qui

(*i*) Tome II, chap. XXV. pag. 94.
(*k*) *Ibid.* chap. XXIV. pag. 10.
(*l*) *Ibid.* chap. XXV. pag. 48.

diſſeque tout & réduit tout à rien, ni ce jargon puérile également déſavoué par le goût & par la raiſon. Que toujours il ſe repréſente cette fille du Ciel telle qu'elle exiſte dans le cœur du Sage, amie de l'humanité, réglant la nature & ne l'opprimant pas, pleine de ſérénité & de douceur, & ſe proportionnant à toutes les ſituations, à tous les âges. Avec quelle ſagacité Montagne balance-t-il le régime de cette Athènes ſubtile & diſputante, qui ne ſongeoit qu'à aiguiſer les eſprits; la diſcipline de cette Sparte, *monſtrueuſe en ſa perfection*, toujours occupée à rendre les corps plus robuſtes! Non, non, *ce n'eſt point une ame, ce n'eſt point un corps* (*m*) que notre Philoſophe prétend former; c'eſt l'un & l'autre, *c'eſt un homme* (n).

[16] Jamais on ne diſcerna mieux la fauſſe érudition, & l'on ne connut mieux l'uſage de la véritable. Par-tout il parle,

(*m*) Tome II, chap. xxiv. pag. 26.
(*n*) *Ibid.* chap. xxv. pag. 52.

ou plutôt, il ſe vante de ſon ignorance; & par-tout il traite des ſciences en maître. Rien ne lui paroît mieux prouvé dans nos connoiſſances que leur foibleſſe & leur incertitude. On lui fait haïr les *choſes vraiſemblables, quand on les lui donne pour infaillibles* (o). Sans ceſſe il voit les hommes occupés à chercher la raiſon des faits & des choſes, avant d'en conſtater l'exiſtence. Qu'il eſt profond, lors qu'examinant le pouvoir & le ſervice des ſens, il établit qu'ils ſont nos maîtres; que la ſcience *commence par eux & ſe réſout en eux* (p); que leur multiplication nous découvriroit de grands myſteres; que nos erreurs n'ont peut-être pour principe que le défaut de quelque ſens, & que s'ils agiſſent ſur l'ame, l'ame a ſur eux la réaction la plus puiſſante. L'expérience lui fournit cette importante vérité, que nos humeurs ont influence ſur nos jugements,

(o) Tome IX, chap. xj. pag. 13.

(p) Tome V, chap. xij. pag. 266.

notre raison, notre justice. S'il estime le savoir, c'est à proportion de son utilité. Il voudroit que toute science stérile fut privée des honneurs de ce nom, qu'il y eût même *une coërtion des Loix contre tout Ecrivain inepte & inutile* (q). Il voit avec regret que la plupart des *sciences en usage sont hors de notre usage* (r) ; à ses yeux, leur perte est peu de chose, si elles ne nous *apprennent ni à bien penser ni à bien faire ;* glaive dangereux dans toute autre main que celle du Sage, elles lui paroissent *dommageables à celui qui n'a pas la science de bonté.*

Le premier, il osa voir que si les Lettres humanisent les mœurs, elles peuvent énerver les ames ; que Rome éclairée fut moins courageuse ; que la manie d'écrire *semble être quelque symptôme d'un siecle débordé* (s), & qu'elle ne s'empara du monde qu'au moment de leur ruine. Mais

(q) Tome VIII, chap. viij. pag. 127.
(r) Tome II, chap. xxv. pag. 75.
(s) Tome VIII, chap. viij, pag. 127.

ces reflexions, exagérées de nos jours, Montagne les réduit à leurs justes bornes. Amateur de la vérité & non du paradoxe, il rend au mérite des Lettres un témoignage plein d'équité, & la maniere dont il les cultiva, acheve leur apologie. Si la Poésie fit ses délices, l'Histoire & la Morale furent son aliment. Les Auteurs profonds, sententieux, nourris de pensées, étoient plus analogues à la trempe de son ame : delà son penchant pour Séneque, qu'il trouva plein de substance ; pour Plutarque, *qui aime mieux être vanté de son jugement que de son savoir, & nous laisser desir de soi que satiété* (t) ; pour Tacite, dont il connoît mieux l'ouvrage, que Tacite même. Celui-ci se plaint de la stérilité de sa matiere ; Montagne (u) la trouve riche par cette apparente stérilité. Le tableau des mœurs, le développement perpétuel du cœur humain,

(t) Tome II, chap. xxv. pag. 66.
(u) Tome VIII, chap. viij. pag. 267.

l'intéressent bien plus qu'une longue suite de sieges & de batailles. L'histoire de Tacite ne lui paroît point *un livre à lire, mais à étudier & à apprendre.* Prodigue de sens, avare de mots, profond par les choses, nerveux par l'expression, quoiqu'il aiguise quelquefois l'épigramme, il lui rappelle son Séneque. Sa lecture lui semble faite pour un *Etat malade*; il y trouve l'image de la France en convulsion. [17] Montagne égayant ses pinceaux pour décréditer la fausse science, n'instruit pas moins, & plaît encore davantage: la guerre qu'il déclare au pédantisme, est le triomphe de l'ironie, lorsque sur-tout démasquant les disciples d'Hipocrate, il suit (*v*) la marche vacillante & ténébreuse de leur art; lorsqu'il révele leurs contradictions, leurs variations, leurs modes mêmes, & que jouant leur docte jargon, il prélude véritablement à Moliere.

(*v*) Tome VII, ch. xxxvij.

[18] Que les Interprêtes, les Réformateurs, les Auteurs des Loix viennent à leur tour s'instruire dans les Essais, & qu'ils sachent que ce Philosophe est aussi leur maître. Tout ce qui tient à la Législation, à l'ordre public & social, Montagne va le discuter sur les principes d'une philosophie aussi éclairée que bienfaisante. Déjà il dénonce au Tribunal de l'équité toutes ces ressources ouvertes à la chicane pour égarer la Loi & le Juge. Il n'épargne ni ces abus qui mettent *en trafic la raisnn même, & donnent aux Loix cours de marchandise*, ni cette révoltante contradiction de nos mœurs, qui oppose à la voix du Législateur celle de l'opinion & de l'usage, ni ce Code immense qui *suffiroit à régler tous les mondes d'Epicure* (x), & qui, toujours disproportionné au nombre des actions humaines & à leurs nuances infinies, nous force à multiplier les interprétations, qu'il faut interpréter encore;

(x) Tome V, chap. xij. pag. 2.

ni, en un mot, tout ce vaſte & obſcur édifice de l'ordre judiciaire, triſte effort de l'eſprit humain, qui s'égare dans ſes travaux comme *le ver à ſoie s'embarraſſe en ſe tournant* (y) pour former ſon tiſſu, & *s'étouffe* dans ſon ouvrage. « Quel eſt, » demande-t-il, le meilleur régime d'une » Nation? Celui *ſous lequel elle s'eſt main-* » *tenue* (z) ». Autant il voit de danger à ne point obſerver les Loix, autant il en trouve à les obſerver toujours. Il voudroit des Loix ſimples & d'exécution facile, aſſez ſouples pour ſe prêter au temps, qui ſe livrent tantôt à toute leur activité, tantôt à un ſage ſommeil; des Loix à qui l'on ne faſſe *vouloir que ce qu'elles peuvent* (a) & qui ne ſoient pas enfin auſſi atroces que les crimes.

C'eſt à ſes principes ſur les délits & les peines, que l'Europe vient d'applaudir dans des ouvrages dictés par la vraie Phi-

(y) Tome IX, chap. xix. pag. 109.
(z) Tome VIII, chap. ix. pag. 156.
(a) Tome VIII, chap. ix, pag. 250.

losophie. Montagne cherchoit à ménager les intérêts de l'humanité, par la modération envers les coupables, & ceux de la Société, par la punition. Pour prévenir le désordre, l'Histoire lui apprenoit qu'il est des moyens plus efficaces que les châtiments, qui *n'engendrent pas le soin de bien faire, mais seulement un soin de n'être pas surpris faisant mal* (*b*). *Tout ce qui est au-delà d'une mort simple*, est à ses yeux *pure cruauté* (*c*). Oui, les Sauvages qui se repaissent des membres de leur *ennemi mort, l'offensent bien moins que ceux qui tourmentent & persécutent les hommes vivants*. Les Chrétiens lui paroissent trop prodigues de sang, & il voudroit que, pour effrayer la multitude, la rigueur des supplices ne s'exerçât que sur les cadavres. Avec quelle force sur-tout, quelle éloquente indignation s'éleve-t-il contre l'absurde barbarie des tortures, ces *épreu-*

(*b*) Tome V, chap. xv. pag. 338.
(*c*) Tome IV, chap. xxviij. pag. 220.

ves de patience plutôt que de vérité, (*d*) qui conduisent également au mensonge & celui qui les supporte, & celui qui ne peut y résister ; ces épreuves qui *exécutent & surpassent le supplice* que l'on n'ose infliger encore, & qui rendent *monstrueuse la conscience de notre Justice.* Lorsqu'il discute les Loix somptuaires & leurs remedes impuissants, l'expérience lui persuade que le faste, devenu l'attribut de la grandeur, aiguillonne davantage l'orgueil du particulier : il en conclut que l'exemple de la Cour & du Prince, que le ridicule & l'opprobre répandus sur le luxe, en seroient les plus sûrs antidotes. A la vue des scenes sanglantes causées par les disputes de mots, il observe que la *plupart de nos troubles sont grammairiens* (*e*). Il desire des Loix qui punissent ces discussions téméraires ; il en sollicite encore contre l'oisiveté, ce crime tranquille, qui donneroit

(*d*) Tome III, chap. v. pag. 340.
(*e*) Tome VIII, chap. viij. pag. 76.

la mort à la Société, s'il devenoit contagieux.

[19] En considérant la France en proie au plus violent orage qui l'eût agitée, notre Philosophe est un profond politique qui, dans la contexture de ce grand corps, découvre une énergie capable de résister à tout, de le réparer sans cesse; il le voit soutenu par sa propre masse, susceptible de commotion, mais difficilement menacé de ruine, si ce n'est par ces remedes violents qui *veulent guérir les maladies par la mort* (*f*).

Il n'est rien que l'esprit philosophique n'embrasse & n'éclaire. Montagne pouvoit instruire le Négociateur, & il avoit ce droit à plus d'un titre. Témoin des plus célebres révolutions, il avoit approché les Princes, traité avec eux, vécu sous six regnes. Ecoutons les nobles conseils qu'il donne au Ministre des Puissances. « Méprisez, lui dit-il, les ruses & le

(*f*) Tome VIII, chap. ix, pag. 157.

» manege, l'air important & mystérieux :
» une réputation de finesse ne peut servir
» qu'à mettre votre adversaire en garde.
» Attachez-vous à cette connoissance des
» hommes qui conduit aux avenues de
» leurs ames ; armez-vous de cette fer-
» meté qui en impose, associez-lui cette
» franchise qui abrege tout, applanit tout,
» qui touche, entraîne & subjugue ».
Ainsi Montagne annonçoit la candeur &
la fierté de son caractere.

Veut-on connoître les devoirs respec-
tifs du Prince & des sujets ? Personne ne
les a mieux établis. Que prescrit-il aux
Souverains ? Un régime plus tranquille
que brillant, persuadé que moins on parle
des Chefs, plus les peuples sont heureux.
Il découvre aux Rois, dans la bonté &
la justice, une force plus souveraine que
les armes : que dis-je ? il ose les ramener
à l'origine du pouvoir, leur montrer les
Nations se donnant des Monarques pour
la défense commune, leur imposant la loi
de ne plus exister pour eux-mêmes, &

de payer de leur repos le haut rang où ils furent placés. Sans égards, il foudroie ces préjugés de la grandeur, qui pesent sur les Peuples en corrompant leurs Maîtres; qui dénaturent les vraies notions de l'obéissance & de la souveraineté. « Vous » n'avez rien en propriété, leur dit-il, & » vous *vous devez vous-mêmes à au-* » *trui* (*g*); la libéralité n'est point votre » vertu, car vous ne pourriez l'exercer » que du bien des autres, & c'est d'ail- » leurs la seule vertu qui sympathise avec » la tyrannie. Ne vous y trompez pas; » c'est pour lui-même que le Courtisan la » préconise : il veut rendre son Prince *pro-* » *digue avant qu'il soit libéral*; s'il faut » opter, *je l'aime mieux avare*: & qu'ado- » re-t-on dans les Princes ? *La foule de* » *leurs adorateurs* (*h*). *Ma raison n'est* » *pas obligé à se courber devant eux*, ce » sont *mes genoux*; & s'ils sont assez lâ-

(*g*) Tome VIII, chap. vj. pag. 16.
(*h*) *Ibid.* chap. viij. pag. 101.

» ches pour craindre la vérité, je ne croi» rai pas même à leur vertu militaire. »

Que les mauvais Princes, s'écrie-t-il, ſoient pourſuivis & jugés après leur mort; que l'Hiſtoire lance ſur eux ſes anathêmes; que leurs Succeſſeurs en ſoient effrayés, & que jamais la bouche d'un Citoyen ne ſoit ſouillée de leur éloge : le devoir même de la reconnoiſſance ne l'en abſoudroit pas; *il feroit juſtice particuliere* (*i*) *aux dépens de la juſtice publique* : mais qu'on les révere pendant leur vie; le reſpect tient à l'obéiſſance, & ſans l'obéiſſance tout eſt confondu : en un mot, adorons dans le Monarque *la Loi ſur le Trône.*

Lorſqu'il retrace les malheurs publics, on voit une ame pénétrée des déſordres du Gouvernement; mais ſa cenſure enveloppée, évite d'autoriſer un plus grand déſordre, la révolte des eſprits. En applaudiſſant aux maximes hardies de la Boëtie, ſon ami, ſon idole, il le loue de

(*i*) Tome I, chap. iij, pag. 24.

son respect pour l'autorité légitime, pour le regne présent. Les Souverains lui paroissent dignes de tous les ménagements du zèle. *La vérité même*, dit-il, *n'a pas ce privilege d'être employée à toute heure & en toute sorte.* Pour éclairer les Rois, il voudroit un homme modéré, satisfait de sa fortune, d'une condition moyenne entre les Grands & les petits, qui pût avoir commerce avec eux, les connoître & les dépeindre. [20] Conciliateur de tous les devoirs, de tous les intérêts, il sait mettre à l'unisson l'homme privé & l'homme social, lier la félicité commune avec le bonheur du particulier, & diriger le Citoyen en ménageant la tranquillité du Philosophe. On n'a point encore réclamé plus hautement que lui les droits de la liberté & du patriotisme. S'il applaudit au Sage qui se dérobe aux emplois, qui se *prête à autrui*, & *ne se doit qu'à soi-même* (k), il ne permet pas que

(*k*) Tome VIII, chap. ix. pag. 280.

l'on ſoit *chancelant & métis* (l) dans la cauſe publique, la ſeule digne qu'on lui dévoue ſon repos, ſes biens & ſa vie. Mais il défend au zele de dégénérer en fanatiſme : ſa paſſion ne ſied, ſelon lui, qu'à ces ames qui, foiblement échauffées de l'amour du bien, ont beſoin que l'eſprit de parti les enflamme. Lorſqu'il conſidere Ceſar comme Capitaine, comme Orateur, comme Hiſtorien de ſes victoires, Céſar eſt ſon héros, il ne trouve point ſon égal, mais lorſqu'il le voit aſſervir ſa patrie, Céſar eſt un *brigand*, coupable *du plus atroce de tous les crimes* (m).

Par-tout où Montagne développe ſes notions ſur la Morale, j'en admire la juſtice & la profondeur. J'apprends de lui qu'on ne doit point confondre la bonté, ce fruit ſpontané d'un penchant naturel, avec la vertu qui *s'expoſe de la difficulté*,

(l) Tome II, chap. j. pag. 105.
(m) Tome IV, chap. xj. pag. 136.

& ne peut l'exercer sans partie; que les effets du tempérament, de la stupidité peuvent faire *l'innocent & non le vertueux*; distinction importante, qui m'encourage & m'éclaire, & m'enseigne à être bon par principe. Elle respire dans toutes les pages des Essais, cette humanité généreuse [21] la premiere des vertus sociales, & leur source commune. Quelle est éloquente dans Montagne, soit qu'il déplore les calamités de son siecle, soit qu'en Citoyen du monde il fasse contraster les mœurs paisibles des Américains avec les fureurs de leurs avides Conquérants, soit qu'il poursuive la manie des duels; ce delire qui nous fait *chercher la mort & de celui que nous avons offensé, & de celui qui nous offense* (*o*)! Il voudroit les anéantir *ces loix d'honneur qui vont choquant & troublant celles de la raison*. Que j'aime en lui cette pitié qui s'étend à tous les êtres sensibles, qui réprouve ces spectacles cruels où les Ro-

(*o*) Tome VI, chap. xxvij. pag. 207.

mains apprirent à devenir ſanguinaires ! Que j'aime à l'entendre proférer cette pieuſe maxime : *nous devons la juſtice aux hommes, & la bénignité aux autres créatures qui en peuvent être capables* (*p*) !

Pour confondre les déclamations qui calomnient ſa Morale, n'écoutons que lui-même, qu'il ſoit ſon interprête & ſon apologiſte. Qu'a-t-il vu dans nos paſſions ? La ſource de nos miſeres & de nos crimes. N'a-t-il point ſuivi l'orgueil dans tous ſes détours, découvert tous ſes pieges, toutes ſes illuſions, toutes ſes maladies ? Tantôt il combat ce fol amour de la louange, qui réduit la vertu à l'oſtentation (*q*), qui fait dépendre la vie des ſages du jugement des inſenſés, *met notre durée en la garde d'autrui*; tantôt il apprécie la juſtice des réputations, ſi ſouvent au-deſſus ou au-deſſous du mérite, ſi ſouvent ſemblables à l'ombre qui ſuit

(*p*) Tome V, chap. xj. pag. 163.

(*q*) Tome VI, chap. xj. pag. 4.

ou dévance le corps, l'excede ou en eſt ſurpaſſée, & rarement lui eſt égale. Dans ſes principes, les actions juſtes ſont aſſez illuſtres, & *faire pour la conſcience ce que nous faiſons pour la gloire, ſeroit un moyen ſûr de l'acquérir* (r). Le deſir immodéré de la réputation lui paroit dégrader l'Orateur romain. Si cependant l'erreur de la gloire peut rendre meilleurs & les Rois & leurs ſujets, qu'elle ſubſiſte, le Philoſophe y conſent ; mais périſſent l'ambition qui bouleverſe la terre, & l'hypocriſie qui la trompe ! Que l'injuſtice & la duplicité ne trouvent jamais grace, & que l'avarice [22] ſoit couverte d'une double tache, de l'opprobre du vice & de la honte du ridicule ! Bientôt l'éloquent Moraliſte réunit toutes ſes forces pour préconiſer les vertus mâles, le déſintéreſſement, la hauteur du courage, l'amour de la vérité [23]. Avant lui, on n'avoit point propoſé de placer le men-

(r) Tome VII, chap. 2. pag. 150.

ſonge au rang des crimes, parce qu'on n'avoit pas ſenti, comme lui, l'étendue & le poids de cette vérité : *nous ne tenons les uns aux autres que par la parole* (*s*). Combien encore eſt-il ſupérieur aux eſprits vulgaires; & que ſa franchiſe eſt noble, lorſque nous invitant à être juſtes envers nous-mêmes comme envers les autres, il ne craint pas de nous dire : « C'eſt » lâcheté de n'oſer parler de ſoi; la maxime » qui le défend eſt fauſſe, puſillanime; ſi » c'eſt un vice de ſe louer par orgueil, c'eſt » ſouvent par un orgueil plus raffiné qu'on » ſe dépriſe; en un mot on doit s'eſtimer » ſa valeur : & ſi Céſar parle de lui, je » veux qu'*il ſe trouve hardiment le plus* » *grand Capitaine du monde* (*t*) !

L'ancienne Chevalerie, ſi délicate ſur le point d'honneur, n'auroit pas décidé, avec Montagne, qu'on doit payer à un brigand la rançon promiſe, pour échap-

(*s*) Tom. I. chap. 9. pag. 73.
(*t*) Tom. VI. chap. 17. pag. 38.

per de ses mains. Veut-il [24] définir l'amitié, il s'échauffe, il s'embrâse. Plein de la Divinité dont il va nous entretenir, tout ce qu'il en écrit est profond, sublime & sort avec abondance d'un cœur où elle a placé son trône (*u*). Il l'appelle une reproduction de l'ame qui veut *se doubler*, une volupté sans tache, sans satiété, sans orage, qui attenue les peines & multiplie les jouissances; *une confusion si pleine des volontés*, que son langage proscrit les mots de reconnoissance & de prieres; que ses services ne sont pas plus des bienfaits, que les soins qu'on se prodigue à soi-même. « Non, dit-il, l'ami qui donne » n'est point le *libéral*; c'est l'ami qui re- » çoit: l'amitié *possede l'ame en toute souve- » raineté*, ou plutôt elle anime deux corps » avec la même [25] ». Mais j'entends un essaim de Censeurs murmurer autour des cendres de Montagne, vous réclamer les droits de la pudeur, blessée dans ses écrits.

(*u*) Tom. II. chap. 27.

S'ils lui accordent le titre de Philosophe, c'est en le dégradant par celui de Cinique. Expressions, maximes, citations, raisonnements, tout leur paroît d'une licence effrénée, & les clameurs redoublent à la lecture de son fameux chapitre sur les vers de Virgile (v). Pour l'homme prévenu, timide & borné, sa liberté, sans doute, est téméraire : pour l'homme judicieux, qui se transporte au siecle naïf où il écrivoit, cette audace n'est que candeur & franchise ; pour le Lecteur Philosophe, ce singulier & hardi traité est un de ces tableaux où la nature exprimée sans voiles, transporte le Connoisseur, & ne fait que sâlir l'imagination du vulgaire. C'est là que, dans l'histoire des mœurs, considérée en grand chez tous les peuples, Montagne nous découvre combien de dispositions arbitraires, inconséquentes, bizarres, furent appellées devoirs, vertus. Là sur-tout on voit son ame équitable ré-

(v) Tom. VII. chap. 5. page 232.

voltée du joug que l'on impose à cette moitié du genre humain, qui se venge de la tyrannie de nos Loix par la tyrannie de la séduction. Une généreuse pitié le saisit en faveur de ce sexe dont nous exigeons une force que nous n'avons pas, & à qui nous prescrivons un honneur qui n'est pas le nôtre. Prétendra-t-on que Montagne n'ait pas pu dire sans indécence que l'extrême chasteté de l'expression, que le costume affecté des bienséances augmentent le prix du vice, & sont des ruses de *Vénus même*, pour faire servir la pudeur à la volupté ? Mais enfin ce langage cinique qu'on lui reproche, n'étoit-il pas celui de son siecle? S'il a cru voir, comme Philosophe, des avantages dans le divorce, s'il a jugé qu'un lien indissoluble relâchoit celui de la *volonté & de l'affection*, quel témoignage cependant ne rendit-il pas à la sainteté de ce lien, soit en prescrivant aux époux une *volupté consciencieuse* (x), soit en trai-

(x) Tom. II. chap. 29. page 205.

tant de trahiſon toute union ſans fidélité ?

[26] Veut-il donner une haute & juſte idée de la vertu, il la ſaiſit, il nous la montre dans Socrate, ſage ſans faſte, ſans inégalités, ſon héros, ſon modele, celui de tous les Sages; mortel d'autant plus céleſte, qu'il paroît plus homme, & *moins élancé* hors de notre ſphere. C'eſt ſur-tout dans ſa ſimplicité qu'il admire ce grand caractere; c'eſt en remarquant qu'il eſt facile de joüer avec ſuccès ſur le théatre du monde; mais que régler, comme lui, & d'une maniere ſoutenue, les détails de la vie privée, c'eſt un ouvrage qui ſurpaſſe en difficulté la conquête du monde; que Socrate ſe conçoit aiſément à la place d'Alexandre, mais qu'Alexandre ne peut ſe concevoir à la place de Socrate; & qu'enfin *le prix de l'ame ne conſiſte pas à aller haut, mais ordonnément* (y). Après avoir défini la vertu, Montagne, pour la rendre aimable,

(y) Tom. VII. chap. 2. page 150.

nous dépeint cette ſérénité, cette fierté de conſcience dont jouit l'homme irréprochable, & qui n'entrerent jamais dans *une ame courageuſement vicieuſe* (z).

Il faut l'avouer cependant, & imiter la bonne foi du Philoſophe : ſi la ſévérité de ſes déciſions va plus loin quelquefois que la Morale chrétienne, trop ſouvent il l'alarme & la bleſſe, en traitant de la volupté. L'Epicuréiſme reſpire dans ſes écrits, & lorſqu'il dit : « Je parle ſelon la » nature, & non point ſelon la foi », ſa juſtification me paroît foible. Mais n'expie-t-il pas ſes écarts, lorſqu'il réunit toutes les lumieres de la Philoſophie en faveur du Chriſtianiſme ? [27] Ces deux oracles que l'on met trop ſouvent en oppoſition, Montagne les concilie, les accrédite l'un par l'autre. Cenſeurs injuſtes, pourquoi relevez-vous avec amertume tout ce qui peut le rendre ſuſpect, & paſſez vous ſous ſilence tout ce qui peut ſervir à l'abſoudre ?

(z) Tom. VII. chap. 2, page 142.

Avez-vous oublié que le premier fruit de ſa plume, que la traduction de *Sebond* fut un tribut payé à la Foi catholique, une ſorte de conſécration de ſes talents? Voyez-le ſur les hauteurs où la Philoſophie l'a élevé, contempler les naufrages de la raiſon humaine, & reconnoître ſans détour que le port de la Foi eſt le ſeul où le Sage puiſſe aborder; *que la raiſon eſſentielle* (*a*) *réſide dans le ſein de Dieu, d'où elle part quand il lui plaît; que la vérité eſt engouffrée dans de profonds abymes où la vue ne peut pénétrer* (*b*). A quoi donc ſe réduit ſon Pyrrhoniſme? A douter de tout ce qui vient de l'homme abandonné de la révélation. Dans celle-ci, Montagne trouve ce que le Philoſophe cherche, la paix de l'eſprit, un asyle contre l'incertitude, la perfection, le ſupplément de toutes les Loix le ſublime de la vertu, des armes contre la mort. C'eſt ainſi qu'après avoir appliqué

(*a*) Tom. V. chap. 12. page 141.
(*b*) Tome II. chap. 12. page 195.

les forces motrices de la Philosophie à tous les intérêts de l'homme social, il en consomme le triomphe, en la rendant utile à la Religion. N'en doutons pas ; il appartient aux Philosophes de la servir ; ils voient plus, & il voient mieux ; ils savent dégager la vérité du mêlange des inventions humaines, & la rendre à son auguste simplicité. Déjà l'incrédulité élevoit, dans le siecle de Montagne, une tête menaçante, & il faisoit gloire de lui déclarer la guerre, de déplorer l'aveuglement de ces impies qui, voulant étouffer la voix de leur conscience, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent* (c). Tout ce qu'il dit en faveur des lumieres de la Foi, prend force & crédit, par l'aveu qu'il fait de ses obscurités. Il la jugeoit si grande, que les secours humains lui paroissoient indignes d'elle, qu'il condamnoit comme une profanation la manie d'en disputer, & *de ramener les choses divines à notre balance* [28]. Mais Montagne détestoit la superſ-

(c) Tome IV. chap. 12. page 188.

tition, & il devoit paroître impie aux ſuperſtitieux, eſprits rampants, qui n'ont pu ſuivre la hauteur de ſes idées, qui n'ont pas vu qu'il adoptoit la pluralité des mondes, comme un ſyſtême digne de la grandeur de Dieu, conſéquent à la nature de ſes ouvrages, & juſtifié par ce profond argument : *Il n'a rien fait un ; tout eſt eſpeces* (*d*). Ils n'ont pas mieux ſenti combien ſa philoſophie ſervoit le Chriſtianiſme, en proſcrivant ces preuves puériles qui décréditent les véritables preuves, ces miracles abſurdes, qu'une fauſſe piété multiplie, & dont la nature, le caractere & le nombre répugnent à l'eſſence du miracle. A-t-on dû méconnoître ſa Religion, lorſque, déplorant les horreurs de nos guerres ſacrées, il faiſoit ſentir la monſtrueuſe oppoſition d'une Loi pacifique & d'un Apoſtolat ſanguinaire ?

Oui, dans ces jours de délire où le fanatiſme armoit le Citoyen contre le

(*d*) Tome V. chap. 12. page 87.

Citoyen, le fils contre le pere, le serviteur contre le maître, le sujet contre le Prince; où la Noblesse, oubliant son antique loyauté, ne se signaloit que par des faits atroces, où l'on voyoit l'ivresse la plus barbare emporter loin de ses mœurs une Nation douce & polie; l'anathême de Rome soulever les Empires, ébranler les Trônes, consterner les Rois; l'ambition des Grands armer la Religion des Peuples & le zele du Sacerdoce; la neutralité punie comme un crime, la modération devenue un prodige; les bûchers s'allumer pour dévorer ceux que le glaive ne frappoit pas; les atrocités légales mettre le comble à celles de la rebellion; & pour tout dire enfin, dans le siecle de la Saint-Barthelemi, un Philosophe s'est montré à la France comme un rocher qui porte sa tête au-dessus des orages, & se dore des rayons les plus purs. Montagne est venu dire aux Peuples aveuglés : « Que faites-vous, bar» bares, qui vous appellez Chrétiens ? » Vous déchirez le sein de l'Eglise, que

» vous croyez défendre, vous lui offrez » des ſacrifices qu'elle abhorre; vous ou» bliez que le flambeau de la Foi ne doit » point cauſer d'incendies »! C'eſt comme Philoſophe Chrétien qu'il déclare la guerre à toute eſpece de ſuperſtition, qu'il lance les traits du ridicule ſur la magie, l'aſtrologie, la divination, qu'il diſtingue la dévotion de la *conſcience* (*e*), la Religion motivée de la Religion de préjugés & d'habitude; qu'il décide que ſans les mœurs il n'eſt point de vrai Culte, & que les promeſſes de la Foi ſont les ſeules dignes du ſacrifice de notre être.

Nous parle-t-il de la priere, aucun Orateur n'eſt plus ſublime, aucun Moraliſte n'eſt plus ſévere, un ſaint enthouſiaſme le tranſporte, lorſqu'il analyſe la majeſtueuſe Oraiſon que l'Auteur de la Loi daigna dicter aux hommes, il s'irrite de l'inconſéquence de ces Chrétiens qui, dans leur libertinage timoré, invoquent

(*e*) Tome IX. chap. 12. page 91.

celui dont ils violent les préceptes, & prétendent concilier *le criminel & le Juge (f)*.

Si Montagne est équivoque, on peut toujours l'interpréter par lui-même. On croiroit quelquefois que, pour favoriser la Révélation (*g*), il donne atteinte aux loix naturelles : mais bientôt il les reconnoît, ces loix sans Législateur, universelles, éternelles, moins nombreuses, à la vérité, que l'on n'imagine, mais souvent obscurcies, *perdues en nous* par l'abus de notre raison.

[29] Que Montagne ait éprouvé des interprétations rigoureuses, qu'une censure amere l'ait poursuivi, n'en soyons pas étonnés. Il pensoit trop pour des Lecteurs qui pensoient peu : *aucuns livres ne sont assez sages, lorsqu'on n'est point assez sage pour eux* (*h*). La lecture des Essais demande une préparation. *C'est un des derniers livres qu'on doit prendre, comme il est le dernier*

(*f*) Tome III. chap. 26. page 217.
(*g*) Tome V. chap. 12.
(*h*) Préface de Mlle de Gournay.

qu'on doit quitter (*i*). Il eſt vrai que des hommes profonds ſe ſont élevés contre lui ; mais les uns l'ont jugé en critiques qui voyent mieux les défauts qu'ils ne ſentent les beautés ; les autres, alarmés de ſa licence, n'ont pas vu qu'ils tranſportoient ſon ſiecle dans le leur. Delà cette réſolution obſtinée de le trouver coupable, cette puérile diſſection qu'en fait Malebranche, qui le traite de pédant, l'analyſe avec le plus ſubtil pédantiſme ; cette vaine déclamation de Paſcal, qui lui accorde de grandes beautés, & lui refuſe les mœurs, le jugement & la Logique. Mais ſa gloire, inacceſſible à ces atteintes, n'en peut être tachée ; le talent prend l'eſſor : l'envie, l'injuſtice lui lancent leur venin, & il retombe ſur elles. Quels que ſoient leurs efforts, il ſera toujours vrai que le premier parmi nous, Montagne, fit connoître au génie ſon indépendance, & l'enhardit à ſe confier à ſes aîles ; que ſur ſes traces, la

(*i*) *Ibid.*

Rochefoucault & la Bruyere sont descendus dans le cœur humain, qu'ils apprirent de lui à étudier l'homme & à le peindre; que les germes innombrables déposés dans les Essais, ont concouru à la fécondité de notre siecle, & que Montesquieu instruit à l'école de Montagne, s'est enhardi, par ses leçons, à relever le trône de la Philosophie.

Montagne, Montesquieu, quel maître! quel disciple! & qu'ils me frappent dans leurs rapports! Liberté de penser, vues profondes, fleur d'esprit délicate & riante; éloquence, poésie, style de feu; négligence des moindres regles en faveur des grandes beautés; vastes idées qui, dans l'Esprit des Loix comme dans les Essais, embrassent tout le systême de l'intérêt social: tels sont les traits analogues de ces deux Génies, nés sous le même Ciel, allumés au même foyer, parvenus à la même immortalité. Qu'a-t-on besoin d'apologie, lorsque les siecles ont parlé? Ils ont prononcé sur le sort de Montagne, & leur

jugement est irrévocable. La manie d'écrire, nourrie par la présomption, devient contagieuse & multiplie les ouvrages. Le goût peu sûr d'une foule de Lecteurs, l'entousiasme d'une Nation qui se passionne si souvent pour la médiocrité, ces sectes, ces complots littéraires, qui se rendent arbitres des réputations, peuvent donner une gloire éphémere. Le souffle passager de la faveur soutient un moment sur l'abyme de l'oubli, des productions sans vigueur; mais une vaste proscription prononcée par le temps, les y précipite pour jamais, & la justice de la Renommée leur interdit l'existence. Un petit nombre d'écrits échappent à cet arrêt, marqués d'un sceau conservateur, dont le livre de Montagne reçut l'empreinte la plus profonde. Ni les merveilles du siecle de Louis-le-Grand, ni les richesses du nôtre n'ont pu le faire vieillir: que dis-je? sa gloire a suivi le progrès de nos lumieres. Plus estimé de nous que de nos ancêtres, il le sera davantage de nos successeurs; son nom doit vivre autant que

celui de la Philoſophie. Vraiment digne d'en donner les préceptes, parce qu'elle dirigea ſa conduite, il en fut en même temps le maître & le modele.

[30] Il n'eſt point d'école plus ſavante à perſuader que la vie du Sage. C'eſt elle qui donne à ſa morale du crédit & du poids. Sans cette conformité de principes & d'actions, il n'eſt plus qu'un déclamateur, convaincu de mentir à la Philoſophie. Rapprochons la vie de Montagne de ſes maximes, & nous pourrons dire que ſa doctrine eſt ſon hiſtoire, qu'il a fait un livre *conſubſtantiel à ſon auteur* (r). La premiere qualité du Philoſophe eſt cette franchiſe [31] néceſſaire à l'amour de la vérité. Par-tout elle caractériſe Montagne, & ne l'abandonne pas, même lorſqu'il parle de lui. Se montrer ſous toutes les faces, ſans vain orgueil & ſans fauſſe modeſtie, analyſer ſon ame, rendre un compte fidele de ſes ſentimens, de ſes penſées, de ſes

(k) Tome VI. chap. 18. page 126.

vertus, de ses défauts, est un trait fier & mâle, qui distingue Montagne parmi les Philosophes mêmes. Sa candeur a je ne sais quoi d'imposant, qui l'accrédite & l'affranchit des regles communes. On croit sans peine un homme qui n'excuse point ses foiblesses. Que d'autres lui reprochent d'avoir osé se peindre, il en est plus intéressant à mes yeux, & je lui en rends graces. Celui qui se contemple de bonne foi, peut seul nous apprendre ce qu'il est. Non, dit Montagne, *les autres ne vous voient point, ils vous devinent* (*l*) *; ils voient moins votre naturel que votre art ; chacun regarde au-devant de soi* (*m*) *: je regarde dedans moi, je me contrôle, je me goûte, je me roule en moi-même, & je ne suis point si mêlé à moi, que je ne me puisse distinguer & considérer comme un arbre* (*n*).

Et qui pourroit suspecter son témoignage, lorsqu'il ajoute : *plus je me hante,*

(*l*) Tome VII. chap. 2. page 145.
(*m*) Tome VI. chap. 17. p. 108.
(*n*) Tome VIII, chap. 8. page 112.

plus ma difformité m'étonne, moins je m'entends en moi (*o*). S'il s'attribue quelques vertus, il ne dissimule point *les erreurs de ses mœurs*; s'il parle de son désintéressement, s'il dit que le donner est *qualité ambitieuse & de prérogative* (*p*), & qu'il ne trouve *rien de si cher que ce qui lui est donné*; il s'accuse d'avoir aimé l'économie jusqu'à l'avarice; s'il vante sa modération, il nous apprend qu'il a senti *fumer en lui l'ambition*, pour tomber ensuite dans l'indolence & la paresse. N'avoue-t-il pas ses bizarreries, ses inégalités, sa simplicité? Cet Ecrivain, si original, ne s'est-il pas donné pour un foible Copiste? Cet homme, dont la littérature étoit si vaste, ne s'est-il pas plaint de son ignorance & de la stérilité de sa mémoire? N'a-t-il pas exagéré les défauts de son style, & condamné ses écrits à une existence passagere? N'a-t-il pas dit: *j'écris mon livre à peu d'hommes & à peu d'années?* A ces traits puis-je

(*o*) Tome IX. chap. 8. pag. 112.
(*p*) Tome VII, chap. 9. pag. 184 & 190.

méconnoître un homme plein de mépris pour le mensonge même qui pourroit le flatter, un homme qui, dans la crainte de s'estimer trop, se déprise & attente à sa propre gloire ? Quel est d'ailleurs le but de Montagne, lorsqu'il parle de lui ? C'est de peindre l'homme & de l'instruire. Or, en se faisant le héros de la scene, pour mettre sa morale en action : en se livrant à ces détails qui paroissent minutieux, mais qui composent le tableau de la vie, en se montrant courageusement avec ses couleurs & ses ombres, ne se donnoit-il pas la plus vaste & la plus libre carriere ? Toujours conséquent à ses principes, Montagne, Apôtre de la liberté, sut en goûter toutes les douceurs. Après s'être consacré aux fonctions de la Magistrature [32], il secoua un joug qu'il croyoit devoir porter ou abjurer tout entier. On ne le vit attaché ni au char de la grandeur, ni au char de la fortune : les graces qu'il obtint, furent l'ouvrage de sa réputation & non de ses intrigues. Décoré de l'Ordre

du Prince, revêtu d'une charge qui l'approchoit de sa personne, Montagne préféroit à ces honneurs le titre de Citoyen de Rome, tant son ame passionnée pour les hautes vertus, adoroit la grandeur Romaine jusques dans ses ruines. Il fallut des instances pour lui faire accepter la Mairie de Bordeaux, exercée avant lui par un Maréchal de France. Dans cette place, son administration, conforme à ses maximes, fut paisible & sans faste, applaudie des sages, blâmée des hommes turbulens; justifiée par une seconde élection. La paix lui parut le premier, le plus grand des intérêts : sur ce principe, il demandoit non qu'on lui épargnât, mais qu'on lui déguisât ses pertes : préparé à tout, il ne pouvoit être déconcerté par la fortune : ne réglant pas les *événemens*, il se régloit *lui-même*; il aimoit mieux les *malheurs tout près* que l'incertitude (*q*); & dans les périls, il ne songeoit pas tant comment il *échapperoit*

(q) Tome VI. chap. 17. page 70.

que combien peu il lui importoit d'échapper. En nous apprenant à maîtriser nos passions, il avoit maintenu l'équilibre des siennes ; une vie doucement partagée entre les devoirs de la vie civile, les Lettres & le repos ; des plaisirs simples, naturels, sans tumulte ; l'art de jouir du présent & de conserver ses goûts par la modération ; une gaîté soutenue, qui prenoit sa source dans une ame libre, dans une conscience irréprochable, retraçoient sans cesse ses préceptes dans ses actions & ses mœurs. A la vérité, ses principes donnoient beaucoup aux plaisirs des sens. Il ne dissimule point qu'il veut arrêter la promptitude de *leur fuite par la promptitude de sa saisie* (r), & qu'il préfére la beauté du corps aux charmes de l'esprit : après cet aveu, je dois le croire, lorsqu'il m'assûre qu'il n'aime point les plaisirs faciles & mercenaires, que *l'amour n'est plus, s'il est sans flêches & sans feux* (s) ; *qu'il ne laisse pas friponner aux*

(r) Tome IX. chap. 13. pag. 233.
(s) Tom. VII. chap. 5. page 269.

sens la volupté, mais qu'il y associe son ame (*t*). Modéré jusques dans son amour pour les lettres qui devoient l'immortaliser, il n'eût pas voulu acheter la science des siecles au prix d'un jour de santé ; le desir de la gloire fut dans lui comme tous ses penchants, un goût, & non une manie. C'étoit dans son cœur que ses maximes d'humanité & de tolérance prenoient leur source pour se répandre dans ses écrits, & diriger sa conduite [33]. Parmi les brigandages dont sa patrie étoit le théâtre, sa maison, vierge de sang, fut l'asyle commun de tous les partis, un lieu sacré inaccessible à la violence. Qu'un homme est grand! qu'il est heureux! lorsqu'il peut, comme lui, se rendre ce témoignage : *au milieu de notre mort publique, ma conscience se portoit fierement, & ne trouvoit en quoi se plaindre de moi* (*u*). Dans les personnes qui l'environnerent, il ne de-

[*t*] Tome IX. chap. 13. page 274.
[*u*] Tome IX. chap. 13. page 123.

manda que ces vertus ſociales qui forment une ſorte de Religion civile, la ſeule que l'homme ait droit d'exiger de l'homme; mais il les inſtruiſoit par ſes exemples à remplir les devoirs du Chriſtianiſme. Lorſqu'on le ſuit dans ſes voyages, on pourroit même l'accuſer d'une Religion crédule, d'une piété ultramontaine. On croiroit quelquefois que la Philoſophie l'eût abandonné à l'entrée de l'Italie. Ce fut ſouvent juſqu'au rigoriſme qu'il porta l'exercice des vertus morales; ſa fidélité à ſa parole ne ſe meſuroit point ſur l'importance des objets [34], & *aux promeſſes de nul poids, il donnoit poids de la jalouſie de ſa regle* (*v*). Par-tout où la bonté pouvoit influer, notre Philoſophe ſignaloit la ſienne; difficile en liaiſons particulieers, mais facile dans le commerce général, il fit les délices de la ſociété & le bonheur de tout ce qui compoſoit ſa maiſon. Avec quelle effuſion de ſentiment s'eſt-il plu à conſacrer la

[*v*] Tome VIII. chap. 9. page 190.

mémoire de son pere dans ses écrits, dont il ne desire la durée que pour l'immortaliser avec eux ! C'est son amour pour ses enfans qui éclate de toutes parts dans ses maximes sur l'éducation ; privée d'aliment par la perte de sa famille, sa tendresse paternelle adopta Mlle. de Gournai pour satisfaire le plus noble besoin de son cœur [35]. Si personne n'avoit donné des idées plus hautes de l'amitié, personne ne lui éleva un plus beau trophée par sa maniere de la sentir. Cette amitié, dont la perfection suppose tant de qualités, d'épreuves, de sacrifices, il la goûta comme il la peignit, héroïque & sublime. Peut-on douter que le sentiment n'allât chez lui aussi loin que l'imagination, lorsqu'on se rappelle à quel point Etienne de la Boëtie lui fut cher ? Suivons Montagne dans cette sainte liaison, ce spectacle est digne de la Philosophie. Son cœur lui demande un ami ; son choix tombe sur un homme en qui la vertu est l'émule des talens. L'estime, la sympathie, la conformité des principes garantissent leur

traité pour jamais. On eût dit que Montagne s'aimât moins en lui-même que dans la Boëtie. Se hâte-t-il de publier des écrits : ce ne ſont pas les ſiens, ce ſont ceux de cet ami, & dans ſes éloges, il l'éleve au-deſſus de tout ce que ſon ſiecle a enfanté. Qui pourra dire la profondeur de ſa plaie, le deuil éternel qu'il s'impoſa, lorſque la mort trancha le plus reſpectable des liens ? Ou plutôt qui pourra peindre ce mêlange rare de ſenſibilité & de Philoſophie, qui perpétuoit & réprimoit en même temps ſa douleur ? Qui ne feroit ému de ces touchantes paroles : *les plaiſirs même me redoublent le regret de ſa perte, nous étions à moitié de tout, il me ſemble que je lui dérobe ſa part* (x).

Montagne accablé de maladies aiguës, leur oppoſa les remedes qu'il avoit enſeignés ; mais il n'en trouva point pour ſe guérir du trépas de la Boëtie. Si quelque choſe cependant put tempérer ſon amertume,

---

(x) Tom. II. chap. 27. page 170.

ce fut de reconnoître, d'admirer dans cette mort les fruits de leurs communs principes ; telles que deux colonnes rapprochées pour unir leurs forces & soutenir un vaste fardeau, telles ces deux grandes ames réunies par d'intimes rapports, se communiquoient leurs pensées, leurs maximes pour soutenir les rigueurs de la condition humaine, le poids de la vie & de la mort. Montagne le vit, cet autre lui-même, fixer le tombeau d'un œil intrépide, avec le courage de la Philosophie, l'espérance du Christianisme, & la sérénité de l'innocence. Semblables en tout dans leur vie, ils le furent en la terminant, & lorsque Montagne retraçoit l'éloquent tableau de la mort de la Boëtie, il dépeignoit, il prophétisoit la sienne.

La Philosophie [36] a ses hypocrites & ses faux braves, le dernier moment les démasque ; alors sont détrompés ceux qui ont présumé de leur courage ; alors seulement le Sage est assuré de ce qu'il vaut, de ce qu'il a valu ; c'est *ce jour, juge de*

tous les autres (*y*), qui apprécie nos années, qui vérifie nos vertus, & pour ainsi dire, en détermine le titre. C'étoit là que Montagne s'attendoit lui-même ; & il se trouva tel qu'il l'avoit desiré. Sa fierté ne fut point orgueil, sa fermeté ne fut point un effort ; il osa contempler la mort en face, instruit de ce qu'elle est par la raison, & rassuré contre elle par la conscience. Jusqu'au dernier soupir, on le vit docile à ses propres leçons ; rare modele dans l'art de vivre heureux, il est encore, si j'ose le dire, un excellent maître à mourir. Philosophes, apprenez de lui à mériter le titre auguste qui vous distingue ; que vos actions instruisent le monde comme vos écrits, & la Philosophie n'aura plus d'ennemis que ceux de la société, de la raison, de la vertu [37].

Piscis hic non est omnium.

---

[37] Tome I. chap. 18. page 132.



NOTES.

[1] MICHEL de MONTAGNE ou MONTAIGNE, naquit au Château de ce nom, en Périgord, l'an 1533, de Pierre Eyquem de Montagne, qualifié Ecuyer, et qui, après avoir fait une campagne en Italie, se retira, et fut Maire de Bordeaux. Scaliger, ennemi de Michel, qui avoit blessé son amour propre en lui préférant quelques Ecrivains, le prétendit fils d'un Marchand de harengs : la guerre de vanité ne le cede en acharnement qu'à celle de Religion. La haine de Scaliger n'a fait tort qu'à lui. Michel avoit un oncle au Parlement de Bordeaux et des alliances honorables. Son éducation pourroit passer pour un modele : son pere, homme de très-bon sens, voulut lui faire un jeu de l'étude, seul moyen de ménager le goût et les organes d'un enfant. L'Auteur de l'ancienne vie de Montagne raconte qu'on avoit dit à son pere que le temps que nous perdons au Latin & Grec, qui ne coûtoient rien aux Anciens, étoit la seule cause de notre incapacité à nous élever aussi haut qu'eux.

Pour qu'on ne l'éveillât point en sursaut, il le fait éveiller au son d'un instrument de musique. Un Médecin allemand dirigea le jeune Montagne, lui apprit le Latin par l'usage, & lui rendit bientôt cette Langue si familiere, qu'il embarrassoit les plus exercés Latinistes. A force de l'entendre parler, les Domestiques de son pere & les Habitants de sa terre avoient appris quantité d'expressions latines qui s'étoient conservées long-temps après lui dans les villages voisins. Michel fut peu de temps Conseiller au Parlement de Bordeaux; il quitta sa Charge, à la mort de son frere aîné: son penchant pour la liberté et la délicatesse de sa probité l'éloignerent des Emplois.

[2] *Je veux*, dit-il, *qu'on voie mon pas ainsi détraqué qu'il est* (*a*). Cependant on a remarqué, avec raison, que son peu d'ordre venoit souvent des citations faites après coup, & qu'il inséroit dans son Ouvrage à mesure qu'il lisoit; son inexactitude est la preuve du défaut de mémoire, dont il se plaint, & qu'on a voulu révoquer en doute; il sentoit bien que les titres de ses chapitres n'étoient pas remplis; quelquefois il ne dit qu'un mot de la chose annoncée: souvent ces titres sont extraor-

a Tome 4, chap. 10, pag. 96.

dinaires : les chapitres des coches, des boiteux, des pouces, ne font pas les seuls ; mais il voulut faire un Livre singulier, tout à sa maniere : le premier & l'unique *de son espece.* (*b*).

[3] Il y a quelquefois une précision admirable : on peut le remarquer dans les passages qu'il traduit, dans ses maximes, dans ses portraits. C'est ainsi qu'il peint le peuple en deux mots : *Juge peu exact, facile à piper, facile à contenter* (*c*).

Ses images sont pleines de feu & de vérité ; il en fournit beaucoup d'exemples tels que celui ci : *Si je confere avec une ame forte & un roide jouteur, il me presse les flancs, me pique à gauche & à dextre ; ses imaginations élancent les miennes ; la jalousie, la gloire, la contention me poussent & rehaussent au-dessus de moi-même* (*d*).

[4] *J'aime*, dit-il, *l'allure poétique, à saut & à gambade.... La meilleure prose ancienne reluit par-tout de la vigueur & hardiesse poétique, & représente quelqu'air de sa fureur* (*e*).

Il disoit que l'Histoire & la Poésie

b Tome 4, ch. 3. page 53.
c Tome 8, ch. 7, pag. 55.
d Tom. 8, chap. 8. p. 68.
e Tom. 8 ch. 9, page 263.

étoient son vrai gibier ; qu'il essayoit quelquefois de composer en vers, mais qu'il ne pouvoit souffrir ce qu'il faisoit en ce genre : *On peut faire le sot par-tout ailleurs, mais non en la Poésie (f)* ; on voit cependant par son style qu'il étoit né avec les parties essentielles du Poëte.

Il participa à l'illusion de son siecle sur Ronsard, séduit sans doute par l'emphase de son expression ; il trouve que *du Bellai & lui ne sont guere éloignés de la perfection ancienne (g)*. Il se passionnoit pour la Poésie & la Musique. *Je ne m'estime point assez fort*, disoit-il, *pour ouir en sens rassis des vers d'Horace & de Catulle chantés par une belle bouche (h)*.

[5] Il estimoit plus le style de Cesar & de Plutarque que celui de Saluste & de Séneque, quoique porté à imiter ceux-ci.

[6] Il y a quelquefois des jeux de mots ; il dit de Tacite : *Il nous peint & il nous pince.* Il appelle sa mort *le bout*, & non *le but de la vie ;* mais ce défaut puéril est fort rare chez lui.

[7] Montagne appelloit la langue *le boute dehors*. C'est aux paroles *à servir & à suivre*, disoit-il, *que le Gascon y arrive*,

---

f Tome 6, chap. 17. page 56.

g *Id.* page 117.

h Tome 5, chap. 12, page 280.

si le François n'y peut aller. On lui a reproché des gasconismes, & M. Coste, son Editeur, en a remarqué plusieurs, quoiqu'on ait écrit qu'il ne les avoit point relevés. Il seroit à souhaiter que quelques-uns eussent été adoptés : comme le passif de jouir : *l'amitié est jouie* : c'est enrichir une Langue que de doubler un verbe. *Escarbillat*, mot gascon, a fait *escarbillard* depuis Montagne : il est François. On avoit prétendu que les mots de son invention ne feroient pas fortune ; Passevier citoit entr'autres les mots *gendarmer*, *enfantillage*, *diversion*, qui cependant ont été adoptés. On doit à Montagne le mot *enjoué*. Borel fait cette remarque : J'ai compté plus de deux cent soixante expressions dans les Essais, qu'on a retranchées ou mutilées depuis Montagne ; quelques-unes conservées dans le Dictionnaire de l'Académie Françoise ne sont point usitées ; un grand nombre n'ont point d'équivalent, ou ne sont remplacées que par des périphrases & des locutions alongées, comme *gauchir*, qui n'est plus du style noble ; *meslouable*, *exangue*, *parlier*, *parlerie*, *ahanner*, devenu bas ; *exile*, *sereiner* les cieux ; *étrangeté*, *infondre*, *bienvenner* quelqu'un, *envis*, malgré soi ; *inanité*, *nihilité*, *siller* les yeux ; *mousse* froid, *insensible* ; *piper*, *insiable* ; *improvidence*, *invigilance* ; *préordonnance*, *instruisable*, *dédaignable*,

vilité ; apoltronnir ; alegre & *allégrement*, qui ont vieilli ; *molefte* & *molefter*, qui font reftreints : *incurieufement*, *conjouïr* & *conjouïffance*, qui ont vieilli ; *mécroire*, *préceller*, *affener*, qui a vieilli ; *mulcter*, qui eft reftreint ; *pâliffement*, action de pâlir ; *dypathie ; oportunité*, *oportun*, qui font vieux ; *faiblette*, *amette*, bons diminutifs ; tout fon *faoul*, devenu bas ; *ravifement*, de ravifer ; *multiforme ; fe charper ; empêchant*, *hergné*, qui a fait hargneux ; *artialifer*, pour oppofer à *naturalifer ; furpayer*, qui a vieilli ; *mémorieux*, *l'empirement*, *anonchalir*, *avachir*, *vertigineux*, inufité ; *pôftpofer*, *certes*, vieilli, *embrouillure*, *équanimité*, *inéloquent*, *appercevance ; fauveté*, *prudomie*, qui eft vieux ; *courtois*, *courtoifie*, qui ont vieilli, *géniture*, reftreint au badinage : *s'exafpérer*, *défenfeigner*, *floridité*, ce dernier eft dans la Préface de Mlle. de Gournai. *Il loife*, on a le loifir ; *abrier*, mettre à l'abri ; *commer*, faire des comparaifons ; *vanteur*, qui aime à fe vanter ; *imberte ; challoir ; forfaire*, commetre un crime ; *coftier*, être à côté ; *erraftique*, pour fujet à l'erreur ; *enfiévrer*, pour donner la fievre ; *méfait*, qui dit autre chofe que forfait ; *inalegrace ; étuyer*, pour mettre dans l'étui ; *pourtraire*, faire un portrait ; *enficher*, *chacuniere*, *cathédrant*, *effayir*, *affolir*, *chevaucher*,

imprémédité, *refuir*, *têtonner*, pour ajuster la tête. On sent toute la ressource & la précision que donnoient à la Langue ces expressions courtes, qui équivaloient à plusieurs. Au lieu de conserver ou d'adopter ces mots, dont une partie est de Montagne; au lieu d'en créer comme lui, selon la même analogie, on les a ôtées, sans rien mettre à la place; & l'on a mutilé des noms & des verbes de la maniere la plus bizarre, & toujours pour nous appauvrir; on a retranché les membres du verbe *imboire*, ceux du verbe *ouir*, plusieurs des verbes *émouvoir*, *absoudre*, *faillir*; on conserve *poinçon*, *trajet*, *tremper*, *batelier*, *air*, *ardeur*, *abomination*, *préambule*, *mutations*, *esclave*, *infusion*, *infusé*, *parler*, *étrange*, *béant*, *heurter*, *contrequarrer*, *court*, *science*, *faute*, *aptitude*, *forcené*, *engourdi*, *hostilité*, *vaste*, *ouvrier*, & l'on n'a pas voulu dire avec Montagne: *Epoinçonner*, *trajeter*, *attrempance*, *batteler*, *aëré*, *arder*, *abominer*, *préambulaire*, *muer*, *esclaver*, *infondre*, *parlier*, *s'étranger* & *étrangeté*, *béer*, qui est imitatif & pittoresque; *heurt*, *contrequarre*, *courtement*, *inscience*, *fautier*, *apate*, *forcener*, *gourd*, *hostile*, *vaslité*, *ouvroir*. On dit *enchanteresse* d'enchanter; et de charmer on ne veut pas faire *charmeresses*, qui est plus doux que *charmantes*: bizarreries qu'on peut encore remarquer dans

plusieurs des expressions que j'ai citées plus haut, & dans beaucoup d'autres. Ce n'étoit point assez; à tous ces retranchements, on a ajouté celui de beaucoup de mots qui formoient de bons synonymes, & on leur en a préféré ou substitué de moins expressifs & de plus longs; on en a changé sans utilité. Pourquoi avoir ôté *rebours*, *ajancer*, *uberté*, *poignant*, qui est plus fort que *piquant*; *empérier*, qui est plus court qu'*impérieux*; *orer*, qui vaut bien *prier*; *se gaudir*, *s'ébaudir*, *s'ébattre*, pour ne laisser que *se réjouir*; *tournevirer*, *tournebouler*, qui vaut bien *bouleverser*; *ardu*, qui est plus fort & plus court que *difficile*; *ord*, *orde*; *ireux*, *boutée*, qui vaut bien *boutade*, *retenuement*; *férir* & *virer*, qui sont réduits presqu'à rien; *aiser*, qui est moins long que *faciliter*; *voie* & *s'avoyer*, qui sont plus courts que *chemin* & *s'acheminer*; *différenter*, changé en *différencier*, pour alonger d'une syllabe; *parfaire*, relégué chez les Procureurs; *cogitation*, *fruition*, *mousse*, qui dit autre chose que *foible*, *déconseiller*, qui a vieilli: *favorir*, moins long que *favoriser*: *tabile*, qui est plus doux que *caduque*; *profonder*, plus court qu'*approfondir*; *procerité*, moins vague que *grandeur*; *embesogner*, *s'empêtrer*, devenu bas; *cuider*, *outre-cuidance*, *accointer*, *aparier*, plus doux que *comparer*; *hébété*,

qui vaut *émoussé ; entacher*, qui dit plus que *tacher ; alègre, alégrement*, qui sont vieux ; *fanissant*, de *faner ; hormais*, plus court que *désormais ; bref*, qui est restreint & qui est plus imitatif que *court ; occoiser*, d'où est venu *coi*, qui est familier ; *gourmander*, plus fort & plus court que *réprimander ; impiteux* qu'*impitoyable* ne vaut pas ; *perenne*, meilleur que *perpétuel ; moitte*, qui est vieux ; *condonner : saouler*, devenu bas ; *magistere*, *pointure* de la *douleur : quest*, *consone : colligence*, pour *liaison étroite* : *mauvaislé : rebrasser*, pour dire *retrousser : méconnoissance*, opposé de *reconnoissance ; d'aguet*, avec précaution ; *forclore : se gorgiasser*, plus expressif que *se rengorger* & *se plaire : singeresse*, *mineure*, qui va en-dessous ; *impos*, le contraire de *dispos : tendreur*, *quester*, qu'on a restreint ; *pertinence*, synonyme de *capacité : fainéance*, meilleur que *fainéantise : adrestance*, *titubance*, *vertigineux*, inusité ; *négocieux*, *s'étranger*, synonyme de *s'étonner ; quiet*, meilleur que *tranquille : idoine*, devenu terme de Pratique ; *vendiquer*, dont on a fait *revendiquer* pour alonger, comme on a fait *amenuiser* de *menuiser : condiment*, meilleur qu'*assaisonnement*, *fantasier*, synonyme de *contrarier : étreindre*, *étreinte*, qui ont vieilli ; *déport*, synonyme de *délai : pourpenser*, *innumérable*, plus doux qu'*innombrable* ;

brable : *mie*, plus doux que *pas* & *point* : *foisoner*, devenu bas ; *s'efforer*, restreint aux oiseaux ; *tabut*, *tabuter*, pour dire faire du bruit ; *couard*, *couardise*, vieux et bas ; *blandir*, *blandices*, relégué au Barreau ; *hativeté*, restreint aux fruits ; *moleste*, *molester*, livré au Barreau ; *pérégrin*, *pérégriner* : *clorre*, *élire*, *conforter*, tous trois restreints ; *magnifier*, qui a vieilli. Plusieurs de ces expressions ne se trouvent dans aucun Dictionnaire ancien ou moderne, & sont probablement de Montagne, qui les créoit par analogie ; mais il n'en est point qui ne méritât d'être conservée au moins comme synonyme. Le systême de l'Abbé Girard prouve, à cet égard, la stérilité de notre Langue dans son état actuel ; il n'eût pas prétendu qu'elle n'avoit point de synonymes, si l'on eût conservé tous les mots de Montagne, sans retrancher les nôtres. Ainsi l'Auteur des Essais, qui se plaignoit de la foiblesse de notre Langue, la trouvoit assez abondante, parce qu'il avoit plus de mots que nous. Deux raisons principales doivent faire desirer l'abondance des expressions & des synonymes : la premiere est que les mots les plus énergiques employés trop souvent perdent de leur valeur ; la seconde est que la variété & l'harmonie du style dépendent de cette richesse, par la facilité qu'elle donne au Poëte & à l'Orateur de choisir. Il seroit peut-être à souhai-

ter que le Dictionnaire de l'Académie Françoise se fût abstenu de qualifier de vieux et d'inusités un grand nombre de mots qu'il adopte comme françois. Un autre mal est la distinction qu'on a faite de ceux qui sont du style familier, & de ceux qui sont du style soutenu; la Langue s'est, pour ainsi dire, divisée en deux: il faudroit qu'elle fût bien féconde pour résister à ce partage que les Langues anciennes n'admettoient pas.

Montagne avoit encore des locutions & des tournures favorables à la précision & à la variété; il disoit: Cette chose est *mienne*, est *leur*, au lieu de dire est *à moi*, *à eux:* il disoit *le parler*, *le n'oser*, *le dormir; un faire*, *un parler*. Dans un morceau que je cite sur l'amitié, il dit: *& n'en connoissent pas la hauteur ceux qui*, &c. Il retranchoit aussi les articles quand il le pouvoit.

On a attribué l'affoiblissement de la Langue au mauvais goût des premiers Académiciens; ses réformateurs auroient pu au moins en suivre un peu mieux l'analogie, & n'y pas laisser une foule d'inconséquences. La Bruyere en sentoit l'affoiblissement, & regrettoit beaucoup de mots dont il donne la liste. Il ne lui fût pas venu dans l'idée sûrement de remettre en François moderne les Essais de Montagne, comme l'a tenté un M. de Plassac, qui a

traduit le chapitre de la vanité des paroles, il y a un siecle.

Mlle. de Gournai disoit avec raison que, pour *décrire* le langage des Essais, il falloit le *transcrire :* mais elle se trompa, en disant : *c'est un des principaux cloux qui fixeront la volubilité de notre vulgaire Langue.* Montagne voyoit la chose autrement; il disoit qu'il avoit vu le langage changer de moitié. *Nous disons qu'il est à cette heure parfait : autant dit du sien chaque siecle* (*i*).

Il ne se rendoit pas justice en disant : *mon langage n'a rien de facile ni de fluide, il est âpre.* Si son style n'est pas communément nombreux, il est toujours facile; & l'on rencontre dans les Essais, des pages entieres où l'oreille n'est pas blessée une seule fois.

[8] On doit regarder les Essais de Montagne comme une vaste pepiniere d'idées, & comme le code complet de la Philosophie; personne n'en eut de plus justes notions, & ne pensa plus d'après lui-même. *Mes idées*, disoit-il, *sont sans patron, & nées chez moi : mes mœurs sont naturelles* (*k*). Sa principale science fut celle de l'esprit & du cœur humain; il trouvoit que

---

i Tome VIII, chap. ix, pag. 228.
k Tome V, chap. xij, pag. 155.

beaucoup de choses reçues comme indubitables, n'avoient *d'appui qu'en la barbe chenue & ride de l'usage* (*l*), & que bien des gens ne croient *la vérité, si elle n'est d'âge compétent*. Après avoir sondé profondément la misere de l'homme, il remarquoit que *celui qui s'observe bien, auroit peine à se trouver deux fois au même état* (*m*). *Je donne*, disoit-il, *à mon ame tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche. Notre fait, ce ne sont que pieces rapportées* (*n*). Il en conclud que *nous ne sommes pas si pleins de mal comme d'inanité* (*o*), & que rien n'est si absurde que notre amour-propre; il croyoit que la meilleure Philosophie est celle qui nous déprise le plus. *Tant que l'homme*, dit-il, *pensera avoir quelque force de soi, jamais il ne reconnoîtra son maître: il le faut mettre en chemise* (*p*). Dans cette vue, il s'attache à l'humilier. *Nos folies*, dit-il, *ne me font pas rire, ce sont nos sapiences* (*q*). *Notre raison est un avantage que nous avons étrangement surpayé* (*r*). *D'appren-*

l Tom. I, chap. xxij. pag. 334.
m Tome III, chap. j, pag. 254.
n *Ibid.* pag. 256.
o Tome III, chap. l, p. 182.
p Tome IV, chap. xij, pag. 308.
q Tome VII, chap. iv, pag. 187.
r Tome IV, chap. xij, pag. 197.

dre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien : il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot, instruction bien plus ample & plus importante (s).

[9] Lorsqu'il releve à nos dépens l'instinct des animaux, & qu'il semble même, d'après Pline, attribuer une sorte de Religion aux éléphants, comme s'ils adoroient Dieu dans le soleil levant, & lui faisoient la priere du matin, il observe que le singe & le pourceau nous ressemblent ; l'un par sa figure, l'autre par l'organisation intérieure. Qu'Ovide & Cicéron ont une pensée fausse (comme J. J. Rousseau l'a remarqué depuis), lorsqu'ils prétendent que nous regardons le Ciel plus directement que les animaux, puisque leur vue est horizontale comme la nôtre.

[10] Il vouloit que la Philosophie fût toute pratique, & à la portée de tous ; il réprouve cette Philosophie *ostentative & parliere (t)*, qui consiste en mouvements hors de nature, & qu'il reproche à Pline & à Ciceron. Il ne propose à nos maux que des remedes simples & naturels ; ceux des Stoïciens lui paroissent de vaines spéculations. Vouloir élever l'homme au-dessus de ses forces, *c'est faire la poignée plus*

s Tome III, chap. xviij, pag. 126.
t Tome VII, chap. xxxvij, pag. 26.

grande que le poingt, & la brassée plus grande que le bras (u). Pour nous prouver que nous vivons trop peu avec nous-mêmes, il remarque qu'*en nos actions accoutumées, de mille, il n'en est pas une qui nous regarde (x). Retirez-vous en vous-même*, dit-il, *mais préparez-vous de vous y recevoir (y).* Il fonde le bonheur sur la tranquillité & l'égalité de l'ame. *La sagesse est*, selon lui, *un maniement réglé de notre ame, dont elle se répond (a).* Toujours il revient à Socrate, qui conservoit sa sérénité, *malgré les griffes de sa femme*, qu'il appelle *une epreuve à fer émoulu (b).* Il veut que la gaieté & l'usage du plaisir nous raniment sans cesse, & nous attachent à ces sombres pensées qui empoisonnent la vie; il hait *un esprit hargneux, qui glisse par dessus les plaisirs de la vie, & s'empoigne & pait aux malheurs, comme les mouches qui ne peuvent tenir contre un corps bien poli & bien lisse, & s'attachent & reposent aux lieux scabreux & raboteux (c).... Quel monstrueux animal, qui se tient à malheur (d)!* Il prétend que la vraie sagesse

u Tome V, ch. xij. pag. 310.
x Tome II, chap. xxviij. pag. 379.
y *Ibid.*
a Tom. III, ch. ij, pag. 286.
b Tome IV, chap. xj. pag. 132.
c Tome VII, chap. v, pag. 245.
d Ibid. pag. 337.

apprend, la faim & les fievres à rire (*e*).

La modération dans les plaisirs lui paroît nécessaire à la volupté bien entendue. Les Princes, dit-il, ne prennent pas plus de goût au plaisir dans leur satiété, que les enfans de chœur à la Musique. *Il faut aimer ceci & cela, mais n'épouser que soi: le reste soit à nous, mais non pas joint & colé en façon qu'on ne le puisse dépendre sans nous écorcher & arracher ensemble quelque piece du nôtre* (*f*).

[11] L'imagination lui paroît une source féconde de maux : une de ses preuves est la facilité avec laquelle on taille les membres des enfans & des animaux. *Le Laboureur n'a du mal que quand il l'a : l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins* (*g*). Vous tourmenter des maux futurs par la prévoyance, *c'est prendre votre robe fourrée dès la S. Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël* (*h*). Il nous console par cette réflexion, que *la douleur même n'est pas inutile : que celui qui déracineroit la connoissance du mal, extirperoit quant & quant la connoissance de la volupté, & enfin anéantiroit l'homme* (*i*).

e Tome VII, chap. xxxvij. pag. 26.
f Tome 2, chap. 38, p. 313.
g Tome 4, chap. 12, p. 312.
h Tome 9, chap. 13, pag. 65.
i Tome 4, chap. 12, pag. 319.

Notre imagination peut, selon lui, nous servir beaucoup, par la maniere d'envisager les choses. *Notre raison est un instrument de plomb & de cire, allongeable, ployable & accommodable à tout biais & à toute mesure* (*k*). Il attribue la longue vie des habitans du Brésil, *bien moins à la sérénité de leur ciel, qu'à celle de leurs ames* (*l*). Exempts de préjugés & de passions, ils sont *sans lettres, sans loi, sans Roi, sans Religion quelconque.* Ceci pris strictement, n'est point exact.

[12] Montagne prétend avoir épié la mort dans un évanouissement, *où il se laissoit couler si doucement* (*m*), qu'il comprit qu'elle n'a rien de douloureux. Pour se délivrer de l'appareil qui la rend affreuse, il desire mourir loin de sa famille, vœu contraire à celui qu'on fait communément. Lorsqu'il s'arrêtoit en voyageant, il cherchoit d'abord le lieu où il pourroit mourir le plus commodément.

Il convient que la mort *est une viande qu'il faut engloutir sans mâcher, lorsqu'on n'a pas le gosier ferré à glace* (*n*). *Si nous avons besoin*, ajoute-t-il, *de sage-femme*

---

k Tome 5, chap. 12, pag. 204.
l Tome 4, chap. 12, page 313.
m Tome 4, chap. 6, page 17.
n Tome 5, chap. 13, page 319.

à nous mettre au monde, nous avons bien besoin d'un homme encore plus sage à nous en sortir (o). Lorsqu'il propose pour modele les habitans des campagnes, il ajoute: *On dira que leur ame, pour être plus crasse & obtuse, est moins pénétrable & agitable. Pour Dieu, s'il est ainsi, tenons doresnavant école de bétise* (p).

[13] Lorsqu'il dit *que la plus volontaire mort est la plus belle* (q), il ne parle point du suicide, mais d'une mort courageuse, accompagnée de résignation; *c'est, au contraire*, dit-il, *le rôle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux sous une tombe massive pour éviter les coups de la fortune* (r). Il ne connoît aucune catastrophe où l'on doive désespérer. *J'ai vû cent lievres*, ajoute-t-il, *se sauver sous les dents des lévriers* (s).

[14] Ce que dit Montagne sur l'amour paternel & l'amour filial, est très-philosophique. Celui-là est plus fort, comme plus nécessaire au but de la nature qui veut perpétuer l'espece humaine, *étendre & faire aller en avant les pieces successives de cette sienne machine. D'ailleurs tout*

o Tome 8, chap. 2, page 17.
p Tome 9, chap. 12, page 91.
q Tome 3. chap. 3, pag. 291.
r Tome 3, chap. 3, page 298.
s Ibid. page 300.

ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en seroit aimé, si l'ouvrage avoit du sentiment, parce que chacun est en son ouvrage (t). Celui qui fait du bien, aime mieux que celui qui le reçoit, l'un faisant une action honnête, l'autre une action seulement utile. Il ajoute que les vieillards n'ayant plus la force, doivent avoir la bonté ; & à l'occasion de la paternité, il remarque encore que nous préférons les productions de notre esprit, parce que nous y sommes *pere & mere ;* & qu'il n'est personne qui n'aimât mieux avoir fait un enfant difforme, qu'un mauvais livre.

[15] Il a sur l'éducation des systêmes qu'on a renouvellés de nos jours dans des Ouvrages célebres, ainsi qu'un grand nombre d'autres idées dont il a le premier mérité. Il veut que la liberté des enfants s'étende au moral & au physique ; les langes, les emmaillottements lui paroissent nuisibles ; il pense même que l'habitude pourroit nous former à nous passer de vêtemens : une de ses preuves, est l'exemple du visage et des mains.

Il réprouve ce régime trop exact qui rend le corps incapable de fatigue & d'excès, qui ne nous permet pas dêtre sou-

(t) Tome 4, chap. 8, page 30.

ple & ſociable ; il voudroit que ſon Eleve fût le plus fort, même en débauche, avec ſes compagnons ; *qu'il ſût faire toutes choſes, & ne fît que les bonnes* (*u*).

Il remarquoit déjà une choſe devenue bien plus ſenſible aujourd'hui, *qu'il n'eſt rien ſi gentils que les petits enfans en France* (*v*); mais qu'hommes faits, ils ne ſont point reconnoiſſables : c'eſt au College qu'il attribue cet effet. Il compare les pédants, *qui vont pillottant la ſcience* (*x*) pour la répandre ſans la digérer, aux oiſeaux qui portent au bout de leur bec la nourriture à leurs petits. J'aimerois autant, dit-il, que mon Eléve eût paſſé ſa vie à la paume qu'aux Ecoles ; *le corps en ſeroit plus alégre : il devoit en rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie* (*a*). Il voudroit que le Maître le fît parler, pour qu'il ſe développât de lui-même. *Il eſt bon qu'il le faſſe trotter devant lui, pour juger de ſon train* (*b*). *Nous ſommes plus riches que nous ne penſons : mais on nous dreſſe à l'emprunt & à la quête* (*c*).

u Tome 2, chap. 25, pag. 97.
v Ibid. page 81.
x Tome 2, chap. 24, page 16.
a Tome 2, chap. 24, page 16.
b Tome 2, chap. 25, pag. 46.
c Tome 9, chap. 12, pag. 33.

[16] *Voit-on*, dit-il, *plus barbouillage au caquet des harangeres qu'aux disputes publiques* (*d*) ? *C'eſt Barocho & Baralipton qui gâtent tout* (*e*). Par tout il déclare la guerre à la fauſſe ſcience & au pédantiſme ; il ne trouve pas de milieu entre les vrais ſavants & les hommes ruſtiques. *Les métis ſont dangereux, ineptes, importuns, & troublent le monde* (*f*). Il diſtingue deux ignorances : *l'abécédaire*, qui exclut toute *ſcience ; la doctorale* que l'étude engendre (*g*). En Périgord, on appelle *lettres férites* ces *ſavantaux*. En parlant d'un Rhéteur, qui diſoit que ſon métier étoit de faire paroître grandes les petites choſes, il le compare *à un Cordonnier qui ſait faire de grands ſouliers pour un petit pied* (*h*). En quelques mains, dit-il, *la ſcience eſt un ſceptre ;* en *quelques autres*, une marotte (*i*). *J'ai vu cent Artiſans, cent Laboureurs, plus ſages & plus heureux que des Recteurs d'Univerſité.* Sans ceſſe on demande : *Comment eſt-ce que cela ſe fait ? mais ſe fait-il, faudroit-il dire : & s'eſ-*

d Tome 8, chap. 8. pag. 76.
e Tome 3, chap. 54, pag. 205.
f Ibid.
g Tom. 1, chap. 54, pag. 204.
h Tom. 3, chap. 51, pag. 184.
i Tom. 8, chap. 8, pag. 81.

carmouche le monde en mille questions, desquelles & le pour & le contre est faux. Ce qu'il dit sur les illusions de la vue & l'influence des sens, est très-philosophique : *Si ma santé me rit, & la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme* (k).

[17] Ce qu'il dit des Médecins pourroit fournir des scenes au théatre. *Ils connoissent bien Galien, mais nullement le malade.* La querelle du remede & du mal *se démêle chez nous.* Celui qui guérit ne sait pas s'il le doit à la nature, au hasard, aux drogues, ou *aux prieres de sa mere grande.* Il distingue la médecine du Médecin, en ce sens que la médecine est tout régime utile à la santé. Il ajoute que sa haine pour l'Art des Médecins est héréditaire; qu'au reste, il raisonne avec eux volontiers, & qu'il leur pardonne de vivre de notre sottise, attendu qu'ils ne sont pas les seuls.

[18] Il paroit que lorsque Montagne écrivoit, les actes publics se rédigeoient encore en latin dans sa Province, car il réclame contre cette absurdité. Il eût voulu plus de simplicité dans les loix & dans les formes. *Il y a plus de livres sur les livres*, dit-il, en parlant de la Jurisprudence, *que sur autres sujets : nous ne*

k T. 5, ch. 12, p. 206.

faisons que nous entregloser (*l*). Il trouve que les loix ont souvent l'inconvénient d'être inutiles par leur sévérité, que les nôtres s'étendent quelquefois trop loin, & que souvent elles nous abandonnent trop à nous-mêmes. Il est surpris qu'elles ne répriment point l'oisiveté : *la Justice a animadversion sur ceux qui chaument* (*m*). Ce principe est vraiment social, & a de vastes connoissances. *Tel pourroit*, selon lui, *n'offenser point les loix, que la Philosophie feroit très-justement fouëtter* (*n*). En déplorant les excès de la Justice criminelle, il s'écrie : *Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuses que le crime* (*o*) ? En parlant de la question, il compare notre Justice à ce Général qui fit éventrer un soldat pour vérifier s'il avoit mangé la bouillie qu'une pauvre femme l'accusoit d'avoir enlevée à ses enfans. *Pour ne le tuer sans occasion, vous lui faites pis que le tuer* (*p*). *Il voudroit quelque forme d'Arrêt qui dit : La Cour n'y entend rien* (*q*). Sa paresse, dit-il ailleurs, l'a souvent empêché d'écrire

l T. 9, ch. 13, p. 112.
m T. 8, ch. 8, p. 126.
n T. 8. ch. 9, p. 250.
o T. 3, p. 303.
p T. 3. p. 340.
q T. 9, ch. 11, p. 11.

aux Gens *de Justice & de finance, à cause de la Légende de leurs titres, lesquels étant si chérement achetés, ne peuvent être oubliés sans offense* (*r*).

Les vues de Montagne sur la législation & l'administration de la Justice éclairoient non-seulement son siecle, mais le nôtre. Les abus dont il se plaignoit, subsistent encore, & plusieurs n'ont fait que s'accroître. Que diroit Montagne, s'il pouvoit voir dans ce siecle éclairé, après les regnes brillans de Louis XIV & de Louis XV; des loix qui multiplient les procès par la multitude des formalités; une procédure plus embarrassée, plus inutile, plus mineuse que celle de son temps; le monstrueux ministere des Procureurs, parvenu à de tels excès, qu'il ne peut souffrir de remede que l'abolition; ces fraix immenses, accumulés à leur gré pour les moindres objets, & dont ils sont les Juges; ces délais, ces stagnations de la Justice dont on les laisse maîtres; cette foule d'usages differens dans un même Royaume; ces degrés de Jurisdiction qui d'un procès en font deux, établissent une cascade de Tribunaux où la chicane précipite le plaideur comme un malheureux

---

r T. 2, ch. 39, p. 345.

qu'on fait tomber de rocher en rocher; ces peines de mort multipliées si inutilement malgré l'exemple de plusieurs nations ; ces tortures de style données à des malheureux que l'on fait n'avoir rien à dire, par le singulier motif qu'ils sont des victimes dévouées à la Justice : tortures qui n'étant point publiques, ne sont point exemplaires, & deviennent pure cruauté ; ces longs & douloureux emprisonnemens dont personne ne dédommage celui qu'on absout, & enfin l'abus le plus illégal de tous, qui est d'interpréter en rigueur des loix douteuses, ou de condamner au *prorata* d'une preuve incomplette, & dès lors entiérement nulle ? Les idées de Montagne sur la Justice criminelle ont été admirablement développées dans le Traité des délits & des peines, & dans les Discours de MM. Servant & Philippon ; mais le Législateur n'a point encore parlé. On a entrevu & même éprouvé avec succès le remede aux vices des formes ; la procédure du Conseil est simplifiée, & une multitude d'affaires, dont plusieurs sont importantes, s'expédient dans les Intendances, sans frais, & avec les seules formes essentielles. On nomme quelquefois des commissions dans les grandes affaires, pour éviter les inconvéniens de ce qu'on appelle la Justice réglée, pourquoi n'étendroit-on pas cette forme à tous les cas, & ne pro-

fiteroit-on pas des modeles qu'on s'eſt donnés chez ſoi? On m'objectera, je le ſais, que ſi l'on plaidoit facilement, il y auroit trop de procès. Cette réponſe eſt d'un Juge qui veut ſe repoſer. Le grand malheur, en effet, que des Juges ſoient occupés de leur métier! On m'oppoſera beaucoup de raiſons de cette force; on en trouvera même de ſpécieuſes pour juſtifier les abus que je combats. Eh! que ne juſtifie-t-on pas? Un Savant du ſeizieme ſiecle, nommé Jordanus Brunus, Italien, s'aviſa de faire publiquement à Wittemberg un Panégyrique du diable, & l'on aſſure qu'il rendit ſon héros très-intéreſſant.

[19] On peut juger des vues, des principes de Montagne ſur la politique & l'adminiſtration, par les traits ſuivans;

Les Etats ſe purgent peut-être comme les corps, par longues & grieves maladies. Rien ne tombe là où tout tombe, la conformité eſt qualité ennemie de la diſſolution (s). Il nous apprend qu'ayant voulu employer la ſévérité des vertus privées dans le maniment des affaires, il les avoit trouvées *ineptes* (c'eſt-à-dire ſans aptitude) *& dangereuſes. La vertu a des plis, des coudes pour s'appliquer & coudre à l'humaine foibleſſe* (t). *Celui qui*

---

s T. 8, ch. 9, p. 166.
t T. 8, ch. 9, p. 252.

va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre les coudes, qu'il recule ou qu'il avance.... Qu'il vive, non tant selon soi que selon autrui, selon le temps, les hommes & les affaires. Sur toute chose, il vouloit la paix. *Je n'accuse pas un Magistrat qui dort, pourvu que ceux qui sont sous sa main dorment quand & lui* (*u*).

Il prétend qu'on ne *s'embesogne* pas assez tôt de la chose publique; que nous donnons trop à l'*apprentissage*, que *les ames sont dénouées* à vingt ans (*x*), & qu'on a fait plus de belles actions avant l'âge de trente ans qu'après. Auguste, ajoute-t-il, Juge du monde à l'âge de dix-neuf ans, vouloit qu'on en eût trente pour *décider de la place d'une goutiere.* Il faut avouer que ce système est dangereux; Montagne fait une regle générale de quelques exceptions, & juge des autres par sa propre précocité.

[20] Quoiqu'il vante la paresse, il déclare *que la plus honorable vocation est de servir au public, & d'être utile à beaucoup.* (*a*) *Je suivrai le bon parti jusqu'au feu, mais exclusivement si je puis* (*b*).

u *Ibid.* ch. 10, p. 328.
x T. 3, ch. 37, p. 240.
a T. 8, ch. 8, p. 143.
b T. 7, ch. 1, p. 164.

[21] Tout respire l'humanité dans ses maximes. *La malice hume la plupart de son propre venin, & s'en empoisonne* (c).

[22] Il dit, en parlant des avares, que dans leurs principes, les personnes les plus riches seroient celles qui garderoient les portes d'une bonne ville (d).

[23] *Le langage est le truchement de l'ame : s'il nous faut, nous ne nous tenons plus.* (e) Il permet sur-tout de parler de soi à ceux dont les autres ne parleront pas & qui ne sont *employés qu'en foule* (f).

De quoi traite Socrate plus largement que de soi?..... De dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie. L'orgueil gît en la pensée. On diroit que se vanter & pratiquer, c'est se trop chérir (g).

[24] Cette définition de l'amitié, *c'est une ame en deux corps*, est d'Aristote, & ce mot seul vaut un Traité, comme remarque Mlle. de Gournai. Montagne prétend que l'amitié ne peut régner qu'entre deux, parce qu'elle ne peut souffrir de partage. *C'est un assez grand miracle de se doubler, & n'en connoissent pas la*

c Ibid. p. 129.
d T. 3, ch. 40, p. 47.
e T. 6, ch. 18, p. 131.
f T. 6, ch. 17, p. 38.
g T. 4 ch. 6, p. 20.

hauteur ceux qui parlent de se tripler (h).
Ceci est encore plus sublime que le mot d'Aristote. De l'unité parfaite des amis, Montagne tire une conséquence juste, mais hardie, que le secret d'un tiers peut être révélé par l'ami à son ami, attendu que c'est le confier à soi-même. Si cette décision est une erreur, il faut avouer qu'elle ne peut appartenir à une ame commune. Il ne craint pas de prononcer encore que les femmes sont incapables d'amitié; *que leur ame ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé & si durable.* Ceci peut être vrai en général, sur-tout par rapport à l'amitié de femme à femme; mais Montagne ne fait point de distinction, car il ajoute que si elle pouvoit régner véritablement entre homme & femme, il n'y en auroit pas de plus délicieuse. Il est certain cependant que la distinction est nécessaire à établir. Entre femmes, il y a des rivalités, des concurrences de plus, & un attrait de moins; & quoique l'éducation & les occupations des femmes rendent la véritable amitié rare entr'elles & les hommes, & que trop souvent il s'y mêle un autre sentiment qui devient un principe de division, il est certain cependant que celle-ci est plus commune, & qu'il existe en ce

h T. 2, ch. 27, p. 167.

genre des amitiés célebres. Montagne lui-même reconnoissoit Mlle. de Gournai capable *de cette sainte amitié où ne lisons point que son sexe ait pu monter encore* (*i*).

[25] Il croit que la pudeur doit être dans le cœur, & non dans le langage; il eût voulu que tout se nommât par son nom, & que l'expression fût plus libre; nos bienséances sont des ruses *de Vénus pour hausser le chevet à sa marchandise par le maquerellage des loix*.(*). Nos prohibitions ressemblent à celles des livres défendus, qui ne servent qu'à en augmenter le prix. Mlle. de Gournai, fille vertueuse, adopte cette opinion & répète même les expressions que je viens de citer; elle prétend que *l'art de la cérémonie* nous fait croire que les charmes de l'amour sont tels qu'on n'en peut entendre parler sans péril, comme si l'on ne pouvoit entendre parler de la table sans rompre son jeûne.

Le penchant de Montagne pour la pure nature sembloit aller jusqu'à vouloir déchirer les voiles dont on couvre les actions les plus ciniques. *Sommes-nous pas bien brutes d'appeller brutale l'opération qui nous fait? Nous avons à l'aventure rai-*

---

i T. 6, ch. 17, p. 119.
* T. 7, ch. 5.

son de nous blâmer de faire une si sotte production que l'homme, d'appeller l'action honteuse, & honteuses les parties qui y servent; chacun fuit à le voir naître, chacun court à le voir mourir, &c. (*k*). Mais il ne faut pas croire qu'il conseillât de braver les bienséances établies; il pensoit seulement qu'on auroit pu établir un ordre different. C'est en ce sens qu'il dit en sa Préface que, sous la loi naturelle, il eût un grand plaisir à se peindre tout nud. Je ne prétends pas applaudir à ces réflexions, bien moins encore à la maniere légere dont il traite son goût pour les femmes; mais on ne peut trop répéter, à sa décharge, que le style de son siecle se sentoit encore de la liberté latine, & que plusieurs mots très-honnêtes alors ont cessé de l'être pour nous. Après avoir cité l'exemple de Mlle. de Gournai, je puis citer un personnage qui ne doit pas avoir moins de pudeur: c'est un Théologal, c'est Charron, qui non-seulement adopte & répéte tout ce que dit Montagne, & quelquefois mot à mot, mais qui porte encore plus loin la liberté. Il nomme par leurs noms des choses que Montagne n'a pas nommées; il explique le mystere de la génération en Médecin; il est étonné qu'on porte des vêtements, & il dit tout cela en

k T. 7, ch. 5.

citant l'Ecriture. Assurément ce Théologal ne conseilloit à personne d'aller tout nud ; ses mœurs n'étoit pas suspectes ; & il avoit fait les plus vives instances 47 ans pour être reçu Chartreux. Il fut révéré de son vivant, & l'on enfermeroit aujourd'hui un Docteur qui nommeroit dans un livre françois ce qu'il a nommé (*l*).

On a déja vu que la morale de Montagne étoit quelquefois très-sévere ; on en peut juger encore par ces traits : *C'est trahison se marier sans s'épouser.* Ceux qui se marient sans espérance d'enfans commettent *un homicide à la mode de Platon* (*m*).

[29] Montagne avoit saisi l'idée de la véritable vertu : *qui voudroit être d'un homme ange*, dit-il (*n*), ne travailleroit point pour soi, car il ne seroit plus lui-même. Chacun peut *avoir part au battelage, & représenter un honnête personnage en l'échafaud : mais être réglé au-dedans, c'est le point* (*o*). *Tel a été miraculeux au monde auquel sa femme & son valet n'ont rien vu seulement de remarquable.* (*p*). Sa pensée sur Socratte & Alexandre a été employée par Rousseau

l Voyez Charron, *de la Sagesse*, l. Ier. ch. 3.
m T. 2. ch. 29, p. 205.
n T. 3, ch. 3, p. 300.
o T. 7, ch. 2. p. 146.
p Ibid. 148.

dans son Ode à la fortune, dont elle forme une strophe.

[27] Il faut manquer de bonne foi pour accuser d'impiété les écrits de Montagne : que sa morale soit voluptueuse, ce n'est pas une raison pour l'accuser d'irreligion. Bayle n'est pas sincere, lorsque, pour excuser son Pyrrhonisme, il l'accuse d'être plus Pyrronien que lui. Il est vrai que Montagne avoit pour devise une balance avec ces mots : *je ne sais*, mais c'étoit dans le sens de son épitaphe grecque, traduite en Latin par Lamonnoie, & où l'on trouve ces deux vers :

Solius addictus jurare in dogmata Christi,
Cætera Pyrrhonis pendere lance sciens.

On voit même que pour donner davantage à la nécessité de la révélation, il affoiblit toutes les preuves tirés du raisonnement en faveur de l'immortalité de l'ame. Dans la même vue, il prétend que l'universalité d'une opinion étant la seule preuve certaine de sa vérité, & qu'aucune n'ayant été universelle, nous ne sommes pas en état d'en prouver une seule par le cri de la nature, c'est pourquoi il ajoute que la fantaisie des peuples & des Rois donne à la Justice mille couleurs différentes. *Quelle bonté est-ce*, dit-il, *que le trajet d'une riviere fait crime ? Quelle vérité est-ce*

est-ce que ces montagnes bornent? Mensonge au monde qui se tient au-delà (q).

La vérité doit avoir un visage pareil & universel. Notre raison *est un pot à deux ances qu'on peut saisir à gauche & à dextre* (r). Je trouve toute sa profession de foi dans ces paroles : *Pour haïr la superstition, je ne me jette pas incontinent à l'irréligion.* Voilà ce que le fanatisme ne distingue & n'entend jamais; souvent même il ignore cette autre maxime de notre Philosophe; c'est une instruction ruineuse à toute police, qui persuade *aux peuples la religieuse croyance suffire seule & sans les mœurs* (s).

[28] Par-tout il enseigne une religion éclairée & dégagée des superstitions, des faux principes dont il voyoit les ravages; il veut que la foi ait des fondemens plus solides que nos préjugés : *Nous sommes Chrétiens*, dit-il, *à même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands* (t). Il nous apprend à croire à peu de prodiges, parce que la rareté est de leur essence; il se moque d'un Ecclésiastique qui trouvoit dans Homere des preuvres de la

q T. 5, ch. 12, p. 244.
r Tom. 5, ch. 12, p. 242 & 149.
s T. 9. ch. 22, p. 91.
t T. 4, ch. 12, p. 285.

Religion (*u*), & d'un autre encore qui trouvoit dans l'Ecriture-Sainte de fortes autorités pour justifier la recherche de la pierre philosophale. Son chapitre de la liberté de conscience est plein de grandes vues sur le fanatisme (*v*). Il remarque que le faux zele des premiers. Chrétiens a détruit plusieurs Ouvrages, & sur-tout de Tacite, pour en supprimer quelques phrases. *Qu'ils ont dit maladroitement tout bien des Princes leurs amis & tout mal de leurs ennemis* (*x*). Sans dissimuler les travers de l'Empereur Julien, il disculpe & venge sa mémoire des imputations calomnieuses; il voit aussi qu'un moyen de décréditer les sectes, est de leur lâcher la bride pour les amollir. *Les hommes de partis adorent*, dit-il, *tout ce qui est de leur côté; moi, je n'excuse pas seulement la plupart des choses qui sont du mien* (*y*). Il se plaint d'un Magistrat qui censuroit son livre, parce qu'il plaçoit le Calviniste Beze parmi les bons Poëtes: *N'oseroit-on dire d'un voleur qu'il a belle Greve* (*z*)?

En désignant les persécutions, il disoit,

u T. 5. ch. 12, p. 161.
v Tome 6, ch. 19.
x *ibid.* p. 305.
y Tome 8, ch. 10. p. 303.
z *ibid.* p. 305.

que le pire état des choses est où la méchanceté vient à être légitime, & prendre avec le congé du Magistrat le manteau de la vertu (a). *La pire injure est l'injure juridique. Pour dieu merci! ma créance ne se manie pas à coup de poingt* (b). A l'occasion des absurdes procès faits aux sorciers, il lui paroît plus naturel que deux hommes mentent, ou que notre esprit s'égare, qu'il ne l'est qu'on s'envole sur un balai par la cheminée. *C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif* (c).

Voilà assurément & de la Philosophie & de la Religion. Un Bénédictin a publié depuis peu une Dissertation sur la Religion de Montagne, que je n'ai pu me procurer.

C'est encore sur des points relatifs à la Religion que Charron est bien plus hardi que lui, car il fronde les préjugés & les opinions avec moins de ménagement encore, & il adopte comme indubitable l'opinion de Tertulien & des premiers Peres sur la nature de l'ame, qu'il prétend ne pouvoir être qu'une matiere très-déliée; mais parce que Charron la déclare immor-

a Tome 9, ch. 12, p. 47.
b Tome 9, ch. 11, p. 16.
c Tome 9, ch. 11, p. 19 & 20.

telle, & que par-tout il rend hommage à la révélation, la Cour, malgré les oppositions de plusieurs graves personnages, & les actions intentées dans les Tribunaux, permit l'impression de son livre de la sagesse, au rapport du Président Jannin, qui déclara, que c'étoit *Livre d'Etat*, & dont il n'appartenoit pas aux esprits foibles de juger.

[29] Si Montagne eût mérité le titre d'impie, & toutes les injures que MM. de Port-Royal lui ont prodiguées, ce Théologal auroit-il été son Commentateur ou plutôt son adorateur ? Auroit-il eu avec lui des liaisons assez intimes & assez publiques pour que Montagne lui permît de porter, après sa mort, les armes de sa famille ? Le Cardinal Duperron auroit-il appellé les Essais *Le bréviaire des honnêtes gens ?* Le grave de Thou auroit-il eu pour lui tant d'estime ? Mlle de Gournai, qui, sur la lecture de son livre, voulut devenir *sa fille d'alliance*, l'eût-elle loué avec enthousiasme, eût-elle dédié son édition des Essais au Cardinal de Richelieu, & celui-ci en eût-il fait la dépense ?

A tous égards, la Préface de Mlle de Gournai est la plus solide apologie de Montagne ; elle est écrite fortement, & l'on y retrouve quelquefois l'expression du Philosophe. Si ses louanges sont hyperboli-

ques, le dernier Éditeur de Montagne devoit s'abstenir de les appeller extravagantes : Un Ouvrage dont le fond est si estimable, méritoit plus d'égards, il devoit au moins faire grace à ce mot qui caractérise le livre de Montagne : *C'est le hors de page des esprits.*

Juste Lipse a eu l'honneur de louer le premier ces Essais par écrit : M. de Thou les appelle : *Immortalia sui ingenii monumenta.* Balsac traite mal l'Auteur sur plusieurs articles : il l'accuse de vouloir imiter Séneque. *Il commence par-tout*, dit-il, *& finit par-tout ; il sait bien ce qu'il dit, mais il ne sait pas toujours ce qu'il va dire :* il attaque sur-tout l'incorrection de son langage & de son style. Cependant il est forcé de lui rendre justice, & il paroît le sentir quelquefois ; tantôt il dit, *qu'il s'égare plus heureusement que s'il alloit tout droit :* tantôt, *qu'il éleve la raison humaine jusqu'où elle peut aller.* Il avoue *que son amê étoit éloquente, & se faisoit entendre par des expressions courageuses.* Il excuse même son style, en disant *que les fautes sont innocentes qui sont plus anciennes que les loix.*

La Bruyere a écrit que Balsac pensoit trop peu pour Montagne, qui pense beaucoup ; & Malebranche, trop subtilement pour un Auteur dont les pensées sont na-

turelles. En effet, la maniere dont ce Métaphysicien le dissèque est du dernier ridicule. Il l'accuse *de ne point raisonner, de ne point enseigner*. Il appelle les Essais un tissu *de traits d'histoire, de petits contes, de bons mots, de distiques, &c.* Mais il avoue qu'il a le don de séduire par son imagination, son expérience, son style singulier. Malebranche fait une remarque très-fine & très-juste, lorsqu'il dit que certains Auteurs, comme Tertulien, Séneque & Montagne *ont le pouvoir de persuader sans aucunes raisons*. C'est un effet de cette éloquence qui consiste dans l'expression & la tournure originale. L'Auteur du *Huetiana* appelle les Essais un vrai *Montaniana*. Il faut être bien dépourvu de goût & d'ame pour juger ainsi.

Scaliger a traité Montagne d'ignorant, parce qu'il lui avoit préféré Juste Lipse; & Pascal, en rendant quelque justice à ses beautés, ne la lui rend point sur sa morale, & lui prête sur le suicide des sentimens qu'il n'a pas.

Montagne éprouva, comme tant d'hommes célebres, qu'on vaut mieux ailleurs que chez soi. *J'achette*, dit il, *les Imprimeurs en Guyenne: ailleurs ils m'achettent* (*d*). On a dit, avec raison, que ceux

d Tome 7, ch. 2, p. 148.

qui décrient le plus Montagne, *le louent, malgré eux, en quelques endroits, & le pillent en d'autres* Enfin notre ſiecle a mis le ſceau à ſa gloire, & l'on peut dire qu'il a contribué à ſon tour à la gloire de notre ſiecle. Nous lui devons en partie notre liberté de penſer, & un grand nombre d'idées importantes. On ne peut lire Monteſquieu ſans s'appercevoir de l'étude qu'il en a faite. On reconnoîtra bien mieux encore le Diſciple de Montagne dans le Citoyen de Genève, ſi l'on ſe rappelle ce qu'il écrit ſur le danger des ſciences, l'éducation, le ſuicide, le duel, la légiſlation, les miracles, les Médecins, en un mot, ſes Diſſertations les plus célebres.

[30] Montagne vouloit être Philoſophe autrement qu'en ſpéculations. *Quel que je ſois, je le veux être ailleurs qu'en papier.* Il ſe propoſoit de conformer non ſa vieilleſſe, mais toute ſa vie à ſes préceptes; & il ne prétendoit pas *attacher la queue d'un Philoſophe à la tête & au corps d'un homme perdu* (*e*).

[31] La franchiſe avec laquelle Montagne parle de lui, inſpire la confiance, & perſonne ne l'auroit peint d'une maniere auſſi intéreſſante qu'il le fait lui-même.

---

e Tome 7, ch. 2, p. 168.

Je me suis proposé *moi-même à moi pour argument & pour sujet : c'est le seul livre au monde de son espece, & d'un dessein farouche & extravagant* (*f*). *Je parle au papier comme au premier que je rencontre* (*g*). Il nous apprend que sa taille étoit au-dessous de la moyenne, forte & ramassée, sans trop d'embonpoint; que son humeur étoit mêlée de mélancolie & de gaieté, & que sa complexion en général étoit tempérée; qu'il étoit *paresseux, oisif & libre par nature & par art :* qu'il étoit mal-adroit, & qu'il avoit gagné qu'on fît de lui cinq ou six contes ridicules; qu'il lisoit & travailloit sans suite, à bâton rompu, & selon le caprice; qu'il voyoit mieux du premier coup-d'œil qu'en creusant trop; qu'il avoit *l'esprit primsautier :* qu'il lui falloit de l'action même dans le travail : *Mes pensées dorment si je les assieds :* & c'est une conformité que Montesquieu avoit encore avec lui. *J'ai*, dit-il, *mes loix & ma cour pour juger de moi* (*h*). — *S. Augustin, Origene & Hypocrate ont publié les erreurs de leurs opinions, moi encore de mes mœurs* (*i*). — *J'étudiai jeune pour l'ostentation*,

f Tome 4, ch. 8. p. 35.
g Tome 7, ch. 1, p. 98.
h Tome 7. ch. 2, p. 144.
i Tome 7, ch. 5, p. 159.

depuis un peu pour m'aſſagir, à cette heure pour m'ébattre, jamais pour le queſt (k). — Il voyoit la gloire d'un œil philoſophique, & lui ſacrifioit peu. *Je n'ai point le cœur ſi enflé ni ſi venteux, qu'un plaiſir ſolide, charmant, moëlleux, comme la ſanté, je l'allaſſe échanger pour un plaiſir imaginaire, ſpirituel & aéré. La gloire des quatre fils Aimon ne vaut pas trois accès de colique.* Il ſubordonnoit les biens d'opinion aux biens réels, les biens préſents aux futurs. *Si j'étois de ceux à qui le monde peut devoir louange, je l'en quitterois pour la moitié, & qu'il me la payât d'avance : qu'elle ſe hâtât & amoncelât tout autour de moi, plus épaiſſe qu'alongée, plus pleine que durable (l). Quant à ceux qui font de bons livres ſous de méchantes chauſſes, ils euſſent premierement fait leurs chauſſes, s'ils m'en euſſent cru (m).* On ne peut parler plus modeſtement qu'il le fait de ſes Ecrits. Il n'eſt jamais *parti de moi*, dit-il, *choſe qui me contentât ; l'approbation d'autrui ne me paie pas (n).* Il avoue qu'il ſait peu de Grec, & qu'il ignore les

k Tome 7, ch. 3, p. 103.
l Tome 7, ch. 37, p. 89.
m *ibid.* p. 90.
n Tome 6, ch. 17, p. 46.

hautes ſciences. *Je reviendrois volontiers de l'autre monde*, dit-il, *pour démentir celui qui me formeroit autre que je n'étois, fût-ce pour m'honorer* (o). — *Ce ne ſont pas mes geſtes que j'écris, c'eſt moi, c'eſt mon eſſence. Si je me croyois bon & ſage, je l'entonnerois à pleine tête* (p). Mais ce n'eſt pas ſe vanter trop que de dire qu'il *ſe contente de vivre une vie ſeulement excuſable* (q).

D'après ces traits & ceux que j'ai cités dans le corps de cet Ouvrage, on peut juger ſi Malebranche, Paſcal & Balſac ont eu raiſon de lui tant reprocher ſon égoïſme; celui-ci ſur-tout cherche à jetter du ridicule ſur ſon Page, & ſur ſa réticence à l'égard de ſa profeſſion de Magiſtrat, il oublie que l'uſage des Pages étoit alors très-commun; & quant à la Magiſtrature, Montagne l'exerça ſi peu, qu'il pouvoit bien n'y plus penſer. Après tout, quand Montagne auroit eu du foible pour ſa qualité de Gentilhomme, il eût été bien loin encore de l'égoïſme & de l'orgueil. On ſait que le vertueux, l'auſtere Sully avoit la manie d'appartenir à toutes les têtes couronnées. Si Montagne avoit eu beau-

o Tome 8, ch. 9, p. 230.
p *ibid*, 228.
q Tome 8, ch. 5, p. 140.

coup de vanité, il n'eut pas tant résisté à son élection de Maire de Bordeaux, poste distingué, puisqu'il fut occupé avant lui par le Maréchal de Biron, & après lui, par le Maréchal de Matignon. Il eût cherché à jouer un rôle à la Cour & dans les affaires ; de Thou nous apprend qu'il avoit négocié entre le Duc de Guise & le pere de Henri IV, & qu'il avoit prévu les suites de leurs divisions. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, & Charles IX l'avoit décoré de l'Ordre de S. Michel avant qu'il fut en discrédit ; il est vrai que quelque temps après cet Ordre fut prodigué, & Montagne s'en plaint, mais il ne falloit pas beaucoup de vanité pour cela. S'il entre dans les détails minutieux & bas de sa vie privée, c'est qu'il veut suivre l'homme par-tout.

On lui a reproché de s'être attribué de légers défauts & de grandes vertus. Mais s'il n'a pas eu des vices, pourquoi s'en seroit-il donné ? Un Ecrivain a remarqué, à son occasion, que Séneque ne parloit point de ses défauts ; qu'en déclamant contre les passions, il faisoit entendre qu'il en étoit exempt, qu'il s'enrichissoit en décriant les richesses, & qu'en tout cela Montagne étoit plus *honnête homme* & plus *Philosophe*.

[32] Sa passion dominante fut l'amour de la liberté. *Où la nécessité me tire*, dit-il,

j'aime à lâcher la volonté. (*r*). Il recevoit avec répugnance, parce que ſa volonté reſtoit *hypothéquée.* Il préféroit ce qui étoit à vendre, parce que, dans le premier cas, il ne donnoit que de l'argent; & dans le ſecond, il ſe donnoit ſoi-même. *J'aime tant à me décharger & déſobliger,* dit-il, *que j'ai par fois compté à profit les ingratitudes & les offenſes* (*s*).

[33] Les atrocités qui l'environnoient faiſoient ſur lui ce qu'elles doivent opérer ſur une belle ame; *elles le rejetoient plus avant en la clémence qu'aucune clémence n'auroit pu faire. Ce temps eſt propre,* diſoit-il, *à nous amender à reculons* (*t*).

J'eſtime tous les hommes mes compatriotes. (*u*). Il élevoit ſes enfans avec autant de douceur que de liberté; & il nous aſſure qu'il n'avoit pas à ſe reprocher à leur égard la moindre rigueur. Il obligeoit ſes gens *à bien faire par une abondante confiance* (*v*). Sa ſenſibilité s'étendoit juſqu'aux animaux. *Je ne puis refuſer à mon chien la fête qu'il m'offre hors de ſaiſon, ou qu'il me demande* (*x*).

---

r Tome 8, ch. 9, p. 182.
s *ibid.* p. 18.
t Tome 8, ch. 8, p. 66.
u Tome 8, ch. 9 p. 200.
v Tome 8, ch. 8, p. 144.
x Tome 4, ch. 11. p. 163.

Lorſqu'il traitoit avec les Princes, ſon premier intérêt étoit celui de ſa probité, *tendre Négociateur & novice, qui aime mieux faillir à l'affaire qu'à moi (y).*

[34] Pour exprimer ſa fidélité à ſa parole, il dit : *On me garotte plus doucement par un Notaire que par moi (z).* S'il donnoit beaucoup aux ſens dans ſes maximes, c'étoit principalement, & ſes adverſaires n'y ont pas pris garde, c'étoit pour décréditer les biens d'opinion que la nature n'a point créés. Sa ſenſualité ſe réduiſoit à peu de choſe ; la ſociété des femmes lui plaiſoit plus que leur uſage ; il aimoit des occupations libres ; la propreté le flattoit plus que la magnificence, & ce qu'il goûtoit, il s'attachoit à le bien goûter. C'eſt pourquoi il trouvoit bon qu'on interrompît ſon ſommeil, pour qu'il l'entrevît. Je *n'écume* pas *le plaiſir*, dit-il, mais je le *ſonde* (&). Il tâchoit de cueillir le préſent, & il ſembloit avoir pour deviſe ce mot d'Horace : *Carpe diem.* Il évitoit d'empoiſonner ſa vie par le ſouvenir de la vieilleſſe, & il aimoit mieux porter ſa vue ſur le paſſé que ſur l'avenir. *Que l'enfance*, dit-il, *regarde devant ſoi :*

---

y Tome 7, ch. 37, p. 102.
z Tome 8, ch. 9, p. 190.
& T. 2, ch. 13, p. 133.

la vieillesse, derriere.....: Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons (a). En un mot, il rapportoit tout à la véritable jouissance, & il nous apprend que, *s'il amasse, ce n'est pas pour acheter des terres, mais pour acheter du plaisir (b).*

[35] On peut dire qu'il a réalisé avec la Boëtie son Roman sur l'amitié. *Je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi (c).* Dix-huit ans après sa mort, Montagne en étoit encore affecté d'une maniere qui a peu d'exemples. *Ecrivant, dit-il, à M. d'Ossat, je tombai en un pensement si terrible de M. de la Boëtie, & y fus si longtemps sans me raviser, que cela me fit grand mal (d).*

Etienne de la Boëtie avoit de grandes vertus & des talens distingués; ses Poésies pouvoient mériter l'attention de son siecle, & son Traité de la servitude volontaire annonce une ame forte, nourrie des principes de Montagne; sa mort, décrite dans les Essais, est une leçon bien intéressante; & Montagne la prit pour modele.

[36] Il s'étoit donné rendez-vous à lui-même à ce dernier moment: *Nous verrons*

a Tome 7, ch. 5, p. 234.
b Tome 3, ch. 40, p. 48.
c Tome 2, ch. 27, p. 160.
d Voyages de Montagne.

là, disoit-il, *si mes discours partent de la bouche ou du cœur* (*e*). Il mourut d'une esquinancie, à l'âge de cinquante-neuf ans, en 1592, avec une fermeté philosophiquement chrétienne, & conforme à ses principes. Il avoit été tourmenté de coliques néphrétiques dès l'âge de quarante-sept ans, & il avoit souffert avec courage. Il étoit né sous François I, & étoit mort sous Henri IV : il avoit vu six regnes en moins de soixante ans ; s'il eût vieilli, il en auroit vu sept. Tous ses enfans moururent jeunes, hors une fille mariée dans la Maison de Gamache. Son goût pour les mœurs de l'ancienne Rome avoit contribué à l'espece d'adoption qu'il fit de Mlle. de Gournai, qui s'appelloit sa fille d'alliance. Cette Demoiselle, qui l'avoit jugé sur ses Ecrits *homme très-vertueux*, fit toutes les avances & un grand voyage pour le connoître. Une lettre écrite de Bordeaux, à M. Caperonier, assure que la famille de Montagne existe en Guyenne, où l'on connoît un descendant de l'un de ses oncles (*f*) ; mais le Château de Montagne est possédé par M. le Comte de Ségur, qui descend du Phi-

e Tome 1, ch. 18, p. 132.

f Discours préliminaire des Voyages de Montagne.

losophe par les femmes. C'est là que M. Prunis a trouvé le manuscrit de ses Voyages en Allemagne & en Italie, que M. de Querlon a publiés.

[37] Quoique le Public ait paru mécontent de cette Relation que l'Auteur avoit mise au rebut, & qui n'est qu'un Journal informe & minutieux, dont il avoit dicté une partie rapidement à un domestique, & écrit le reste presqu'aussi négligemment, quoiqu'il ne l'eût faite que pour se rendre compte à lui-même, & qu'à peine il s'y trouve quelques phrases où l'on puisse reconnoître son style, si l'on excepte sa Relation de Rome; on y retrouve cependant des morceaux précieux, dignes d'être separés de la vase où ce torrent les dépose. Mille détails fastidieux pour le Public intéressent les Savants, ou sont rachetés par quelques anecdotes. D'ailleurs les moindres productions des plumes célebres ont leur prix, & ne peuvent être absolument indifférentes. Comme il voyageoit principalement pour trouver des eaux minérales propres à évacuer ses graviers, il entroit dans des particularités souvent basses & dégoûtantes sur sa santé. Il n'importe pas davantage à son Lecteur de savoir s'il avoit des rideaux à son lit, & du linge à table, qu'on l'ait servi sur de l'étaim ou sur du bois; mais il importe de connoître des faits qui éclai-

tent l'Histoire & la Physique, qui tiennent aux mœurs, aux Arts, à la politique, ou qui font connoître le génie & le caractere de l'Auteur; & il s'en trouve assez souvent dans le voyage de Montagne, au milieu des puérilités où il les noie.

Montagne voyageoit en Philosophe, en Observateur, en homme soigneux de s'instruire : tout ce qu'il n'avoit pas vu l'intéressoit, parce qu'il trouvoit par-tout des découvertes à faire, & il avoue qu'il eût volontiers voyagé au hazard. On trouve, dans son Journal, des connoissances sur les eaux qu'il cherchoit & prenoit par-tout, en composant leurs qualités, leurs vertus, en risquant même contre les méthodes usitées des expériences plus sûres que l'analyse. Il raconte que plus d'une fois les Médecins d'Italie l'ont appellé à leurs consultations sur les eaux & s'en sont rapportés à son avis sur les maladies, & qu'il en rioit tout bas. Il cite les décisions des différents Médecins qui se traitoient mutuellement d'homicides; & à cette occasion, il parle de la singuliere maladie d'un Voyageur qu'il rencontra, qui rendoit avec impétuosité des vents par les oreilles. Il nous apprend que de son temps Livourne n'étoit qu'un petit village, & Turin une petite ville mal bâtie & mal saine; que Florence étoit appellée la Belle avec rai-

ſon & que le célebre amphithéatre de Vérone étoit alors preſque entiérement en terre ; à Veniſe, il trouva beaucoup de luxe & de débauches & cent cinquante Courtiſannes au moins qui faiſoient une dépenſe de Princeſſes ; Montagne voyoit volontiers ces Dames pour les entretenir ; il aimoit alors les femmes, comme certaines gens qui ne liſent point aiment les bibliotheques. Il trouva les beautés Vénitiennes au-deſſous de leur réputation.

Sa deſcription de Rome eſt ſur-tout intéreſſante : il dit que l'enceinte totale de l'ancienne & de la nouvelle ville eſt égale à celle qu'on feroit de Paris en y comprenant les fauxbourgs ; mais qu'en ſerrant & en comptant les maiſons, Paris ſeroit plus grand d'un tiers ; qu'au reſte, Rome étoit bien ſupérieure en beauté. Il prétend que les Egliſes y ſont moins belles que dans les autres villes d'Italie ; & qu'en Italie & en Allemagne ; elles ſont moins belles qu'en France. Il remarque que dans toute l'Italie & à Rome même il n'y avoit preſque pas de cloches, qu'on ne voit preſque point d'images dans les Egliſes ; qu'elles y ſont *toutes modernes*, & que dans pluſieurs anciennes, on n'en trouve pas une. Son ſtile s'échauffe & redevient éloquent, lorſqu'à l'aſpect de la nouvelle Rome il ſe rappelle l'ancienne ; c'eſt par ſes débris, qu'il en donne l'idée la plus ſublime. Il dit

que ce qu'on en voit n'en eſt pas même le reſte; *que les ruines d'une ſi épouvantable machine rapporteroient plus d'honneur & de révérence à ſa mémoire*, & qu'on n'en voit *que le ſépulcre : que le monde ennemi de ſa longue domination, avoit briſé & fracaſſé toutes les pieces de ce corps admirable :* & parce qu'*encore tout mort renverſé & défiguré, il lui faiſoit horreur, il en avoit enſeveli la ruine même :* qu'il craignoit encore qu'on n'en vit pas le tombeau tout entier, *& que la ſépulture ne fût elle-même enſevelie :* que les Palais de la moderne Rome, attachés aux reſtes pompeux de l'ancienne comme à des morceaux de rochers, lui rappellent les nids des oiſeaux ſuſpendus aux voûtes des édifices ruinés, & qu'on ne peut concevoir comment ſon enceinte renfermoit tant de Palais & de Temples, *dont on voit encore la chûte toute vive*, & dont les débris forment des montagnes.

Il parle des célebres monumens que les Arts anciens ont laiſſé dans cette capitale du monde : il ne fut pas fort édifié de trouver en deux endroits de l'Egliſe de S. Pierre la mort de l'Amiral Coligny, repréſentée comme une victoire de la Religion ; d'y voir encore le tableau de l'Empereur Frédéric I, demandant pardon au pape Alexandre III, qui foule aux pieds ſa tête : & dans une autre Egliſe, un long & inju-

rieux récit de la vie du Pape Silvestre II, qui passa pour sorcier dans le onzieme siecle, parce qu'il étoit mathématicien.

Montagne voulut voir à Rome la circoncision des Juifs; il fait la description détaillée de cette cérémonie, surchargée de tout ce que la superstition y ajoute. Ce morceau est curieux, & l'on ne trouve peut-être ce détail écrit nulle part; il caractérise Rome, en disant *que c'est une ville toute Cour & toute Noblesse; que chacun y prend sa part de l'oisiveté ecclésiastique*: que tout y est palais & jardins; qu'il n'y avoit point de rue marchande, & qu'il croit toujours être à la rue de Seine & jamais à rue de la Harpe ou à la rue Saint-Denis. Ce sont, ajoute-t-il, les Savoyards & les Grisons qui viennent tous les ans y cultiver les jardins & les terres d'alentour. Les cérémonies lui parurent *plus magnifiques que dévotieuses*: il trouve qu'il y a en France plus de vraie piété. Il remarque que les Romains infligent rarement d'autres peines que la mort simple; que les cruautés s'y exercent sur les cadavres, & qu'il en a vu le peuple aussi ému que si on tourmentoit le coupable vivant.

Le portrait qu'il fait du Pape Grégoire XIII, de son caractere, de ses vertus, de sa conduite, est intéressant, & a le mérite d'être tracé par un contemporain & un témoin.

Il raconte une folie arrivée à Rome depuis peu, & qui n'avoit pas d'exemple dans toute l'Histoire. Des Portugais s'étoient avisés de se marier entre mâles, avec les cérémonies du Sacrement, dans l'Eglise de S. Jean-Porte-Latine, imaginant légitimer par-là leur commerce dénaturé. Dans ces temps, & sur-tout en Italie, on croyoit pouvoir allier la dévotion à la débauche. Montagne remarquoit que dans les lieux consacrés au libertinage, on avoit, comme aujourd'hui, l'attention de cacher les images de la Vierge pour pécher décemment. On brûla huit ou neuf de ces malheureux : on les auroit punis plus utilement en les obligeant d'épouser des femmes.

Montagne vit à Rome un Envoyé de Russie qui, ayant à traiter avec la République de Venise, avoit apporté des lettres adressées au Pape, Gouverneur de Venise. On voit par-là comment les Russes étoient instruits alors de l'état de l'Europe.

On peut juger du peu de progrès que la Méchanique avoit fait en France, par l'étonnement où est Montagne de trouver à Brixen un tournebroche à roue, à Augsbourg, une horloge que l'eau faisoit mouvoir, en lui servant de contre-poids; dans différentes villes d'Allemagne, des horloges qui sonnent les quarts d'heures, & à Nuremberg, une plus parfaite encore, qui sonne les minutes. Il remarque qu'en Italie

les horloges étoient rares. Dès le temps de Charlemagne cependant on les connoissoit; le Roi de Perse lui envoya, parmi ses présents, une horloge à roue, qui avoit pour sonneries des boules d'airain qui tomboient dans un bassin : à toutes les heures, on y voyoit paroître un Cavalier.

Mais Montagne trouva l'Hydraulique perfectionnée en Italie. A Pratolino, Maison des Ducs de Toscane, il vit des figures que l'eau faisoit mouvoir, il entendit une musique dont l'eau étoit le mobile : à Tivoli, chez le Cardinal de Ferrare, il admira les jeux hydrauliques de toute espece, des orgues, des trompettes, des chants d'oiseaux, des bruits de mousqueterie & de canon, opérés par des chûtes d'eau qui agitoient l'air, & le poussoient dans des tuyaux.

Il parle d'une fameuse auberge où l'on servoit de l'étaim, *qui est une grande rareté*; il vit de la faïence en Italie pour la premiere fois, les François ne la connoissoient pas encore. A Florence il avoit vu des devidoirs à filer la soie, avec lesquels une seule femme faisoit tourner cinquante fuseaux.

Il dit qu'à Pise on travailloit fort bien le marbre, qu'on y tailloit alors cinquante colonnes & d'autres ornements pour la décoration d'un théâtre que vouloit construire Muley-Amet, Roi de Fez, Prince qui

aimoit les Arts, & cultivoit les Sciences. Montagne qui cherchoit par-tout le commerce des hommes célebres, vit à Pise le Médecin Cordrachino, fameux par sa poudre, & qui buvoit, dit-il, cent fois le jour.

Il remarquoit qu'en beaucoup d'endroits on travailloit les Dimanches & les Fêtes, soit à la terre, soit à coudre & à filer; que dans toute l'Italie les Bergeres savoient l'Arioste; que dans les Etats libres *les plus petits ont je ne sais quoi de seigneurial à leur maniere, & que, jusqu'en demandant l'aumône, ils mêlent toujours quelque parole d'autorité.*

Les petits détails de la dépense de Montagne dans ses voyages ne sont pas inutiles; ils peuvent servir à faire connoître la proportion du numéraire actuel avec celui de son temps, par la différence du prix des choses.

L'usage étoit établi en beaucoup d'endroits en Italie de faire peindre ses armes dans les auberges: Montagne avoit cette fantaisie, & vouloit introduire cet usage par-tout. Ayant laissé ses armes dans la chambre où il avoit pris les bains à Pise, à charge qu'on les y conserveroit, l'hôte lui en fit serment.

On peut tirer des voyages de Montagne des preuves non équivoques de sa Religion; il rapporte des miracles dont il a vu les monuments avec une candeur, un respect,

une crédulité ſinguliere : ſur les faits les plus abſurdes, il s'abſtient de faire des réflexions. Parmi les effets précieux qu'il rapportoit en France, il compte un Chapelet d'*Agnus Dei* béni par le Pape. A Lorette, il fit ſes dévotions, & obtint place dans la Chapelle pour un tableau composé de quatre figures d'argent ; on y voyoit celle de la Vierge, & à genoux devant elle, celles de Montagne, de ſa femme & de ſa fille ; ſon nom fut mis au bas. Sa deſcription de Lorette n'eſt pas indifférente ; là il vit le cierge d'un Turc qui s'étoit ſauvé d'une tempête en invoquant la Vierge ; Montagne ne paroît pas même éloigné de croire le voyage de la Chapelle apportée de Nazareth par les Anges.

Mais il n'approuvoit pas ces Proceſſions de Pénitents, qui ſe déchiroient de coups, & qui, dans ces ſpectacles de Religion, méloient la cruauté à la galanterie, en ſe fouettant à l'honneur des femmes. *C'eſt*, dit-il, *une énigme que je n'entends pas bien encore.*

Il raconte un exorciſme mêlé d'injures & de coups de poings qu'il vit à Rome ; le Prêtre qui opéroit, connoiſſoit les différentes eſpeces de diables plus ou moins faciles à conjurer ; il dit aux aſſiſtants qu'il en avoit chaſſé un très-gros du corps d'une femme ; & que, pour preuve de ſa délivrance, elle avoit jetté par la bouche une touffe

du

du poil de cet esprit malin. Montagne donne la chose pour ce qu'elle vaut, & avoue qu'il n'a point vu sortir le diable du malheureux qu'on exorcisoit.

† Ses Essais furent examinés à Rome ; & ce qu'il rapporte à ce sujet, prouve qu'ils n'ont pas été jugés si sévérement en Italie qu'en France. Ce qu'on lui reprocha de plus grave, fut d'avoir personnifié la fortune, d'avoir fait l'éloge de l'Empereur Julien, d'avoir cité des Poëtes hérétiques, d'avoir blâmé les supplices hors la mort simple ; d'avoir paru exiger la pureté du cœur pour la validité de la priere : article sur lequel en effet la doctrine de Montagne, prise à la lettre, ressembleroit à celle de Baius; mais le maître du sacré Palais l'excusoit & le défendoit contre les Censeurs, & s'en rapportoit à sa conscience pour réformer ce qu'il jugeroit à propos, le priant même de ne point faire usage de la censure, parce qu'on l'avoit averti qu'il y avoit plus d'une bévue. Il loua son zele pour l'Eglise, & l'invita à la défendre. On voit qu'en général Montagne passoit pour un homme religieux. Il satisfit tard son goût pour les voyages, & seulement douze ans avant sa mort.

Fin du Tome X & dernier.



TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome X.

Fin de la Table du Tome X & dernier.

